

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

**VOYAGES DE QUÉBÉCOISES EN SOLITAIRE :
PERSPECTIVES SOCIOLOGIQUES ET FÉMINISTES SUR
L'IDENTITÉ ET L'INTERCULTURALITÉ**

**MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
À LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE**

**PAR
SABRINA DUMAIS**

OCTOBRE 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.03-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

AVANT-PROPOS

Il y a quelques années, je suis partie.

J'en ai eu assez de ma vie rangée, du métro-boulot-dodo et du 9 à 5 dans une firme de relations publiques qui n'avait de confortable que la stabilité financière qu'elle m'assurait. Il serait simple de le dire ainsi : j'en ai eu assez des conversations de boîte à lunch, des heures rivées sur l'écran de l'ordinateur et du téléphone portable, assez de la pression sociale qui, bien qu'insidieuse, vous façonne en mouvement et en pensée. On pourrait en rester là : j'en ai eu assez, j'ai pris un billet d'avion et je suis partie. Mais ce serait là nier une part importante du processus de départ et un effort de simplification bien réducteur.

Dire ce qui m'a poussé à partir n'est pas si simple, d'autant plus qu'il m'est impossible de savoir ce qui est venu avant ; l'ennui d'ici ou le désir d'ailleurs, le goût de l'aventure qui vous pousse devant ou l'écoeurement qui ne vous permet plus d'avancer, le besoin de voir le monde ou la résistance envers le quotidien.

Je crois que la réponse réside à l'entrecroisement de toutes ces routes. J'avais 23 ans, j'étais curieuse et j'ai senti que le moment était venu pour moi de tracer « mon chemin ».

REMERCIEMENTS

J'exprime ici mes sincères remerciements à tou.te.s celles et ceux qui ont été derrière moi dans l'accomplissement de chacun des échelons me menant à la remise finale de ce mémoire de maîtrise.

D'abord, un gigantesque merci au hasard qui n'en est pas, à cette journée d'informations pour les études supérieures à l'UQAM, qui a occasionné cette rencontre improbable et marquante avec celle qui deviendrait par la suite ma directrice de maîtrise et ma guide, Myriame Martineau. Je ne serais ni l'étudiante ni la femme que je suis aujourd'hui si nos trajectoires ne s'étaient pas croisées. Merci.

Merci à Lise Arsenault, assistante à la gestion des programmes d'études avancées, une ressource sans pareil qui ensoleillait mes visites dans la structure grise du cinquième étage du département de sociologie. Merci à mes parents qui ont fait preuve de soutien et m'ont encouragé dans mes choix. Merci aux bourses d'excellence et à la mobilité m'ayant permis de faire une session à l'étranger. Thank you Atreyee Sen, teacher at the University of Copenhagen, for the enriching exchanges and to all the colleagues I have met while I was in Denmark questioning identities, gender, cultural matters, and myself.

À ma très grande amie Stéphanie Boivin, merci pour ton écoute, ton temps et tes originaux conseils, du genre : « Monte le chauffage, accroche des noix de coco et mets du sable dans un coin avec un fond de musique de vagues. » Merci de m'avoir soutenu jusque dans mes envies d'ailleurs tout au long de la rédaction de ce mémoire. Merci aussi à Marie-Michelle Dufour, amie et partenaire d'études dans maints cafés de Montréal (surtout au Café Léopard). Ton écoute est précieuse et tes expériences à la maîtrise et au doctorat ont su me motiver et m'aider lors de moments cruciaux.

Aux participantes ayant accepté de répondre à mes questions et s'étant livrées généreusement, sans vous, cette recherche n'aurait ni la valeur ni la profondeur qu'elle possède à ce jour. Pour des fins de confidentialité, je ne peux vous nommer, mais vous avez toutes été des aventurières inspirantes, des modèles. Et chaque rencontre fut un véritable bonheur.

Je tiens également à remercier toutes celles et ceux ayant démontré un intérêt pour ma recherche. Au-delà de ce mémoire, j'ai eu la chance de rencontrer, au fil de mes voyages et de mes instants moins mobiles, des êtres curieux et intéressés, des gens aux questions pertinentes dont l'approfondissement se poursuit bien au-delà de ces quelques pages...

Mille et mille mercis,

Sabrina

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	iii
REMERCIEMENTS	iv
RÉSUMÉ.....	ix
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
CADRE SOCIAL DU VOYAGE	6
1.1 Cadre conceptuel et théorique du voyage	6
1.1.1 Volet historique du voyage	7
1.2 Problématique : Objet de recherche	13
1.3 Questions, objectifs de recherche et hypothèses	15
1.3.1 Objectifs de recherche	15
1.3.2 Question générale.....	17
1.3.3 Question spécifique	17
1.3.4 Hypothèses	18
CHAPITRE II	
IDENTITÉ ET RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE	20
2.1 Identité.....	20
2.1.1 Perspective sociologique	20
2.1.2 Perspective psychosociale	25
2.1.3 Perspective philosophique.....	27
2.2 Rapports sociaux de sexe	32
2.2.1 Application de la notion d'identité aux rapports sociaux de sexe.....	32
2.2.2 Rapports de pouvoir et contexte situationnel	34

CHAPITRE III

MÉTHODOLOGIE ET TERRAIN.....	38
3.1 Méthodologie	38
3.1.1 Approche qualitative	38
3.1.2 Ethnographie féministe	40
3.1.3 Analyse critique de discours	43
3.2 Terrain	46
3.2.1 Échantillonnage.....	46
3.2.2 Entretiens semi-dirigés.....	50
3.2.3 Recrutement	51
3.2.4 Portrait socio-démographique des participantes à la recherche	54
3.2.5 Présentation des participantes à la recherche	55

CHAPITRE IV

ANALYSE THÉMATIQUE DES ENTRETIENS ET DES BLOGUES	61
4.1 Découverte de soi.....	62
4.1.1 Motifs de départ	62
4.1.2 Recherche de flexibilité.....	66
4.1.3 Aspect solitaire du voyage	68
4.2 Négociation de l'identité	69
4.2.1 Difficultés par rapport aux attentes	70
4.2.2 Minimisation du danger	75
4.2.3 Subversion de l'identité.....	79
4.3 Expression de l'identité.....	84
4.3.1 <i>Je</i> , en voyage	85
4.3.2 Préparation d'un deuil	89
4.3.3 <i>Je</i> , au retour	95
4.4 Regard sur les blogues	102
CONCLUSION	109

ANNEXE A	
COURRIEL – PRISE DE CONTACT	119
ANNEXE B	
FORMULAIRE D’INFORMATION ET DE CONSENTEMENT	120
ANNEXE C	
QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE.....	124
ANNEXE D	
GRILLE D’ENTRETIEN	125
BIBLIOGRAPHIE	127

RÉSUMÉ

Cette recherche se penche sur le voyage au féminin et se propose de questionner les notions d'identité et les rapports sociaux de sexe dans un contexte de déplacement et d'interculturalité. Notre contribution se veut orientée vers l'avancement des connaissances en sociologie et en études féministes. Tout au long de ce mémoire, nous prenons position du côté du féminisme matérialiste et nous optons pour un discours critique mettant en relation les différentes représentations sociales du genre.

L'identité des femmes qui voyagent en solitaire se découvre, s'exprime et se négocie dans les rapports sociaux et dans les relations interculturelles éprouvés sur la route. Cette recherche tente de comprendre les expériences de voyage de ces femmes et d'analyser comment les jeunes Québécoises faisant l'expérience d'un long voyage à l'étranger sont confrontées dans leur définition d'elles-mêmes. C'est grâce à la participation de cinq participantes à des entretiens semi-dirigés et à une analyse critique de discours se penchant sur la mise en récit de ces femmes que nous croisons les théories de l'identité aux études féministes. Notre méthode de recherche relève de l'ethnographie féministe et nous permet d'utiliser le vécu des femmes interviewées pour comprendre ce qu'elles ont retiré de leur voyage. La négociation de l'identité est ainsi mise de l'avant par le partage d'anecdotes et la mise en récit de souvenirs, d'épreuves et de faits marquants vécus sur la route, ou au retour.

En somme, nous évaluons le retour afin de confirmer, ou d'infirmer, un contact différent avec le « chez-soi » post-voyage, une réévaluation des relations sociales, de même qu'une redéfinition de soi. Nous entendons donc offrir un élargissement socioculturel d'une pratique genrée du voyage et souhaitons donner la voix à ces jeunes Québécoises afin de dresser un portrait plus juste des figures des voyageuses modernes.

Mots-clés : Voyage, femmes, identité, déplacement, sens de soi, rapports sociaux de sexe, interculturalité, analyse critique de discours

INTRODUCTION

Pour entreprendre ce voyage, il me fallait apprendre d'abord à connaître « les terres inconnues » de mon propre esprit [...] Ce travail est aussi vaste que la vie, car il englobe l'analyse de notre être physique, mental, affectif et spirituel.

Ella Maillart

C'est au retour d'un long périple autour du monde que nous avons décidé d'entamer cet enrichissant et périlleux processus qu'est la maîtrise en sociologie. Périlleux au sens où certains choix de vie sont irrémédiables, impossibles à refouler, et qu'ils sont susceptibles d'ébranler nos schèmes de pensée et d'évacuer certains paradigmes avec lesquels jusqu'à ce jour il nous arrivait encore de concevoir le monde. C'est sur la route, en empruntant un trajet sur des sols fort dissemblables tels que l'Europe et l'Asie du Sud-Est, en passant par les Balkans jusqu'au Proche-Orient, d'Israël en Inde et du Népal jusqu'en Corée du Sud, qu'est née l'idée de poursuivre des études aux cycles supérieurs et de faire un changement de cap. Nous avons souvenir de ce que représentait alors passer du champ disciplinaire des communications à l'univers des sciences sociales ; une migration académique qui faisait l'effet d'un vertige similaire à celui qu'avait procuré le grand départ pour un voyage de longue durée en solitaire. Et quiconque aura vécu cette phase du déplacement, cette excitation qu'accompagne une montée d'adrénaline saura reconnaître l'expérience en ce qu'elle est et s'identifier aux mots d'Alexandra David-Néel, cette figure remarquable dont on ne saurait faire abstraction dans l'étude du voyage au féminin, du voyage en solitaire, du voyage, tout simplement : « Quelle soif de départ me possédait » (Chalon, 1985 : 30).

Il nous semble pertinent, voire nécessaire, d'ajouter déjà à ce stade quelques mots afin de nous positionner en tant que chercheuse et de clarifier nos champs d'intérêt et

de recherche qui sont les suivants : le voyage, les rapports sociaux de sexe, les interactions culturelles et les identités. Ayant effectué un long séjour en solitaire loin de ce qui, d'un point de vue géographique, historique et culturel, représente notre « chez-soi », c'est-à-dire le Québec, nous considérons primordial de reconnaître ces prémices d'expression de soi, une expression de soi telle une prise de position, dépassant la subjectivité, ne serait-ce que pour évaluer les biais susceptibles d'intervenir dans le processus d'enquête, biais dont il faudra tenir compte dans l'évaluation des critères de pertinence accordés aux choix épistémologiques guidant cette étude. Cette expression de soi s'inspire de l'usage qu'en fait Krieger :

The tradition for writing up personal accounts in social science says that our studies are about others, and that our methodological statements should describe how we came to know what we did about them. [...] The challenge of making a true portrait of one's experience remains, but at least the self is acknowledged. All of our statements about others are, very significantly, also about ourselves. [...] Only with many stories will we get a good picture, since we each can speak only of our experience, and often we do this timidly, afraid of the outside world's tendency to deny us. This general tendency is well fueled by the many prohibitions against self-expression within social science. These prohibitions are particularly strong in their effects on the self-expression of women (Krieger : 1991, 166).

Être une femme et voyager seule a constitué un défi à plusieurs égards. Nous nous sommes mises à nous intéresser aux faits dits de culture et aux figures de l'étranger et de l'étrangère ainsi qu'aux rapports sociaux qui font cohabiter les hommes et les femmes dans les différentes sociétés où nous avons mis les pieds. La situation des femmes – nous avons appris à parler des conditions des femmes au pluriel sur la route – est ce qui nous a le plus touchée, et ce, tout au long du voyage. Nos questionnements se sont précisés au fil des allers et venues de nos déplacements. Sur la route, nous avons été confrontées plus d'une fois au bouleversement de la définition du genre et des rapports sociaux et nous avons été mises à distance par rapport à ce qui, chez-soi, peut être considérés tels des déterminants impersonnels, issus de la biologie (corps) et de la société (normes et rôles sociaux) (Jauréguiberry et Lachance, 2016).

Rompre avec ces déterminismes nous a non seulement permis de redéfinir nos repères individuels et collectifs, mais cette rupture a également été l'occasion de revisiter notre rapport à l'autre. Certains pays ont davantage modifié notre façon de percevoir les rôles et codes sociaux et culturels entre les hommes et les femmes. Nous pensons notamment à la Jordanie, à la Turquie, au Népal, à l'Inde, au Kosovo, à la Corée du Nord.

Bien que nous n'entendons pas faire de cette recherche un effort de synthèse autobiographique, la quête de soi (Kaufmann, 2004) est un élément-clé de cette étude et nous souhaitons, grâce à ce projet de mémoire, mieux comprendre comment le soi identitaire émerge de l'altérité. Le regard des autres a changé notre propre individualité, notre propre conscience en tant que femme, au fil des allers et retours des voyages et nous désirons approfondir notre propre expérience avec celles d'autres voyageuses québécoises dans le but d'analyser ce changement de regard.

En effet, nous souhaitons désormais entendre les expériences d'autres femmes voyageuses afin de faire correspondre, ou de dissocier, nos expériences personnelles et les leurs, afin, ultimement, d'être en mesure de mettre en lumière ce qui, chez les femmes, constitue une altérité singulière. Celles¹ qui décident d'entreprendre un parcours atypique, mais qui n'en demeure pas moins touristique de par sa forme, se donnent les outils pour comprendre les systèmes en place au sein de leur société et façonne leur regard à l'égard d'autres sociétés opérant différents systèmes symboliques et relationnels.

Ce mémoire se veut un moyen de nous permettre d'analyser ces observations, d'y faire correspondre les expériences d'autres femmes ayant également voyagé en

¹ Ce mémoire est féminisé en respectant les règles du Guide de féminisation de l'UQAM disponible en ligne : <http://www.instances.uqam.ca/Guides/Pages/GuideFeminisation.aspx>. Ce mode de rédaction est une prise de position cohérente avec les idées défendues dans ce mémoire.

solitaire dans le but de mieux comprendre le façonnement identitaire qui s'opère dans le déplacement et de nous doter d'outils pour contempler avec plus de profondeur ce rapport au lointain, de même que pour observer ce qui se rapproche de l'identité. Et, ainsi, redéfinir la place que *je* occupe dans le monde. Cette brève introduction nous aura permis de mentionner notre implication personnelle initiale en tant que chercheure et d'énoncer le sujet de recherche : les voyages des Québécoises en solitaire.

Le premier chapitre du mémoire vise à définir précisément dans quel sens nous entendons étudier le voyage tout au long de la recherche. Il y est question de faire un choix entre différents axes conceptuels et courants théoriques afin d'éclairer les lectrices et lecteurs quant à la profondeur conceptuelle de notre problématique. Ce chapitre comprend également un volet historique qui permet de situer le phénomène social et d'y soulever le manque de figures féminines voyageuses. Une fois notre question de recherche bien définie, nous y exposons les objectifs de la recherche et y faisons correspondre nos hypothèses.

Dans le deuxième chapitre, nous soulevons les questionnements relatifs aux notions d'identité et de rapports sociaux de sexe. Qu'est-ce que la notion d'identité en sciences sociales ? Comment est-elle utilisée à ce jour et comment pouvons-nous l'observer dans une perspective féministe ? Comment cette notion est-elle traversée par les rapports sociaux de sexe ? Qu'est-ce que le « sens de soi » et comment pouvons-nous le penser dans un contexte de voyage, dans une situation de déplacements répétés et volontaires ? À ce stade, nous sommes en mesure de prendre position du côté du féminisme matérialiste et d'opter pour un discours critique mettant en relation les différentes représentations sociales du genre.

Au troisième chapitre, il s'agit de présenter les principes méthodologiques appuyant

notre cadre conceptuel d'analyse. La démarche qualitative et, plus précisément, l'analyse critique de discours, sont au cœur de notre méthodologie et nous proposons une description détaillée de notre terrain, de même que l'énonciation précise des critères de sélection de nos candidates à interviewer lors d'entretiens semi-dirigés. Ce chapitre décrit les démarches de l'analyse tout en insistant sur les caractères inductifs et implicites de notre recherche.

Par la suite, il s'agit d'une étape cruciale de la recherche, c'est-à-dire que nous sommes désormais en mesure de faire correspondre le type d'analyse sélectionné à notre méthodologie, et ce, afin de confirmer, ou d'infirmer, notre hypothèse de recherche. Nous sommes également en mesure de reprendre les axes conceptuels de départ et d'y faire correspondre les récits et discours de nos femmes interviewées.

En guise de conclusion, nous élaborons les plus concluantes pistes d'analyse de notre recherche tout en les croisant avec les axes conceptuels mentionnés au préalable. De cette manière, les constats majeurs du terrain sont mis en évidence en faisant tout aussi bien émerger des passages des entretiens que de nouveaux éléments de réflexion.

CHAPITRE I

CADRE SOCIAL DU VOYAGE

Le flux du voyage vous traverse et vous éclaire la tête. Des idées qu'on hébergeait sans raison vous quittent ; d'autres au contraire s'ajustent et se font à vous [...] Aucun besoin d'intervenir ; la route travaille pour vous.
Nicolas Bouvier

1.1 Cadre conceptuel et théorique du voyage

Pourquoi voyager ? Il y a d'innombrables raisons d'entreprendre un voyage. Certain.e.s partent à l'aventure pour humaniser le monde, pour alimenter ou assouvir des envies d'exotisme ou d'exil, par curiosité ou désir d'apprentissage, pour s'offrir un répit loin d'une réalité qui déplaît ou étouffe, pour sortir de leur zone de confort ou pour tenter une quête identitaire et/ou spirituelle, nonobstant que cette quête s'opère à un niveau conscient ou non. Pour d'autres, le voyage est perçu telle une opportunité de faire un pied de nez au quotidien, d'aller questionner ce que diffusent et promulguent les médias au sujet d'une destination, ou d'un peuple, et de se faire une idée, une appropriation de l'histoire, ou alors il s'agira d'une mise à distance quant à l'omniprésence des nouvelles technologies de l'information, un désir de déconnexion « alors qu'il semble [à ce jour] plus difficile d'interrompre la communication que de la maintenir » (Jauréguiberry et Lachance, 2016 : 26).

Certain.e.s y voient là une fuite, alors que d'autres expriment qu'« au contraire, ça prend du courage et que le voyage est un face-à-face difficile et challengeant avec

soi-même » (Annie², Montréal : 21 décembre 2016). Quoi qu'il en soit, le voyage est presque toujours l'occasion d'entrer en contact avec soi-même. « La nécessité de fuir [...] est mise en échec par l'impossibilité de se fuir » (Levinas, 2011 : 57). C'est l'occasion de se révéler à soi-même et à autrui, d'avoir accès à de nouveaux réseaux sociaux, de briser certains schémas culturels et/ou familiaux, de découvrir différentes cultures, coutumes, mœurs et manières de faire. Le voyage permet d'expérimenter certains usages et modes de vie que n'admet pas, ou que trop peu, un quotidien sédentaire. Il est une façon d'explorer de nouveaux paradigmes, de déconstruire certaines perceptions que nous avons du monde et, surtout, il nous encourage, à force d'expériences et de bouleversements, à reconstruire et à créer une vision qui nous est propre. Que les motifs de départ soient conscients ou inconscients ne change en rien le fait qu'il y a bel et bien des répercussions chez celui ou celle qui décide de prendre la route. L'acte de départ est irréversible.

1.1.1 Volet historique du voyage

Nous ne cherchons pas ici à dresser un portrait exhaustif de l'histoire des voyages. Les champs de recherche s'étant penchés sur le nomadisme, le tourisme, le déplacement, la migration, l'exil et le loisir sont nombreux. Plusieurs chercheur.e.s se sont donné.e.s l'effort de démêler ces termes et de leur attribuer des significations particulières. Notre but n'est pas d'en faire l'énumération, mais plutôt de chercher à comprendre la place qu'occupent les femmes dans l'histoire du voyage, à supposer qu'elles en occupent une.

D'abord, avant la sécularisation des sociétés modernes, le pèlerinage était l'affaire des jeunes nobles et des aristocrates anglais qui partaient sur des sentiers, le plus souvent à Rome ou à Saint-Jacques-de-Compostelle, pour y élargir leur horizon, y

² Les noms figurant dans ce mémoire sont fictifs par considérations éthiques et dans le souci de préserver l'anonymat des participantes.

développer leur culture et y parfaire leur foi religieuse. Toujours la panacée des hautes classes sociales, à partir de 1750, le voyage est prescrit par la médecine de l'époque afin de soigner l'angoisse et d'autres troubles de santé chez les mieux nantis. Au XIX^e siècle, le développement des transports ferroviaires et les expositions universelles (notamment celle de Londres en 1851) contribuent à développer le tourisme en Europe. Certaines sociétés savantes prônent alors le régionalisme pour que les élites locales s'identifient à leur patrimoine, puis se découvre le tourisme alpin et le voyage devient tranquillement plus accessible aux classes moyennes, car l'industrie se développe en tant qu'activité économique alors que Thomas Cook devient un célèbre commercialisant des voyages effectués à l'étranger. Au début des années 90, le domaine du tourisme s'étend considérablement et représente dès lors un intérêt pour la statistique et la recherche marketing (Cousin et Réau, 2009). Avec la globalisation apparaît les compagnies à faible coût, et ainsi, la pratique du voyage se démocratise et l'offre touristique se diversifie faisant du tourisme « une manifestation essentielle de la culture de masse » (Amirou, 2012 : 13).

Or, lorsqu'on observe de plus près l'évolution du tourisme au fil des années, on constate qu'« il y a une représentation du voyageur héritée essentiellement de l'époque des Lumières, nécessairement curieux, érudit, voire savant, explorateur ou enquêteur » (Lecoquierre et Wauters (dir.), 2015 : 6). Et nous ajoutons : une représentation essentiellement masculine. Dans l'histoire, et de par le monde, l'être qui voyage, l'explorateur, est un homme. Mais qu'en est-il des parcours féminins ? Dans son essai historique intitulé *L'Homme nomade*, l'économiste Jacques Attali (2003) dit vouloir retracer l'humanité et explorer toute l'histoire du nomadisme dans un essai de plus de 500 pages qui ne fait aucune mention des femmes. Pourtant, les voyageuses ayant marqué l'histoire sont nombreuses. Pour n'en nommer que quelques-unes, mentionnons Hildegarde de Binger, Alexandra David-Néel, Isabelle-Mahmoud Eberhardt, Isabelle Massieu, Ida Pfeiffer, Ella Maillart, Odette de

Puigauudeau, Olympe Audouard, Carla Serena, Adèle Hommaire de Hell et Gertrude Bell.

Dans les années 1970, les sociologues et anthropologues commencent à s'intéresser à l'ampleur du tourisme international et à aborder le voyage comme un fait socioculturel. S'ils postulent « que le tourisme s'apparente à un modèle colonialiste, générateur de dépendance économique et d'inégalités » (Bataillou, 2007: 27), c'est l'aspect néocolonial du phénomène qui est mis de l'avant. Autrement dit, il est question d'un regard critique sur la mobilité touristique et sur le développement de l'industrie viatique, mais aucun cas ne mentionne l'aspect genré du voyage, alors que le manque de considération en regard des femmes voyageuses est flagrant.

Dans l'histoire, « [l]es premiers regards qui se sont posés sur les voyageuses ont cherché avant tout à en décrire leur individualité » (Boulain, 2012 : 15). En effet, si elles ne figurent pas comme des touristes ou comme des consommatrices du voyage au même titre que leurs homologues masculins, c'est qu'elles sont dépeintes dans la littérature comme de grandes exploratrices, d'illustres femmes dotées d'un courage tant viril qu'exceptionnel, d'aventurières aux exploits prétendument sportifs plutôt que de simples voyageuses. Tel que le mentionne Boulain :

Cette entrée par le sensationnel, par la caractérisation pseudo-psychologique des grandes voyageuses, écarte d'emblée la femme d'aventure de la « grande Histoire ». Elle stigmatise ces dernières dans une exception de sexe et de classe. Une femme qui voyage, qui part à l'aventure, n'est pas tout à fait un voyageur comme un autre. Il existerait, selon que l'on soit un homme ou une femme, une différence symbolique et logistique dans le voyage (*Ibid.*, 16).

Confinées dans un angle à la fois naturaliste et différentialiste, les voyageuses font l'objet de recueils spécifiques tels que : « Les Grandes Aventurières » (Apostolska, 1999), « Les aventurières, XVII^e-XIX^e siècles, Récits de femmes voyageuses » (Hodgson, 2002), « Le roman des voyageuses françaises (1800-1900) » (Lapeyre, 2007), etc., plutôt que de figurer dans les manuels historiques tels que les hommes

voyageant seuls, sans la mention « non accompagnées » (Boulain, 2012 : 16), ni sans être placées sous une rubrique spéciale telle que : « celles qui voyageaient sans leurs maris » (*Ibid.*, 16). C'est donc dire que la femme qui voyage ne figure pas dans l'histoire pour elle-même, mais qu'elle ne se pose qu'en figure d'exception. Le voyage est pour le sexe féminin un acte de transgression sociale qu'il vaut mieux taire, bafouer et, à tout prix, ne pas encourager au risque de voir plus de figures dissidentes prendre la route. Et si le voyage d'une femme est discuté dans l'espace social, il sous-tend souvent une différenciation sexuelle (dans le cas suivant, il est question, en plus, d'une différenciation professionnelle) et est perçu comme moins valable, d'un point de vue scientifique ou anthropologique, tel que le mentionne le passage suivant :

L'homme fixe sans peine son attention, observe, longtemps, sait conduire une expérience, réfléchit sans effort, possède un sens critique aigu, dégage des lois, des faits, conclut le plus souvent ; la femme se laisse facilement distraire, répugne à la longue besogne de l'observation, n'entend rien à l'expérimentation se fatigue par la réflexion prolongée, manque totalement d'esprit critique, ne sait pas mettre en œuvre les matériaux dont elle dispose, conclut rarement et toujours de façon hâtive ; ses facultés syllogistiques sont rudimentaires (Murat dans Boulain, 2012 : 166).

Il n'y avait alors pas de pénétration des femmes dans les domaines professionnels liés au voyage. Cette absence, ou cette invisibilité, soulève la problématique liée à la construction sociale de l'identité sexuée. « La professionnalisation de la carrière d'exploratrice va ainsi rester soumise à une stricte construction de genre, s'appuyant sur une prétendue différenciation sexuelle des qualités » (*Ibid.*, 175).

Pour ce qui est des déplacements des femmes, ils ont été, et heureusement d'ailleurs, étudiés et rendus intelligibles grâce à l'approche littéraire. Alexandra David-Néel, Isabelle Mahmoud-Eberhardt, Isabelle Massieu, Gertrude Bell, Ella Maillart, sont toutes autant des aventurières que des figures marquantes du XX^e siècle dont les expéditions nous ont été relatées grâce aux récits, aux carnets de voyage, aux analyses et autres recensions littéraires. Mais qu'en est-il des autres ? Que faisons-nous de

celles qui n'ont pas écrit ? Bien que remarquables par leurs œuvres, leur legs et pour leur temps, les aventures de ces femmes ont le plus souvent été racontées pour démontrer le caractère emblématique de ces femmes. Le voyage en terres étrangères y est perçu comme un exploit sportif, un processus de démocratisation du voyage ou encore un projet d'individualisation des femmes (Boulain, 2012).

Il est vrai qu'il existe certains ouvrages sociologiques portant sur le phénomène du voyage (Amirou, 1995, Christin, 2000), mais les écrits sont peu nombreux et les auteur.e.s s'intéressent, pour la grande majorité, davantage à la part imaginaire de l'univers touristique, au volet économique de l'industrie du voyage, de même qu'à l'exotisme, plutôt qu'à ce qui concerne l'aspect genré du voyage. Le survol historique permet de constater un manque dans la revue de littérature en ce qui a trait au voyage au féminin d'un point de vue sociologique.

Notre contribution se veut orientée vers l'avancement des connaissances dans les univers des femmes et vouée à l'étude de la transformation des rapports sociaux de sexe. Dans un effort de rééquilibrage du monde, il s'agira de croiser les théories de l'identité aux études féministes et de donner la voix à de jeunes Québécoises ayant voyagé afin de dresser un portrait plus juste des figures de la voyageuse moderne. Nous entendons donc offrir un élargissement socioculturel d'une pratique genrée du voyage. Pour notre recherche, nous considérons le voyage comme une « mise à l'épreuve susceptible de transformer son protagoniste, en l'amenant à revisiter son rapport au monde » (Christin, 2000 : 24). Le voyageur ou la voyageuse éprouve le monde. Outre cette mise à l'épreuve, le voyage est conçu comme une initiation au-dehors (White, 1992), un effort de localisation, ou de déterritorialisation du monde (Landowski, 1997), mais d'abord et avant tout tel un rapport à l'altérité (Christin, 2000) et au décentrement (Bouvier, 1963).

Le déplacement redéfinit notre rapport à la temporalité et à l'espace. Et « [l]ère du temps, enfin, est au déplacement du regard, à la rencontre de l'autre » (Boulain, 2012 : 20). En ce sens, voyager est une expérience accélérée permettant à celles et ceux qui explorent le monde d'aller à la rencontre d'elles/eux-mêmes et d'autrui. Créant de nouveaux tissus sociaux, le voyage se présente aux sujets comme un vecteur d'échanges et de transferts culturels.

Considérant le déplacement tel un objet culturel, social et politique, il s'agit d'illustrer comment les rapports sociaux résultant de cette nouvelle modalité d'entrée en communication, de nouvelles mises en relation avec les autres créent des situations particulières qui ont de profondes répercussions sur les identités des sujets, de même que sur leur conscience féministe. Par ailleurs, puisque notre terrain de recherche se penche sur les voyages d'une durée de plus de trois mois s'effectuant dans des pays qui ne sont pas exclusivement occidentaux, le départ implique une transformation. Et c'est en cette transformation, qui bien qu'elle puisse se vivre à différents degrés de conscience d'un individu à l'autre (sentiment de liberté, connaissance et développement de soi, confrontation des valeurs, ouverture), que s'illustre l'irréversibilité du départ.

Les gens qui voyagent déplacent leur centre de gravité. Or, ce n'est pas tant leur corps physique qui bouge, que leurs connaissances, leurs perceptions, leurs points de repères, de même que leurs modes de communication qui se réinventent. Plusieurs éléments en eux et elles se décentrent. Qu'ils s'agissent de chocs culturels ou émotionnels, du constat des différences et des limitations qui leur sont propres (barrières de langue, difficultés à communiquer, incompréhensions, seuils de tolérance, mises à l'épreuve des différents codes culturels), les prises de conscience que vivent les sujets tout au long d'un voyage, et même au retour, les confrontent à eux et elles-mêmes. Les perceptions, prises ici comme des idées reçues par la pensée,

se déconstruisent pour se reconstruire ensuite. Cette notion de décentrement parèse, entre autres, l'œuvre de l'écrivain-voyageur Nicolas Bouvier, pour qui le mouvement lui permet de s'égarer et de se perdre à l'intérieur de lui-même (1963).

Le voyage implique certes un retour, mais la trajectoire poursuivie par les voyageurs et voyageuses entraîne des changements qui vont bien au-delà des chocs ou des attentes anticipés au départ. Les retournements et confrontations vécus sur la route leur permettent de reconsidérer ce qui les entoure et de reconfigurer leur environnement et de poser un regard nouveau sur la société. Ce que l'on observe dans un nouvel environnement est trié, scindé et filtré par ce que nous sommes. Or, c'est précisément ce « ce que nous sommes » que nous interrogeons. Nous cherchons à comprendre à partir de quels tris, scissions et filtres les voyageuses perçoivent les rapports sociaux.

1.2 Problématique : Objet de recherche

Nous entendons étudier le voyage dans une perspective sociologique qui se situe à l'intersection du courant féministe matérialiste et des conditions sociales de la globalisation. La démarche théorique de ce mémoire est novatrice en ce sens qu'elle croise les parcours féminins, le voyage (objet central de la recherche) et les constructions identitaires qui en découlent. Bien qu'ambitieux, l'objectif principal de cette recherche est d'articuler les différentes dimensions préalablement énumérées (genre, identités et rapports sociaux de sexe) autour du thème central, le voyage, et d'offrir à ce dernier une ouverture dans les champs disciplinaires de la sociologie et des études féministes.

La figure de la voyageuse québécoise est empruntée sous une forme sociologique et il s'agit d'y faire correspondre les expériences et autres processus sociaux vécus par les

femmes dans les situations de déplacement volontaire et désiré. Ce qui nous intéresse ici, ce sont les impacts de ces allers et retours du voyage sur l'identité des femmes qui voyagent seules. Notre attention se concentre plus particulièrement sur le regard que posent les jeunes Québécoises sur elles-mêmes, et sur les autres, au fil de ces allées et venues. L'intériorisation et l'extériorisation de ces regards, en ce qu'ils sont, multiples et variables, changent l'individualité que ces femmes s'auto-attribuent et les perceptions qu'elles ont d'elles-mêmes, autrement dit, leur sens d'elles-mêmes.

Ce mémoire tend éclairer ce « sens de soi » vécu et éprouvé par les femmes québécoises voyageant en solitaire et cherche à le contextualiser précisément dans l'altérité. Nous chercherons à comprendre comment le voyage façonne et modifie chez les sujets leur manière d'aborder l'autre. Nous tenterons également de mieux saisir les différentes situations auxquelles sont confrontées les voyageuses et d'en analyser les réactions. Ces situations sont multiples et varient selon les expériences personnelles des voyageuses. Elles symbolisent pour certaines la solitude, le rejet ou encore l'isolement social, alors que pour d'autres, c'est l'expérience d'un statut minoritaire au sein d'un groupe, les barrières de langue et les difficultés liées à une communication improbable, les incompréhensions, le test de différents seuils de tolérance, les mises à l'épreuve des différents codes culturels, le stress causé par les adaptations répétitives (psychiques et corporelles), les différents rapports sociaux de sexe, l'usage d'un pouvoir d'achat avantageux, ou au contraire contraignant, l'épuisement, l'absorption constante (informations, codes langagiers et culturels, etc.), la fatigue occasionnée par les mouvements incessants, une position discriminatoire ou perçue comme privilégiée (préjugé lié à la race ou à la classe sociale), l'apprentissage de nouvelles grilles d'interprétation de schémas culturels ou émotionnels.

Puisqu'elles se situent dans des rapports sociopolitiques différents (Louis, 1986) et qu'elles sont confrontées à des rapports de domination dont la teneur est perçue différemment de leur pays d'origine, le Canada, ces femmes sont susceptibles de réagir selon qu'une telle situation déclenche un certain type de réactions, ou encore que cette situation entraîne un changement de perception particulier à l'égard d'elles-mêmes et d'autrui.

1.3 Questions, objectifs de recherche et hypothèses

Tel que présenté dans la problématique, ce mémoire soulève principalement la question de l'identité des jeunes femmes Québécoises voyageant en solitaire par le biais des interactions culturelles et des rapports sociaux de sexe vécus lors de leurs déplacements. La définition, ou doit-on parler de la re-définition constante, de leur position sociale genrée est centrale à cette étude et recueillir les voix de jeunes Québécoises voyageuses nous permet de démontrer comment ces jeunes femmes construisent elles-mêmes la définition de ce qui est leur « sens de soi ». Grâce à une posture épistémologique précise, nous sommes en mesure de mettre en relation les entretiens de ces femmes, leurs expériences personnelles, de même que les concepts théoriques qui seront ultérieurement définis, afin d'illustrer clairement la pertinence de ce sujet dans les études sociologiques et féministes.

1.3.1 Objectifs de recherche

L'objectif principal de la recherche est de comprendre comment l'identité des Québécoises voyageant seules se découvre, s'exprime et se négocie dans le déplacement. La découverte du sens de soi, les expressions de cette identité, de même que sa négociation au sein de l'interculturalité et des rapports sociaux de sexe sont au cœur de nos questionnements.

Nous expliquons plus loin le souci de sélectionner des méthodes de recherche qui guident nos pas nous aidant à comprendre ces expériences de voyage de longue durée. Or, il s'agit dans un premier temps d'être en mesure de nommer les habitudes et de préciser la démarche des voyageuses, de s'interroger sur les circonstances entraînant le départ – est-ce un désir d'aventure, une recherche de liberté, une curiosité à l'égard du monde, une recherche intellectuelle, une quête identitaire, un besoin d'apprentissage, de fuite, une faim d'ailleurs et d'exotisme ? – et d'en savoir plus quant à leur position sociale au Québec avant le voyage (situation financière, statut matrimonial, ambitions professionnelles).

Dans un second temps, il est question de cibler l'aspect genré de l'expérience et de répondre à nos interrogations concernant les rapports sociaux de sexe. La négociation de l'identité est ainsi mise de l'avant par le partage d'anecdotes et la mise en récit d'un souvenir marquant, d'une épreuve rencontrée sur la route ou d'une situation vécue choquante, émotive, déterminante de l'expérience.

Nous interrogeons ensuite l'expression de l'identité et les rapports sociaux ethniques. En questionnant le rapport à l'altérité et à l'interculturalité tiré de l'expérience, nous souhaitons découvrir de quelle manière l'identité de la jeune Québécoise seule s'exprime en voyage. Une évaluation du retour sert également à confirmer, ou infirmer, un contact différent avec le « chez-soi » post-voyage, une réévaluation des relations sociales et interculturelles, de même qu'une redéfinition de soi.

Ainsi, les trois aspects de l'objectif principal (découverte, expressions et négociations de cette identité) sont divisés en trois objectifs principaux :

- 1) Mettre en relation les récits de soi et les récits de voyage

- 2) Comprendre l'expérience du voyage
- 3) Analyser les perceptions sociales du retour

1.3.2 Question générale

Pour une meilleure compréhension de notre question générale, définissons-la ainsi : **Comment sont vécus les rapports sociaux par les femmes voyageant seules et quelles sont leurs conceptions de ces rapports sociaux ?**

1.3.3 Question spécifique

Puisque les femmes constituent une altérité singulière, un système sexué qui se distingue et se hiérarchise par rapport au système global, au patriarcat, nous cherchons à comprendre comment se conjugue l'identité au rapport social de sexe. Notre question spécifique de recherche est la suivante : **Comment l'identité des femmes se découvre, s'exprime et se négocie en voyage ?**

Qu'est-ce qui a changé dans la construction sociale de ces femmes ? Et comment ? Nous souhaitons éclaircir quels sont les paramètres et balises de modifications de leurs repères et de leur place au sein de la société, de même qu'à comprendre à quels moments, ou lors de quelles situations, il y a des altérations quant à la position sociale de ces femmes, jusqu'à la définition même qu'elles se donnent au sein de la société. Enfin, nous serons en mesure de nommer ces changements grâce à l'analyse critique du méta-discours que ces femmes ont d'elles-mêmes, et des « autres », dans une situation de déplacement. Mais avant de préciser les méthodes de recherche et l'importance de leur sélection aux fins de notre analyse, il est utile de bien identifier quelles sont les hypothèses ayant guidé nos pas sur le terrain.

1.3.4 Hypothèses

Le voyage est un type particulier d'entrée en communication avec les autres et cette nouvelle modalité d'échanges a de profondes répercussions sur l'identité des sujets qui en font l'expérience. Il s'agit d'abord de situer ces mises en relation, ou ces dialogues, dans leurs contextes sociaux et structurels pour chercher à comprendre comment ces expériences vécues, de même que les rencontres occasionnées par le voyage, éveillent la conscience des femmes voyageant seules, et ce, tant dans leur rapport à elles-mêmes que dans leur rapport à autrui.

Notre recherche étant qualitative, nos hypothèses sont davantage des pistes de recherche desquelles nous cherchons à confirmer, ou invalider, la valeur heuristique. Par exemple, notre hypothèse est de dire que **les rapports avec les autres éprouvés en voyage approfondissent et remettent en question l'identité culturelle et genrée de départ des femmes voyageant seules.**

En questionnant des jeunes Québécoises sur leur long séjour à l'étranger, nous tentons de saisir ce qui les a poussées à partir, nous cherchons à mieux comprendre leurs positions de départ et à confirmer, ou infirmer, une position sociale changée au retour.

Toujours selon nos hypothèses, nous cherchons à valider, ou infirmer, le postulat suivant : **les jeunes Québécoises ayant fait l'expérience d'un long voyage à l'étranger ont été confrontées dans leur définition d'elles-mêmes, et les rapports sociaux de sexe les ont poussées à se définir, ou à se redéfinir, jusque dans leur genre.** Il faut par ailleurs répondre à la question qui suit : peut-on parler de l'éveil

d'une conscience féministe, d'un repli sur soi ou encore d'une découverte, ou redécouverte, de leurs appartenances ? Ce sont toutes ces questions que nous dégageons sur le terrain.

CHAPITRE II

IDENTITÉ ET RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE

I use words to express myself and yet they do not define me, cannot crystallize a life that is in constant flux. Words are tools for communication like gender is a system for organisation
Nancy Krieger

2.1 Identité

Le voyage ne s'effectue pas en direction d'un lieu, mais bien à partir de lui. Et ce lieu, c'est soi-même. « Ce cheminement vers soi se construit en plusieurs étapes » (de Cortanze, 2002 : 173). Mais avant d'aller plus loin et de s'aventurer dans les différentes avenues où nous entraîne la question de soi, et d'autrui, il est pertinent de préciser ce que nous entendons par identité, terme largement utilisé et critiqué dans maintes disciplines, car il sert de notion théorique cardinale autour duquel s'organise notre thème, le voyage.

2.1.1 Perspective sociologique

2.1.1.1 Sortir de l'ambiguïté sémantique

Dans le champ des sciences sociales, nous avons constaté que, dès 1960, la notion d'identification a été intégrée dans la formulation des récits, des histoires de vie, de même que dans l'analyse des représentations, des classifications et des rôles sociaux. Cet éveil identitaire historique a entraîné une redéfinition du soi et de la collectivité dans la vie courante comme dans la sphère politique. Dès lors, les usages du terme identité se sont multipliés. On préconise désormais la notion d'identité pour se définir et s'identifier, et ce, quotidiennement, de sorte qu'il ne se fait plus de distinction entre

les catégories de pratique et les catégories d'analyse. C'est, entre autres, la mise en garde que fait Brubaker pour qui :

Le problème est que, en tant que catégories analytiques, les termes de « nation », de « race » et d'« identité » sont bien souvent employés d'une manière qui ne se distingue quasiment pas de celle dont ils sont employés dans le domaine pratique une manière implicitement ou explicitement réifiante, qui sous-entend ou affirme que des « nations », des « races » et des « identités » « existent » et que les gens « ont » une « nationalité », une « race », une « identité » (Brubaker, 2001 : 70).

Prise en ce sens, l'utilisation d'un tel concept risque de produire des illusions substantialistes et de conduire à des généralités manquant de précision. Or, nous faisons l'effort de cerner et de distinguer les apports fondamentaux des différentes approches théoriques (sociologique, psychosociale et philosophique) de l'identité, ce qui nous sert de grille d'interprétation afin d'en mesurer les différentes acceptions et nous offre un cadre conceptuel applicable à notre domaine de recherche. Bien que la sélection de ces trois perspectives pour aborder le thème de l'identité ne rende pas compte de tous les courants idéologiques l'ayant étudié, elle permet néanmoins d'illustrer l'étendue des champs sémantiques utilisant cette notion théorique comme outil analytique ou empirique.

Dans une perspective macrosociologique, il est bon de se rappeler que selon le systémisme néo-parsonien, la frontière est nécessaire à la création d'un environnement (Luhmann, 2010). Le processus de différenciation au sein de la société-monde, la *World-Society* de Luhmann, assure l'identité des systèmes sociaux, et leur autoreproduction (l'auteur utilise le terme d'autopoïèse) en préservant les différences de ces systèmes par rapport à un environnement changeant et se complexifiant de manière constante. Suivant ce courant de pensée, on peut avancer que l'altérité est nécessaire à la création de l'identité. *Alter* définit *ego*, et vice-versa. Ainsi, toute relation sociale se conçoit dans le rapport à autrui. Le concept de l'autre est très présent au sein de la littérature et de la philosophie. Si l'usage des termes « crise d'identité », « quête identitaire » ou encore « perte d'identité » est devenu si

récurrent dans le langage académique, tant en psychologie qu'en sociologie, c'est parce que les lectures du terme identité sont plurielles ; elles peuvent s'accorder, tout comme elles peuvent, et c'est plus souvent le cas, se dissocier. La multiplication de ces usages est ce qui rend sa portée épistémologique si problématique.

À l'aune de cette prolifération des définitions, il est tentant de tirer la conclusion que la notion d'identité ne fait pas consensus et qu'elle est donc diffuse, mais nous préférons la définir clairement en partant du postulat que l'identité intègre, à différents niveaux de profondeur, les multiples dimensions de notre existence (corporelle, psychique, sociologique) et qu'elle est une ressource conceptuelle critique importante. Nous pensons qu'elle mérite d'être redéfinie plutôt que rejetée, ainsi, le cadre analytique en est lui-même plus précis et gagne en clarté afin d'observer le phénomène social du voyage. Il faut un point de départ à toute réflexion et notre posture initiale est la suivante : bien que foisonnante et complexe, la notion d'identité est une ressource utile en sciences sociales et nous devons lui donner une portée sémantique évocatrice afin de permettre aux sujets de se définir, de s'identifier et de se situer au sein des frontières mouvantes de l'univers-monde. L'identification est le « processus durant lequel l'individu saisit sa position relative dans le monde et [...] se reconnaît au récit biographique et aux pratiques d'inscription, de distanciation, de distinction et de recherche de reconnaissance sociale » (Demers, 2011 : 6).

2.1.1.2 Frontières, là où émerge le concept d'altérité

La globalisation est un contexte social particulier où se rencontrent désormais différents espaces culturels ; individuels et collectifs, minoritaires et majoritaires, locaux et internationaux. Mais d'abord, brièvement, un questionnement sur les termes. Qu'est-ce que cette globalisation, ce cadre de référence inévitable auquel semble se buter plusieurs chercheur.e.s contemporain.e.s ? Le phénomène de la

globalisation alimente bon nombre de débats et soulève de nombreuses préoccupations dans le monde académique. Or, tant dans une perspective sociologique, culturelle qu'économique, il peut être pertinent de se demander ce qui distingue la mondialisation d'un monde globalisé. Pour Thibeault, parler de la mondialisation représente en soi un abus de langage, car

La mondialisation des marchés implique certes une accélération de ces métamorphoses sociales et identitaires, mais uniquement dans la mesure où elle participe à un principe d'interprétation, d'appropriation, d'adaptation et de reproduction des référents identitaires des autres sociétés qui peuvent combler les besoins d'une société donnée selon son propre contexte social, politique et géographique (Thibeault, 2015 : 19).

Or, Mattelart a démontré que la mondialisation n'est en fait qu'une étape précédant la globalisation, que le terme s'est forgé à la fin du XIX^e siècle et qu'il est issu d'un « mouvement associatif pour qui la solidarité entre les peuples d[evait] être au fondement de nouveaux rapports sociaux, économiques et culturels à travers un nouveau type d'institutions mondiales » (Mattelart, 2000 : 265-266). La globalisation, quant à elle, est une conceptualisation plus récente de ces rapports sociaux, politiques et économiques, et elle est née de la déréglementation de la sphère financière s'arrimant à un projet néo-libéral rimant avec le décroissement des frontières du marché mondial. Ainsi, nous préconisons l'usage du terme globalisation, en ce qu'elle est une forme contemporaine de la mondialisation, un système qui renvoie à l'irréductibilité des interdépendances économiques, sociales, culturelles et politiques. Par ailleurs, le cadre analytique dont se servent les théoricien.ne.s de la globalisation a pour effet de rendre lisibles les multiples dimensions territoriales, spatiales et institutionnelles des frontières, ce qui nous incite à jeter un regard actuel sur la mutation des espaces traditionnels, qu'ils soient historiques, culturels ou géographiques (Thibeault, 2015, Sassen, 2009, Hannerz, 1997, Landowski, 1997).

Qu'il s'agisse d'un point de repère duquel se distinguer ou, au contraire, auquel se rallier, la frontière n'est pas uniquement un outil conceptuel destiné à la recherche ;

elle est le fondement même de la pensée de l'altérité en anthropologie (Somé, 2003). De par son caractère *étrange*, étrangéité perçue et délimitée par rapport au soi, la frontière a une influence profonde et joue un rôle considérable sur l'attitude qu'un membre d'une communauté adopte à l'égard des membres de cette même communauté et, par différenciation, envers les autres. Il est dorénavant nécessaire de mesurer l'importance que jouent les frontières sur notre réalité et imaginaire collectifs.

En empruntant la voie de la sociologie, multiples avenues sont offertes aux voyageuses pour redéfinir leurs appartenances au sein des pratiques sociales et des interactions culturelles. Dans ce monde en constants mouvements, la redéfinition des frontières est continuelle et, bien qu'en certaines occasions elles puissent donner l'impression d'être biens minces, elles n'en sont pas moins existantes. Il arrive, dans notre rapport à autrui, que l'autre soit perçu comme similaire ou différent. Or, il n'en est rien. Les frontières sont complexes et plurielles ; vecteur de similitudes, tout autant que vecteur de différences. Les mesures de distinction ne s'inscrivent pas en-dehors de leur culture ni de leur histoire ; elles sont à la fois historiques et culturelles et s'adressent à nos distinctes temporalités, individuelles et collectives.

“Cultural constructions are not fictions (Hacking, 1999), they are manners in which human beings relate to complex realities by emphasizing certain aspects and downplaying others. Cultural constructions exist and work, some of them even as someone once intended” (Steffen, 2011 : 39).

Ce que nous tentons d'illustrer, c'est que les expériences vécues en voyage, là où se déroulent et se multiplient les dynamiques transnationales, déstabilisent les frontières et, en ce sens, transforment les sujets. À l'ère de la mondialisation, les acteurs sociaux doivent s'adapter à leur environnement, et ce, au quotidien. Au sein d'un monde globalisant, se définir par rapport à son voisinage ne suffit plus ; il faut désormais s'affirmer comme membre d'un univers social au-delà de son village, de son territoire ou de sa nation, et être reconnu.e par ses pairs au sein de sa communauté, mais

également s'affirmer à l'échelle globale. Toute construction identitaire requiert, de la part du sujet, un effort de localisation du monde (Landowski, 1997).

2.1.2 Perspective psychosociale

2.1.2.1 Soi social

L'apport de la psychologie sociale dans le cadre conceptuel de l'identité a été déterminant et a constitué un changement majeur en sciences sociales, car les universitaires se sont mis à prendre en compte "the entire response to the environment, [...] instead of setting up the [social] events in the central nervous system as a causal series which is at least conditional to the sensory experience" (Mead, 2006 : 111).

Selon les théories sociales behavioriste et interactionniste, l'identité se construit socialement et se complexifie dans un contexte de rapports sociaux et d'interactions culturelles. Le développement du soi, le *self* dont parle Mead, s'inscrit à la fois dans un processus social et dans l'éveil que l'individu a de lui-même par rapport à autrui. Nous devons par ailleurs considérer le cadre structurel et les relations de pouvoir dans lesquelles le soi est intégré, car ce soi individuel s'inscrit dans un collectif, ce qui résulte parfois de rapports conflictuels. "[T]he structure of each is differently constituted by this pattern from the way in which the structure of any other is so constituted" (*Ibid.* : 202).

Sous le regard psychosocial, la notion d'identité se précise et se définit en tant qu'entité entière, pleine de ses appartenances individuelles, culturelles et collectives. Plutôt que d'y faire correspondre une vision étriquée, cet exercice de définition du soi présuppose l'existence d'identités toujours entières, pleines, composées des

expériences vécues et des trajectoires particulières de tout un chacun. Ce qui nous renvoie à cette approche de l'identité tel que l'écrivain Amin Maalouf nous la partage :

L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un « dosage » particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre (Maalouf, 1998 : 8).

Sur une note distincte, néanmoins complémentaire, la voyageuse et écrivaine suisse Ella Maillart mentionne qu'« il y a quelque chose d'inchangeant en nous, c'est le vrai "Je". Le vrai "Je" est immuable, il nous appelle sans qu'on le sache » (Maillart, 2007 : 15). Sa conceptualisation de ce qu'elle considère être le *vrai je* porte en elle une dimension spirituelle inspirée de ses maîtres de sagesse indiens, dont Sri Ramana Maharshi. Pris en ce sens, l'éveil de la conscience se place dans un soi unique pour tout un chacun.

"This perception of Unity, Oneness, of the underlying pervading Self reveals the true character of the world. There is a commonality that emerges out of the seeming differences. And for one who experiences this One Self, there is no 'other', for all are his own Self in other forms" (Pandit, 1998 : 23).

En vue d'atteindre son plein développement, le soi a besoin d'organiser, d'interpréter et d'internaliser les attitudes des autres en "an individual reflection of the general systematic pattern of social or group behavior in which it and the others are all involved" (Mead, 2006 : 158). Autrement dit, soi a besoin des autres.

2.1.2.2 Altérité comme objet de différenciation

En considérant le processus social comme prédécesseur de la constitution du soi, nous soutenons que les identités sont accomplies et performées, plutôt que données. Le développement de soi est interdépendant de l'interaction sociale d'où il émerge et de laquelle il est lié, à la fois comme objet pour soi et comme objet de différenciation pour autrui. L'altérité œuvre et s'exige dans la définition même de l'identité, de sorte

qu'il nous est impossible de l'extraire. « [C'est] à cause d'elle que toutes nos définitions sont des distinctions et que nous sommes incapables de dire ce qu'est une chose sans la distinguer d'une autre » (Arendt, 2007 : 232).

2.1.3 Perspective philosophique

2.1.3.1 Responsabilité éthique de Levinas

Pour définir et préciser ce que nous entendons par le concept d'altérité, nous empruntons à la pensée de Levinas (2006) pour qui la rencontre est un événement ontologique. Pour le philosophe, toute rencontre avec autrui s'inscrit dans un rapport dissymétrique. Il n'y a aucune fusion possible entre soi et autrui, mais bien une fraternelle proximité. Il n'y a que réciprocité par laquelle « l'autre est altérité » (Levinas, 2006 : 113) et le visage de celui ou celle que *je* regarde est le lieu cardinal où cette altérité se dévoile. Ainsi, ce que nous renvoie le visage d'autrui est notre propre responsabilité envers l'autre. S'éprouver signifie éprouver l'autre et cette mise en relation se résume à ce que deux individus relèvent la signifiante originaire d'un passé irréductible au présent, un passé immémorial.

C'est ici qu'entre en jeu le voyage comme une expérience réelle et concrète, une porte privilégiée vers l'autre. Les voyageuses éprouvent le monde au fil des interactions culturelles et incorporent des évaluations d'elles-mêmes dans le regard posé sur elles que ces rencontres rendent possibles. Ces nouvelles perceptions sont susceptibles de les confronter dans l'image qu'elles ont d'elles-mêmes puisqu'il ne s'agit plus d'être observées, ni d'observer autrui, par le prisme de leurs appartenances culturelles auxquelles elles sont habituées chez elles. « Le regard [étant] connaissance, perception » (Levinas, 2014 : 79), ces femmes sont sujettes à accueillir ou à rejeter un nouvel apprentissage les concernant.

Sans doute tenaient-elles à l'image qu'elles avaient d'elles-mêmes, cette image n'en est pas moins bouleversée par le regard d'autrui et c'est ainsi que s'effectue le changement de regard sur soi, et ce, malgré le fait que :

“People actively seek to form other people's picture of themselves within the framework which, among other things, is defined by the central ideas of the culture and by the raw materials which their lives provide” (Gullestad, 1991 : 5).

Or, tout ce qui relève du social est une performance. Les gens performant à tout instant, en groupe, en famille, entre ami.e.s, et ce, même dans les moments de solitude. Nous avons tendance à associer les performances à des changements liés à des contextes particuliers lorsqu'en réalité ces performances sont développées et maintenues dans toutes nos interactions. Nous adoptons certaines dispositions en concordance avec la personne que nous souhaitons être et agissons en conséquence, mais nous performons à la fois à un niveau inconscient (automatique) et à un niveau conscient (délibéré) (Vaisey, 2009). Certaines performances sont plus faciles à observer car elles sont en accord avec les stéréotypes ou les figures qui correspondent aux normes auxquelles nous sommes habitué.e.s ou qui sont attendues de notre environnement. Le stéréotype pave notre imaginaire de référents et d'exemples qui, bien qu'il nous permette de nous faire une idée de la réalité, nous façonne, nous prépare, mais parfois nous limite lors de la rencontre d'autrui (Chabot, 2015).

Selon les chercheur.e.s en sciences cognitives, nous avons, en tant qu'individus, un constant besoin d'être rassurés que nous sommes ce que nous pensons être, que nous correspondons aux attentes que la société nous réserve et que nous remplissons les fonctions relatives à ces attentes. Nous nous rapportons aux autres en termes de catégorisation, or, nous ne prédisposons pas d'un soi préétabli ou stable, mais construisons ce soi à partir d'interprétations des stimuli. Cette prévisibilité des stimuli se base sur des attentes probabilistes, c'est-à-dire des attentes qui doivent être cohérentes avec les schémas culturels – *cultural patterns* – des modèles qui sont

intrinsèquement probabilistes et représentatifs des codes culturels d'un groupe social et qui ont pour préoccupation l'organisation du monde de manière significative (Apps et Tsakiris, 2014). Autrement dit, une tentative de cohésion sociale. Mais comment est-ce possible pour les voyageuses de maintenir une certaine cohésion avec leur nouvel environnement dont certaines ne connaissent rien, pas même la langue ? Comment ces femmes doivent-elles négocier les attentes qui leur sont réservées alors qu'elles ne connaissent parfois pas même les codes auxquels elles sont exposées ? Le dépaysement n'est-il pas un moment favorable pour les voyageuses de déconstruire ces attentes probabilistes ? Ou encore, ne s'agit-il pas pour elles d'une transgression des frontières, peu importe que ces frontières soient à l'échelle de la nation, d'un groupe culturel ou de leur propre individualité ?

Nous apprenons comment performer et de quelle manière nous comporter en nous évaluant dans le regard d'autrui. Nous jugeons et interprétons nos actions et paroles sur une base régulière dans nos interactions avec les autres. L'individu a la capacité de s'attribuer différents rôles sociaux selon leur degré d'identification, qu'il soit agréable ou gratifiant, stigmatisé ou perçu négativement (Goffman, 1973). « En fait, chez Goffman, le fait qu'une situation sociale exige des modèles de présentation de soi donne lieu à l'illusion de l'existence d'un moi solide autre que social (Martuccelli, 1999 : 457). C'est dans ce rapport à l'altérité, dans ce jeu de rôles constant que le soi devient un objet significatif de la pensée et un outil utile dans l'analyse des relations sociales. Ce que nous présentons de nous-mêmes au monde nous invite à réfléchir à la manière dont nous racontons ces identités. Dans le cas qui nous intéresse, celui des voyageuses en solitaire, il arrive que ces femmes ajustent ce qu'elles disent d'elles-mêmes. Elles ajoutent ou rétractent, ici et là, certains détails, pour raconter de bonnes histoires. Dans le but d'être acceptées ou simplement catégorisées d'une certaine manière, ces subterfuges narratifs leur permettent de jouer leur identité. "Sometimes

human beings try to erase differences and sometimes we accentuate them, but everywhere we play with them” (Bateson, 2001).

Ces différences dont parle Bateson sont d’autant plus marquées dans un nouvel environnement et dans le contexte interculturel de voyage. Nous y reviendrons, mais discutons d’abord l’importance de se raconter et voyons comment « Qu’est-ce que *je* dit de moi, et des autres ? », n’est pas une question anodine, mais une prise de position.

Toute construction identitaire, toute « quête de soi », passe par un procès de *localisation du monde* - du monde comme altérité et comme présence (plus ou moins « présente ») par rapport à soi. Et inversement, toute exploration du monde, tout « voyage » en tant qu’expérience du rapport à un ici-maintenant sans cesse à redéfinir, équivaut à un procès de *construction du je* (Landowski, 1997 : 91).

2.1.3.2 Importance de la narration

La communication est un élément constitutif de la théorie psychosociale de l’identité. Il y a une discussion interne constante entre le soi perçu en tant qu’objet, le *moi*, et le soi perçu comme un sujet, le *je*. Nous pratiquons la construction de notre soi dans les événements et rencontres qui meublent notre quotidien, et ce, jusque dans les relations qui peuvent sembler les plus banales, puisqu’elles ont une incidence en ce qu’elles interviennent en tant que « phénomènes qui modulent le sentiment d’identité de chacun » (Marc, 2005 : 39). Quiconque raconte une histoire se réfère à ses expériences passées de même qu’à l’évocation d’un futur incertain sans être pleinement conscient.e du récit qu’il ou elle raconte de lui/elle-même. La théorie de la construction réflexive de soi et les biographies qui émergent de cette modernité réflexive portées par Giddens et Beck soutiennent que le soi n’est pas passif, mais forgé et façonné par la réflexivité.

“The individual's biography, if she is to maintain regular interaction with others in the day-to-day world, cannot be wholly fictive. It must continually integrate events which occur in the external world, and sort them into the ongoing 'story' about the self” (Giddens, 1991 : 54).

Selon ces auteurs, l'aptitude de se penser soi-même, d'être en mesure d'analyser ses propres comportements et d'interpréter les événements et gestes qui constituent une vie est précisément ce qui permet à l'individu de faire de cette vie une biographie. Et c'est grâce à cette narration de soi que l'individu crée, ou recrée, du sens à partir de son environnement, de sa routine et de sa réalité. C'est ce projet biographique que Beck nomme la modernité réflexive (1992).

2.1.3.3 Émergence du sens de soi

À la lumière de cet argumentaire, nous considérons l'édification du soi à l'aide de procédés narratifs tel un élément-clé dans le processus d'identification et de catégorisation. « La communication influe sur la perception de soi » (Marc, 2005 : 39) et c'est précisément grâce à la mise en récit que les individus développent ce que nous entendons par le sens de soi.

L'essentiel pour ego reste cependant le dialogue intérieur entre l'expérience vécue et sa mise en récit, les histoires de soi que chacun[e] se raconte. Le récit est l'instrument par lequel l'individu cherche à forcer son destin. Entre l'expérience vécue et le récit, il est souvent bien difficile de dire ce qui est le plus moteur, ce qui domine (Kaufmann, 2004 : 153).

Ainsi, toute action de la vie quotidienne trouve sa cohérence dans la mise en récit. “The basic commitment of life are woven into the sense of self and how all behaviors become virtually a part of self-definition by long conditioning” (Bateson, 2001 : 146). Voilà qui justifie les ajustements constants entre ce que les individus éprouvent et ce qu'ils disent éprouver.

Toute narration est fortement imprégnée du contexte socio-économique et du milieu culturel dans lesquels elle prend forme. Les appartenances culturelles, la langue, de même que les structures de connaissances avec lesquelles l'individu exprime, joue et

invente son identité sont toutes autant de composantes déterminantes de cette identité. Les catégories de genre n'y font pas exception. Peut-on ainsi dire d'un récit qu'il est généré ? Peut-on dire que le genre a une incidence sur les procédés narratifs ? Pour y répondre, observons de quelle manière la notion de genre en sciences sociales est construite afin d'y articuler nos questionnements identitaires. Nous y verrons que le genre est intrinsèquement enraciné dans le soi et nous serons en mesure de mieux comprendre de quelle manière il influe sur ce qu'une voyageuse dira d'elle-même, ou ne dira pas, au fil de ces déplacements, de même qu'au retour de voyage.

2.2 Rapports sociaux de sexe

2.2.1 Application de la notion d'identité aux rapports sociaux de sexe

Nous n'avons d'autre choix que de constater l'étendue des écrits et des champs disciplinaires portant sur l'identité. Mais qu'en est-il de la question du genre ? Très longtemps, les femmes ont été invisibilisées par la production scientifique et ce n'est qu'avec la première vague féministe qu'on a su nommer que jusqu'alors : “women had been ignored in studies of society and cultural production, and how certain questions had not been asked or had been asked, in such a way as to overlook gender or women” (Abu-Lughod, 1990 : 12).

Qu'on parle de mouvements ou de vagues théoriques féministes n'a pas beaucoup d'importance ici puisqu'à ce stade nous souhaitons simplement souligner que « [t]outes les *théorisations*, qu'il s'agisse d'ethnologie ou de préhistoire, se sont faites pendant très longtemps uniquement sur l'homme comme seul acteur économique et social » (Mathieu, 2014 : 102).

L'histoire des femmes est une histoire d'invisibilité et de non-lieux. On pourrait

même dire une non-histoire tenue dans le silence et marquée par l'absence de privilège et la non-reconnaissance que leur a réservées leur sexe féminin. La notion de genre émerge et prend de l'importance lorsque liée à autrui et, en ce sens, elle se construit, tout comme la notion d'identité, à même un discours qui est intrinsèquement politique et qui se réfère constamment aux formes de pouvoir prenant place dans les structures sociales. Le genre est l'identité située socialement et elle se distingue de l'identité sexuelle.

L'identité sexuelle renvoie plus particulièrement au sentiment d'appartenance au sexe biologique assigné à la naissance et à la psychosexualité ; quant à l'identité sexuée, elle désigne le sentiment d'appartenance à son sexe culturellement défini par les normes sociales de féminité et de masculinité prescrites à chacun des deux sexes biologiques (Vouillot, 2002 : 486).

Ces normes sociales correspondent à des modèles, masculins ou féminins, qui servent à l'éducation et à la socialisation des garçons et des filles en très bas âge et il est attendu de ces enfants qu'ils ou elles, selon leur développement et leur environnement, performant leur identité en adhérant, ou en n'adhérant pas, aux normes qui leur sont dictées. « L'enfant a appris, au cours des interactions quotidiennes, à répondre à l'idée qu'il se fait de "lui avec les autres" » (Cyrułnik, 2004 : 110). Certaines performances — manières d'être ou de se comporter, choix des activités ou choix vestimentaires — sont plus faciles à observer (on peut dire plus socialement acceptées) puisqu'elles s'intègrent aux normes attendues et fixées par la société. Autrement dit, elles sont conformes avec les stéréotypes sexuels en place.

La dichotomie entre féminin et masculin maintient une très forte prédominance dans nos institutions, tout comme dans nos consciences et imaginaires collectifs. À travers l'histoire, nous avons intériorisé de fortes croyances sur ce que nous considérons être un homme, une femme, et plus récemment, nous avons ajouté à nos grilles d'interprétation de nouvelles croyances sur ce que devait être un.e transgenre ou toute autre personne susceptible de perturber, de brouiller ou de troubler (Butler, 1990) les catégories sociales de sexe.

Très longtemps, nous avons observé et analysé les comportements de tout un chacun dans le prisme des catégories binaires, renforçant cette dichotomie entre féminin et masculin, car c'est ainsi que notre cerveau reconnaissait les parties du corps ou encore les traits psychologiques, en tant que représentations cohérentes d'un soi sexué (Apps et Tsakiris, 2014).

Bien que les théories constructivistes marquent une rupture significative avec l'essentialisme que sous-tend une telle division sexuelle, il n'en reste pas moins que ces pensées bicatégorisantes sont, encore à ce jour, bien ancrées dans nos schémas cognitifs. Et ces catégorisations binaires ne sont pas sans répercussion sur les rapports sociaux de sexe. Elles créent, d'un point de vue théorique, la différenciation entre les sexes alors qu'« il ne s'agit [...] pas de simple différence ou différenciation, mais de hiérarchisation des sexes, avec affirmation de la *prévalence* masculine » (Mathieu, 2014 : 339).

2.2.2 Rapports de pouvoir et contexte situationnel

« Le genre, c'est-à-dire le système hiérarchique imposant des différences économiques, juridiques et psychologiques entre êtres humains, discriminatoires à l'égard du sexe féminin – [...] impos[e] La Différence » (*Ibid.*: 200). En effet, cette valence différentielle des sexes (Héritier et Chupin, 2000), puisqu'on la retrouve dans divers types de sociétés, non occidentales et occidentales, modernes comme traditionnelles, a une incidence profonde sur le façonnement identitaire des femmes, car c'est en référence à la catégorie des hommes, au masculin, qu'elles sont liées dans un rapport de dépendance, économique et matérielle.

Comme tous les dominés, elles ont une conscience fragmentée due à leur situation identitaire contradictoire : comment être « sujet » dans la société globale en même temps que renvoyé à une « spécificité », à une altérité qui vous nie comme sujet total ? (Mathieu, 2014 : 282)

Dans un tel système social, au sein de structures qui se basent sur une hiérarchie sexuelle se traduisant par l'oppression, l'exploitation et l'appropriation collective des femmes par les hommes, l'inégalité y est concrète, déterminante d'une disparité tantôt visible, tantôt sublimée, et où les différences y sont ainsi construites : abstraites et faussement symétriques. Pour en finir avec la notion de différence comme outil conceptuel servant la justification des rapports inégaux entre les femmes et les hommes, MacKinnon ajoute que :

Le genre est une inégalité de pouvoir, un statut social définissant qui est autorisé à faire quoi à qui. Ce n'est une différence que de manière dérivée. [...] Les différences attribuées au sexe sont des frontières tracées par l'inégalité et non la base sur laquelle elle repose. L'inégalité sociale ou politique est à mon avis fondamentalement étrangère aux notions de similitude et de différence. Les différences sont l'excuse après coup de l'inégalité, l'artefact final, le produit de l'inégalité présenté comme son origine, le dommage allégué pour justifier le fait de l'avoir causé, une fois qu'il est infligé, les distinctions que l'œil apprend socialement à voir car l'inégalité leur donne un impact en termes de pouvoir social. Ces distinctions de corps, d'esprit, de comportement sont invoquées comme des causes, et non des effets, sans voir qu'elles sont si foncièrement des effets que le fait même de les signaler est un effet (MacKinnon, 2005 : 25).

S'il n'est nulle question de similitude ou de différence, en quels termes les femmes peuvent-elles se positionner au sein de la société aux normes culturelles et à l'histoire distinctes ? Comment sont vécues les variations entre les rapports sociaux de sexe d'une culture à une autre ? N'est-ce pas parce qu'elles connaissent trop bien les mécanismes sociaux qui la restreignent et parce que les rapports de pouvoir entre les sexes se retrouvent dans toutes les sociétés (Mathieu, 2014) que les voyageuses acceptent d'être situées, selon des normes qui sont autres, mais situées tout de même, au sein du nouvel espace social où elles se trouvent ? Peut-on penser que c'est parce qu'elles sont partout prises au piège dans cette altérité sexuée que les femmes internalisent, pour ne pas dire incarnent, les rapports sociaux de sexe qui les réduisent à cette position d'autre, d'étrangère, d'invisible ? « Si on ne "voit" pas les femmes chez soi, comment les voir ailleurs quand cet ailleurs n'est pas si "différent" ? » (*Ibid.* : 289) Cette question de Mathieu est d'autant plus intéressante qu'elle cible directement ce qui nous intéresse, à savoir quelle place occupe et négocie les femmes, ou au contraire, quelle place est laissée inoccupée, ou ne peut-être négociée, dans le

monde ?

Les ravages du sexisme sur les femmes sont multiples et bien réels (MacKinnon, 2005) et les attentes relatives à ce que doit être un sens de soi *féminin* ont été déterminées par des hommes. L'appropriation de la classe femme par la classe homme existe partout dans le monde :

C'est-à-dire dans chaque pays, riche ou pauvre, du « Nord » ou du « Sud », dans chaque ethnie, dans chaque classe sociale —, une politique de pouvoir des hommes sur les femmes. [...] Leur énergie, leur temps, leur corps et leur pensée sont appropriés par les hommes [...]. Que la forme et le contenu de ce confort masculin soient différents selon les niveaux de vie, que la situation des femmes soit bien plus catastrophique en certains lieux qu'en d'autres, oui, mais la structure d'inégalité entre hommes et femmes, elle, demeure en gros (et l'on peut dire grossièrement) la même » (Mathieu, 2014 : 195).

Dans un tel contexte situationnel, de quelles manières les jeunes femmes qui partent à l'aventure, à la découverte d'elles-mêmes ou d'autrui, performent-elles leur identité sexuée ? De quelles manières, et à partir de quelles expériences, la pression des rapports sociaux de sexe se fait-elle ressentir ? Peut-on dire du voyage qu'il encourage une prise de conscience féministe ? Le féminisme

Constitue une façon bien particulière d'interroger la réalité sociale et l'ordre établi, car la réalité vécue, quotidienne, et l'expérience des femmes sous ces multiples facettes, servent de point de départ à toute analyse et ne sont plus des abstractions. Il part ainsi de la prise de conscience des femmes de leur condition d'aliénation, d'exploitation, d'oppression et relie ces expériences personnelles à la structure sociale qui les détermine (El Yamani, 1998 : 159).

C'est donc en analysant les expériences féminines vécues en voyage que nous souhaitons mieux comprendre à quel niveau s'opère cette prise de conscience, s'il y a lieu.

Le chapitre suivant aborde précisément la posture méthodologique appliquée sur le terrain. Il y est question des méthodes d'échantillonnage utilisées, de la cueillette des données et il est l'occasion de présenter chacune des participantes, de manière anonyme, interviewées aux fins de la recherche puisque cette mise en contexte permet

de relever les aspects fondamentaux de la structure des récits que nous analyserons par la suite.

CHAPITRE III

MÉTHODOLOGIE ET TERRAIN

As social scientists we have long given too much weight to verbalizations at the expense of visualizations, to language at the expense of images. Lived experience, then, as thought and desire, as word and image, is the primary reality.

Edward M. Bruner & Victor W. Turner

3.1 Méthodologie

La méthode est la « procédure logique d'une science, c'est-à-dire l'ensemble des pratiques particulières qu'elle met en œuvre pour que le cheminement de ses démonstrations et de ses théorisations soit clair, évident et irréfutable » (Aktouf, 1987 : 27). Celle qui est préconisée ici est la méthode qualitative en sciences sociales. « Tout d'abord, le propre de la recherche qualitative est d'être souple et de découvrir-construire ses objets au fur et à mesure que la recherche progresse » (Pirès, 1997 : 114). Et c'est précisément cette découverte-construction (de même que la découverte-déconstruction) que les jeunes Québécoises font d'elles-mêmes grâce à l'expérience du voyage qui correspond à notre objet d'étude. Il nous semble donc plus qu'à propos de favoriser cette approche compte tenu qu'elle nous permet d'analyser en profondeur le caractère identitaire du voyage comme un fait social et qu'elle vise une meilleure compréhension du sens que les individus accordent à leurs actions.

3.1.1 Approche qualitative

L'apport de la méthode qualitative nous permettra notamment de répondre à cette question : lorsqu'une voyageuse découvre des réalités, des modes de vie, des

habitudes, des croyances et des mœurs qui sont étrangères à ses schèmes cognitifs, à ses codes culturels, de même qu'à son champ de perception et d'investigation, comment est-elle en mesure d'interpréter ses propres actions au sein d'un nouvel environnement, de faire sens de l'expérience qu'elle est en train de vivre ?

C'est en suivant cette démarche qualitative, plus précisément en ayant comme principe initial une posture wébérienne stipulant que les individus disposent d'une certaine rationalité et qu'ils savent ainsi tirer de leurs expériences vécues certaines significations (Weber, 2009) que nous approchons notre terrain.

La trajectoire poursuivie par cette recherche est l'aboutissement d'un travail de longue haleine s'étant effectué dans la continuité de maintes observations, réflexions et analyses. Certaines techniques mnémoniques ont permis la structuration du projet et la concordance des thèmes et objets d'étude dès ces débuts, notamment grâce à la prise de notes et la tenue d'un carnet de voyage communément appelé journal de bord, et ce, tout au long de l'enquête. Mais au-delà des entrées de journal et de la prise en compte des intuitions et réflexions, comment peut-on aborder « la sémantique collective de la vie sociale, et d'autre part, [l]es pratiques sociales, [les] faits issus de l'expérience ? » (Sifer-Rivière, 2016 : 85) Autrement dit, comment nous est-il possible de valider ou d'invalidier certaines interrogations, de contextualiser et d'historiciser certaines expériences individuelles afin de leur donner une portée collective ? Comment peut-on exprimer nos perceptions ou hypothèses, afin de les confirmer, ou de les infirmer, en maintenant, le plus possible, une considération pour la pluralité des approches et la pléiade des perceptions ? Et, enfin, peut-on avoir une vue d'ensemble des représentations sociales et normatives, des systèmes de valeurs et de croyances, de même que des modèles d'actions éprouvés en voyage ? Il y a plusieurs manières d'aborder un phénomène social d'un point de vue méthodologique. Ce chapitre se propose d'en préciser l'approche et de donner une

description détaillée du terrain où seront recueillies les données nécessaires à l'analyse. De ces analyses, nous serons par la suite en mesure de répondre aux questions et objectifs de recherche exposés antérieurement.

Notre objet spécifique d'étude est le voyage et nous tentons d'y articuler des liens solides avec les notions d'interculturalité et des rapports sociaux de sexe. En ce qui a trait aux rapports hommes-femmes, ce sont des éléments théoriques et conceptuels essentiels à la compréhension du fonctionnement d'une société. Or, ce qu'il faut à ce stade, c'est faire correspondre à ces éléments une méthode qui nous permettra de trouver les clés de compréhension de cette société, et d'autres. En effet, « [r]épérer les schèmes d'intelligibilité à l'œuvre dans la connaissance du social exige une méthode » (Berthelot, 1990 : 37), sans quoi il est difficile de saisir les réalités sociales et d'y faire correspondre des significations exhaustives ou des explications causales (Durkheim, 2009).

3.1.2 Ethnographie féministe

Cette étude porte sur les femmes voyageant en solitaire. Dans l'enquête sociologique de terrain, nos critères d'inclusion à l'échantillonnage ciblent uniquement certains sujets parmi une population féminine. Pourtant, il nous semble qu'il faut insister sur ce qui nous a poussé à interroger seulement des femmes et à faire fi de l'expérience vécue par les hommes, car ce choix repose sur un souci de rééquilibrer les connaissances par une féminisation des expériences de voyage et il est mû par un désir d'investiguer le savoir féministe dans le domaine de la sociologie.

Dans le souci de concevoir une recherche qui minimise les risques pour les participantes sans compromettre le but de ladite recherche, et puisque les femmes ont

historiquement figuré parmi les personnes en situation de vulnérabilité³, nous veillons au respect des candidates contactées, de même qu'à nous assurer que les questions posées lors des entretiens n'engendrent pas de détresse chez les participantes. Pour ce faire, rien n'est laissé au hasard. Afin de préserver l'anonymat des participantes, et par considérations éthiques, l'attribution de noms fictifs a été mise en place pour s'assurer la confidentialité de toutes données susceptibles de dévoiler l'identité des participantes. Ainsi, les répondantes ci-dessous ont des noms fictifs et ces noms sont utilisés pour toutes annotations et citations concernant la recherche.

Tel que mentionné au préalable grâce à un volet historique retraçant les exploits du voyage sous un angle généalogique, nous avons constaté l'occultation des premières grandes voyageuses derrière ce qui, à l'époque, correspondait aux « valeurs supposées véhiculées dans l'exploit féminin » (Boulain, 2012 : 13). C'est-à-dire que la femme qui voyage, en dépit du manque de diversité des figures présentes dans la littérature, était alors décrite comme l'exploratrice au courage viril, la grande sportive, la femme de, etc.

C'est à la lumière de ces constats, autrement dit en prenant conscience du manque de visibilité des femmes voyageant seules, qu'entre en jeu notre objectif de recherche, soit d'analyser en profondeur la position et la perception sociales et genrées des femmes voyageant seules, auquel nous avons fait correspondre des choix méthodologiques conséquents : cibler un terrain spécifiquement féminin, mettre les discours, récits de soi et parcours des femmes au cœur de nos préoccupations empiriques. Puisqu'« altérité et identité structurent [...] les revendications féministes autour du droit d'accès des femmes à la citoyenneté, à l'instruction, au travail » (Boulain, 2012 : 20), et nous reprenons ceci, poussant plus loin l'argument : puisqu'altérité et identité structurent les revendications féministes autour du droit

³ Groupe en éthique de la recherche. Didacticiel EPTC 2, 4.7 : FER, Module 6 : Justice et équité : *Comprendre les situations de vulnérabilité*.

d'accès des femmes au monde, aux autres (cultures, langues, stéréotypes, connaissances, rapports sociaux), à l'univers du tourisme et du voyage, nous considérons les femmes comme innovatrices en termes de connaissances de leurs propres expériences. Notre positionnement méthodologique s'inscrit donc dans une ethnographie féministe inspirée par Abu-Lughod :

“And when I first began thinking about the question of a feminist ethnography and what it might be, I turned for help to this literature and played with many ideas that I eventually had to reject. I had a vision of ethnography in a different voice and I wrote grant proposals in its name. The voice was to be that of a woman ethnographer listening to other women's voices. I looked to literary studies of women's writing for confirmation of my vague desire to write in a non-dominating way, to write about everyday experience, to write about women's views of their society and their lives, to write about individuals bound up in relationships with others, to look at the particular and avoid generalization, to write with care and attachment rather than distance, to participate rather than remove myself” (Abu-Lughod, 1990 : 22).

Cet effort de non-dominance et de non-généralisation est nécessaire, car il tient compte des cas particuliers et élargit la vision de l'objet d'étude. Quiconque souhaite observer les rapports sociaux de sexe, les relations culturelles ou d'autres relations de pouvoir d'une société doit reconnaître que la généralisation ne peut plus (bien qu'elle l'ait été longtemps) servir de neutralité descriptive d'un fait social (*Ibid.*, 1991). Il s'agit désormais d'opter pour une posture méthodologique qui tient compte des différentes réalités subjectives, qui considère les perceptions issues d'une variété de positions hiérarchiques et fonctionnelles si l'on souhaite développer un échantillon susceptible de nous faire découvrir ce qu'il peut y avoir de général dans chaque cas particulier, et non l'inverse. Autrement dit,

Aucune catégorie d'acteurs [et d'actrices] ne détient à elle seule toute la connaissance objective ; mais la vision de chacune contient sa part de vérité ; et c'est par leur mise en rapport critique, par le chercheur [ou la chercheuse], que passe notamment le travail de construction d'une représentation mentale plus objective d'un meilleur modèle de l'objet social étudié (Bertaux, 2016 : 31).

Cette pluralité des visions et des expériences donne lieu à une conscience qui est en contrepoint (Saïd, 1980). Par ailleurs, toujours selon l'approche de l'ethnographie féministe, les interviewées revêtent le statut d'informatrices et leurs témoignages

relatant leurs expériences de vie nous offre la chance d'obtenir des instruments intellectuels qui touchent à plusieurs niveaux d'analyse et d'interprétation. Voulant comprendre l'expérience de voyage des femmes voyageant seules sur une longue durée, cette méthode de recherche nous permet d'utiliser le vécu des femmes interviewées pour comprendre ce qu'elles ont retiré de leur voyage.

3.1.3 Analyse critique de discours

C'est en suivant une méthode qualitative orientée par l'approche d'ethnographie féministe d'Abu-Lughod que nous abordons notre objet d'étude, et plus précisément en optant pour une méthode d'analyse critique de discours (Van Dijk, 1995, Wodak et Chilton, 2005, Keller, 2007) qu'il nous est possible d'entreprendre l'analyse de notre terrain spécifique. La méthodologie employée se situe à l'entrecroisement de deux niveaux d'analyse.

Le but poursuivi par l'analyse critique de discours est précisément la critique des fonctionnements idéologiques des pratiques langagières et du discours compris dans son contexte. Ainsi, la recherche s'oriente vers un discours interprétatif et compréhensif (Keller, 2007) des expériences vécues et exprimées par les sujets. Ce type d'analyse permet d'interpréter le discours, d'y entrer et de le travailler en portant une attention particulière à l'usage des mots, aux tonalités d'expression, mais tout autant à ce qui n'est pas dit, aux silences et à la gestuelle, ce qui relève de l'implicite et qui se dégage au-delà de la mise en récit de l'expérience. L'analyse critique de discours se réalisera en deux phases analytiques complémentaires. La première consiste à interroger les voyageuses à partir d'entretiens semi-dirigés dans le cadre duquel sont enregistrés et annotés en temps direct les entretiens. La deuxième phase concerne l'analyse de la mise en récits de ces entretiens. Ces deux étapes sont de type qualitatif et permettent de travailler l'implicite et le méta-discours des sujets sur leurs

déplacements et de rendre compte des rapports sociaux de sexe et ethniques liés à l'altérité, à l'identité, de même qu'aux rapports de pouvoir qui traversent les expériences vécues par les voyageuses québécoises.

“The point of ideological discourse analysis is not merely to discover underlying ideologies, but to systematically link structures of discourse with structures of ideologies. One need not be a discourse analyst to conclude that a news report, textbook fragment or conversation is conservative, sexist or environmentalist. Our naive knowledge of language, discourse, society and ideologies usually allows us to make such inferences rather reliably. A more analytically explicit study of discourse, however, will need to spell out such intuitions, and to specify what expressions or meanings of discourse give rise to what kind of inferences or other mental steps” (Van Dijk, 1985 : 143).

L'analyse de discours dans l'entre-deux, dans l'implicite, nous offre une panoplie de détails justifiant ou servant d'explication à certains mensonges, à la subversion ou encore à la prise de risque des femmes se trouvant seules en situations de déplacement et de rencontres particulières occasionnées sur la route. La seconde phase facilite l'analyse des témoignages des voyageuses afin d'en saisir leurs pratiques au fil des déplacements et de leurs réceptions et perceptions, de l'intérieur, en tant que propres observatrices de leurs expériences. Analyser leurs souvenirs, de même que les perceptions qu'elles ont d'elles-mêmes ainsi que du monde à leur retour, nous permet d'enrichir l'implicite de notre analyse de discours, de saisir ce qui parfois se dérobe lorsque le corps et l'esprit sont en mouvements, et d'y faire correspondre nos hypothèses de départ et l'approfondissement de nos pistes de réflexion.

Par conséquent, une importance particulière sera accordée aux récits des femmes interviewées de même qu'à certaines thématiques issues des axes conceptuels soit l'identité, l'interculturalité et les rapports sociaux de sexe. Au cœur de nos questionnements est développée la notion de sens de soi telle que précisée antérieurement. Et tel que Van Dijk, nous entendons observer sa nature descriptive dans la mise en récit de ces femmes :

“Self-identity descriptions: who are We, where do We come from, what are Our properties, what is Our history, how are We different from Others, what are We proud of; but also: boundary statements with respect to Others: Who will be admitted, what are the criteria of admission, who may immigrate, etc. Obviously, such self-identity descriptions will generally be positive.

This will typically be the case for those groups whose identity is threatened, insecure, or marginalized, such as women, minorities, immigrants, and so on; or, in a defensive way, for those dominant groups whose dominance is threatened. That is, self-identity descriptions are specifically relevant for those groups who are self- or other-defined mainly or exclusively because of their (e.g. more or less permanent, inherent or attributed) characteristics, such as those of gender, race, ethnicity, age, religion, language, origin” (Van Dijk, 1985 :147-148).

Évaluer ce que les répondantes disent de leur voyage, de même que comment elles en parlent. Bien sûr, il y a ce que disent les voyageuses d’elles-mêmes et des autres lorsqu’elles se racontent, mais il est aussi question de cibler les analogies, les similitudes et les disparités dans les histoires racontées, car ces éléments similaires ou distinctifs nous permettent de révéler ce qui est d’intérêt pour ces femmes dans un premier temps et, dans un deuxième temps, de noter les éléments importants qui touchent à nos objectifs et qui viennent répondre aux questions soulevées. L’analyse sur le texte nous en dit long sur le contexte, de même que sur les structures précises dans lesquelles se construisent le discours. Il illustre ce que les interviewées pensent du monde et nous pouvons ainsi nous représenter leurs expériences à travers ce qu’elles nous partagent.

“Discourse is shaped by the world, by what we talk “about”. What we talk about and how we talk about it is related to our “worldview” – the world we think of as natural and independent of language. But discourse shapes the phenomenal (experienced) world in turn, as people bring worlds into being by talking” (Johnstone, 2002 : 61).

Par ailleurs, tel que nous l’avons évoqué précédemment, il ne suffit pas de considérer ce qui est partagé et dit, mais également de souligner ce qui est omis, voire susceptible d’être caché ou tu. Sur ce point, Johnstone mentionne que : “[s]tudies of language and world usually focus on the import of what *is* said, in general or in a particular text, but it is equally important to find ways to notice what *is not* said or cannot be said” (*Ibid.*, 61).

C'est en tenant compte de ces différents niveaux d'interprétation (implicite et explicite) qu'il nous sera possible d'analyser la portée narrative à vertu identitaire (Kaufmann, 2004) des voyageuses au sein de leur discours. Le récit de vie est la méthode en sociologie qui permet d'obtenir une description rétrospective du cours d'action des individus (Bertaux, 2016). Or, la voyageuse, en tant que narratrice de son récit, fait un exercice de synthèse de ses expériences, se remémorant des souvenirs et des événements passés. C'est donc un effort mnémonique considérable de la part de l'interviewée et l'analyse critique de discours de ce travail rétrospectif nous sert de construction réflexive de la réalité sociale. Le cas singulier de ces femmes choisies est ainsi mis de l'avant pour tendre vers le collectif (Keller, 2013).

À la lumière de ces précisions méthodologiques, la trajectoire poursuivie par cette recherche est inductive et c'est ce qui nous a guidé dans la sélection des participantes, en suivant les critères d'inclusion et d'exclusion à l'échantillonnage tels qu'énumérés ci-bas.

3.2 Terrain

3.2.1 Échantillonnage

Afin de dégager les principaux critères d'échantillonnage, mentionnons d'entrée de jeu que la diversification interne (Pirès, 1997) sera favorisée afin de dresser le portrait global le plus complet possible rendant compte de notre objet d'étude. Diversifier les échantillons qualitatifs au sein d'un échantillon homogène, c'est-à-dire les cas particuliers observés au sein de la population que représentent les femmes voyageant en solitaire, correspond au principe de sélection qui nous permettra de cibler nos interviewées. Ce que nous effectuons est une étude du voyage en profondeur, il va sans dire que notre échantillon vise un groupe restreint, car il ne s'agit pas de

questionner toutes les Québécoises. Toutefois, il n'en reste pas moins que la comparaison des points de vue au sein même de ce groupe sera pertinente et enrichie par sa diversification.

L'échantillon est donc constitué à partir des critères de diversification en fonction de variables qui, par hypothèse, sont stratégiques pour obtenir des exemples de la plus grande diversité possible des attitudes supposées à l'égard du thème de l'étude (Michelat, 1975 : 236).

Plus précisément, les sujets à interviewer lors des entretiens semi-dirigés doivent être des femmes ayant voyagé seules pendant un minimum de trois mois consécutif lorsqu'elles étaient âgées entre 17 et 30 ans, et ce, dans des pays qui ne sont pas exclusivement occidentaux. En ce qui a trait à l'âge, les critères de sélection que nous avons ciblé correspondent à la tranche d'âge des 17 à 30 ans pour un premier voyage puisque la fin de l'adolescence (ou plutôt l'âge de l'adulte jeune) est un moment crucial et formateur dans le façonnement identitaire de l'individu, correspondant à deux stades du développement de la conscience de soi, soient la réorganisation du soi et la maturation du soi (L'Écuyer, 1994).

Quand on est jeune, toute la difficulté consiste à comprendre ce que l'on veut faire de sa vie à l'intérieur du monde où l'on vit, ne serait-ce que parce que tout individu, en tant que tel, ne peut survivre en dehors des liens sociaux qui les structurent (Le Breton et Marcelli, 2010 : 409).

De ce fait, les candidates n'auront pas le même rapport au séjour de longue durée selon l'âge à lequel elles ont effectué un premier long séjour à l'étranger. L'identification à ce premier départ est une étape déterminante dans la vie des jeunes femmes de cette catégorie d'âge et nous jugeons que leurs réponses à nos questions seront plus enclines à discuter la découverte de ce sens de soi que nous cherchons à analyser.

En ce qui a trait à la nationalité, nous avons opté pour des critères d'inclusion, et d'exclusion, en décidant de n'interroger que des Québécoises. Les participantes devaient être nées sur le sol québécois et nous n'avons pas considéré l'origine ethnique comme un critère de sélection, au départ. Or, force est de constater que

parmi les cinq Québécoises interviewées, quatre sont d'origine canadienne-française et une seule d'entre elles est d'origine canadienne-française, mais également colombienne. La notion d'identité étant centrale à notre recherche, cette prise de position quant à l'origine ethnique permet de limiter les glissements sémantiques et biais cognitifs relatifs aux interactions culturelles et rapports sociaux de sexe observés à l'étranger. La chercheuse responsable étant elle-même Québécoise d'origine canadienne-française, il est important de donner cette précision pour tenir compte des biais assumés par rapport à l'origine ethnique des femmes interviewées.

Pour questionner l'altérité, il nous fallait être en mesure de nous positionner socialement par rapport à cet « autre », lui aussi construit et fabriqué dans le regard, et la sélection d'un groupe provenant d'une même société (même environnement) au départ facilitait la démarche en ce sens. Opter pour ce postulat, c'est dire que nous considérons les sujets comme « porteurs d'ethnicité, tout en reconnaissant que les marques, les traits dits ethniques sont choisis dans le contexte de relations sociales qui s'établissent entre diverses communautés d'histoire et de culture » (Juteau, 1999 : 97).

Quant au choix de parcours, c'est là que s'opère la diversification interne du groupe d'échantillonnage. Le choix de sélectionner des participantes ayant effectué un itinéraire ne s'étant déroulé pas uniquement en pays occidentaux repose sur le fait que nous souhaitons observer et questionner un certain dépaysement ou déracinement, de même qu'interroger les chocs culturels éprouvés par les interviewées. Considérant que les points de repère, les codes culturels, les croyances religieuses et spirituelles, les habitudes de consommation (culturelles, alimentaires, etc.), les systèmes de valeurs, ou encore les représentations et normes sexuées sont susceptibles d'être distincts dans un contexte de déplacement, nous avons jugé ce décalage entre le sujet

et son environnement nécessaire puisqu'il tient compte d'un processus de socialisation lui-même distinct.

La durée du voyage des répondantes est d'un minimum de trois mois consécutifs, jusqu'à un maximum de deux ans, car nous souhaitons analyser le décalage entre le départ et le retour. En interrogeant le retour, l'emphase est mise sur la perception de ces femmes après leur voyage dans le but de préciser la distanciation qui s'opère, ou non, avec l'identification des nouvelles figures qu'elles ont d'elles-mêmes et de l'altérité. Autrement dit, nous cherchons à évaluer une posture de similarité ou de distanciation par rapport au statut initial. La durée du séjour est un facteur non-négligeable puisqu'il nous assure l'étude d'un certain éloignement. De par la destination certes, mais également de par le temps passé loin des repères familiers. Reprenons les mots d'Isabelle Autissier, navigatrice française et première femme à avoir accompli le tour du monde en compétition de voile, en solitaire :

Pour moi, voyager suppose un éloignement, une durée longue et un minimum d'inattendu. Si je me rends toutes les semaines à Paris, je ne qualifierai pas cela de voyage. [...] Certes, j'ai voyagé puisque j'ai parcouru 1 000 kilomètres, mais cela reste une forme de routine. Je suis partie mener des activités qui m'intéressent, mais ne sont pas exceptionnelles.

Aller vers des réalités que je ne fréquente pas quotidiennement, voilà ce dont je me nourris à travers le voyage. Certes, les personnes que je côtoie chaque jour m'enrichissent également, mais je les connais, je sais ce qu'elles peuvent ou non m'apporter, elles me réservent moins de surprises.

Je vous rejoins cependant sur un point : le voyage n'est pas synonyme de déplacement lointain. Je peux me rendre quelque part en France, non loin de chez moi, et y découvrir une réalité très différente de la mienne. En ce sens, je peux considérer qu'il s'agit d'un voyage, en ce qu'il me confronte à quelque chose qui se distingue de mon quotidien ou de ma routine (Bécel (dir.), 2016 : 46).

Sa vision du voyage nous permet d'élaborer sur ce que nous cherchons à analyser à l'aide des entretiens, c'est-à-dire une confrontation qui place la voyageuse en-dehors de sa réalité quotidienne, à la merci des surprises et des événements inattendus.

Notre échantillon est constitué de cinq Québécoises d'origine canadienne-française ayant effectué un voyage en solitaire dans le but d'étudier de quelle manière agissent (ou ont agi) les rapports sociaux sur ces femmes voyageant seules. La sélection de ces femmes favorise des profils différents (diversification interne), c'est-à-dire des femmes ayant opté pour des parcours atypiques les unes des autres. Par exemple, si nous avons choisi d'interviewer deux femmes ayant voyagé seules en Asie centrale, nous préconisons par la suite d'autres types de parcours géographiques (Afrique, Asie du Sud, contrées nordiques, orientales, etc.) lors de la sélection des autres participantes afin d'avoir un éventail d'expériences bien diversifié. Ce choix de favoriser des voyages dans des contrées du monde différentes nous incite à faire des associations entre les expériences des voyageuses pour mettre en lumière les similarités et contradictions entre les expériences des femmes sélectionnées. Nous avons également sélectionné des femmes ayant tenu un blogue sur Internet pendant leur voyage, car les partages publics de leurs aventures sont pertinents pour l'analyse critique de discours et permettent d'évaluer le retour.

3.2.2 Entretiens semi-dirigés

La démarche appropriée pour recueillir le matériel auprès des interviewées est celle des entretiens semi-dirigés. Cette méthode permet de préciser certains questionnements à l'aide d'entretiens d'une durée s'échelonnant entre 45 minutes et une heure maximum enregistrés pour les besoins de l'enquête. Ils peuvent se faire à l'UQAM, ou dans un autre lieu à la convenance de l'interviewée, mais dans tous les cas à Montréal afin d'éviter les frais et délais associés au déplacement. Chaque participante participe à un entretien approfondi mené par la chercheuse responsable et chacun de ses entretiens est retranscrit de manière intégrale dans un verbatim afin de cibler les passages, les citations, et les interventions les plus pertinents aux fins de l'analyse.

Les thèmes principaux abordés au fil de l'entretien cherchent à mettre en lumière les différentes situations (une grande thématique correspondant à un objectif par question pour un total de six questions⁴), les interactions sociales et les chocs culturels ayant été les plus marquants pour les femmes en terres étrangères. Nous interrogeons d'abord les participantes sur les motivations qui les ont poussé à entreprendre un long périple en solitaire, leurs appréhensions de même que leur mode de préparation. Et puisque le retour fait partie intégrante du voyage, nous cherchons à savoir ce que la mémoire et la conscience veulent bien garder d'une telle aventure, par contraste de ce qui, des expériences vécues et rencontres, tend plutôt à s'estomper. Ce sont les mouvements internes qui s'effectuent au fil des allers et retours du voyage, conscients ou non, que nous sondons, dans le but d'avoir une meilleure connaissance des perceptions et des expériences éprouvées par les interviewées.

3.2.3 Recrutement

Le recrutement s'est fait par l'intermédiaire de la méthode dite classique du bouche-à-oreille, de même que grâce à la publication d'un ouvrage intitulé *Le voyage pour les filles qui ont peur de tout* (Arpin-Delorme et Gagnon, 2015). Certes, le bouche-à-oreille est l'un des plus efficaces modes d'entrée en communication, car il est un phénomène de recommandation orale par un proche, un ami, un parent ou une connaissance dans nos réseaux formels et informels, mais la publication du livre d'Arpin-Delorme et Gagnon au moment de débiter la recherche a grandement simplifié nos démarches. Ce livre fait la recension de la plupart des blogueuses et chroniqueuses de voyage québécoises et françaises. En le parcourant, nous avons effectué une première sélection à la lecture des blogues mis en ligne et avons contacté

⁴ Voir les questions en annexe

directement les blogueuses québécoises, leur adresse de messagerie électronique étant publique et accessible.

Après avoir pris connaissance de leur profil de voyageuse et avoir recueilli de l'information quant à leur parcours et destinations visités, nous avons envoyé un courriel de prise de contact aux candidates potentielles en leur donnant les principales informations concernant la recherche et en sollicitant leur participation volontaire. Aucune des personnes contactées n'a refusé de nous rencontrer, seulement, nous avons dû arrêter nos choix finaux sur les participantes selon la diversification de leur parcours et selon qu'elles étaient au Canada, et de passage à Montréal, dans les délais convenables pour la réalisation des entretiens. Par ailleurs, une femme contactée au départ était née en France, or, malgré son enthousiasme à l'idée de participer à notre recherche, nous avons dû lui expliquer qu'elle ne correspondait pas à nos critères d'échantillonnage, puisque nous recherchions uniquement des femmes nées au Québec.

En ce qui a trait au recrutement, nous ne nous sommes pas intéressées aux variables liées à l'occupation professionnelle ni au statut matrimonial, mais à l'âge, à la durée du voyage, ainsi qu'au lieu de naissance des participantes. Par ailleurs, nous constatons un biais en ce qui concerne l'occupation professionnelle des interviewées. En effet, les cinq femmes sondées sont issues du domaine d'activités de la communication et occupent des professions dans le même secteur d'activité : pigiste en rédaction, pigiste en télévision, journaliste, animatrice à la télévision et chroniqueuse voyage. Si nous mentionnons ce constat de la recherche, c'est dans le but d'identifier les biais d'échantillonnage en lien avec cette étape du processus d'enquête.

Comment se sont faites les rencontres ? Mais surtout, comment fait-on pour interviewer des voyageuses, ces femmes aux *itchy feet*, pour reprendre l'expression anglaise qui décrit si bien cet éternel besoin de bouger, cette recherche constante du prochain départ ? Si nous posons cette question, c'est que trouver un moment adéquat pour effectuer les entretiens auprès des voyageuses s'est avéré plus ardu que nous l'aurions cru. Sur ce point, nous pouvons généraliser et dire ceci : toutes les femmes que nous avons interviewées étaient à la veille d'un nouveau départ ou en planifiaient un. Ce sont des femmes très occupées qui restent peu en place et elles accueillent les imprévus qui se présentent à elles. Il nous a semblé qu'une bonne manière de les attraper était de leur suggérer des rencontres dernière minute et de se montrer disponibles lorsqu'elles le sont, c'est-à-dire lorsqu'elles sont en transition, dans un moment que l'on pourrait décrire comme une période considérée socialement plus stable, lorsqu'elles sont à terre, à la « maison », au Québec, pour ne pas dire lorsqu'elles ont les pieds sur terre. Nous avons donc rencontré les cinq participantes dans des endroits, principalement des cafés, choisis à la convenance des interviewées.

3.2.4 Portrait socio-démographique des participantes à la recherche

Nom	Âge	Occupation	Statut matrimonial	Âge au premier voyage en solitaire	Origine ethnique	Destination/s lors du premier voyage en solitaire	Durée (mois)	Genre de voyageuse
Annie	44	Animatrice-chroniqueure Journaliste-pigiste	Conjointe de fait	18	Canadienne-française	Mali	6	Exploratrice
Béatrice	29	Conseillère en communication Web	Conjointe de fait	22	Canadienne-française	République dominicaine et Haïti	24	Citoyenne du monde
Caroline	28	Pigiste en télévision	Célibataire	21	Canadienne-française et colombienne	Colombie et Argentine	3	N/A*
Danielle	29	Journaliste	Conjointe de fait	27	Canadienne-française	Indonésie, Singapour-Malaisie, Thaïlande, Népal, Australie, Philippines	6	N/A*
Elodie	27	Pigiste en communication et serveuse	Célibataire	25	Canadienne-française	Nouvelle-Zélande, Indonésie, Australie,	16	N/A*

*À la question « Comment vous définissez-vous comme voyageuse ? (Ne sélectionnez qu'un choix : backpackeuse / touriste en vacances / expatriée / citoyenne du monde / aventurière / exploratrice ? Si autres, nommez.) », trois des répondantes n'ont pas su se définir, ou plutôt, n'ont pas su s'attribuer un seul type de voyageuse. Alors que la question spécifiait précisément qu'il leur fallait ne sélectionner qu'un seul type, trois d'entre-elles n'ont pas souhaité arrêter leur choix sur un type plutôt qu'un autre. Nous y reviendrons ultérieurement dans l'analyse, mais c'est la raison pour laquelle nous indiquons non-applicable (N/A) dans le tableau ci-dessus.

3.2.5 Présentation des participantes à la recherche

3.2.5.1 Béatrice, 29 ans

Le premier entretien s'est déroulé le 9 décembre 2016 sans trop de nervosité, mais dans l'excitation d'entreprendre une nouvelle étape du processus de recherche et dans une agréable complicité. La voyageuse qui se dit citoyenne du monde se fait un plaisir de raconter son expérience et mentionne à deux reprises qu'elle a tout le temps nécessaire pour répondre aux questions et que rien ne l'attend après l'entretien. C'est ainsi, dans une présence disponible et alerte, qu'elle prend le temps de réfléchir après chaque question. Elle devance même l'intervieweuse en entamant des sujets et des discussions qui devaient être sondés ultérieurement. Elle mentionne plus d'une fois à quel point il est important pour elle de faire de longs voyages. Son plus long séjour, elle l'a fait en République Dominicaine et en Haïti. La notion de longue durée lui est pertinente sans quoi elle affirme ne pas avoir la distance nécessaire pour parler d'une destination et admet se sentir imposteure de parler de ses expériences si elle considère n'avoir visité un pays qu'en surface. Celle qui se définit comme une *slow traveler* se refuse de parler de certaines choses qu'elles a vécues : « Je suis allée au Nicaragua, mais je ne peux pas vraiment parler de la culture. J'ai vu des choses, mais je ne peux pas creuser. » Ce besoin de creuser donne à l'entretien une profondeur fort enrichissante.

Suivant l'entretien, quelques informations ont été notées dans le but de ne pas oublier la première impression et les faits marquants. Nous notons : l'interviewée nuance toutes ces positions lorsqu'elle parle d'autres cultures. Lorsqu'une question lui est posée au sujet de réalités qui sont perçues comme distinctes de sa culture d'appartenance, elle relève à chaque fois des points positifs et négatifs, ce qui donne à penser qu'elle se fait un devoir de ne pas généraliser et de toujours chercher à

relativiser avec d'autres expériences qu'elle a vécues. Cette mise en perspective évoque un souci de distanciation et de réflexion.

3.2.5.2 Danielle, 29 ans

14 décembre 2016, Danielle, journaliste et pigiste, se déplace après avoir donné une conférence à Laval. Elle semble plutôt calme et son sourire est immense. Son amorce, c'est de dire : « le voyage fait partie de moi » et elle se confie sans ambages, le voyage a été pour elle salvateur. Bien qu'elle ait fait nombreux voyages avec sa famille, et ce, depuis son plus jeune âge, son premier voyage en solitaire, elle le perçoit comme un acte nécessaire l'éloignant de l'épuisement professionnel qu'elle vivait alors. Indonésie, Singapour, Malaisie, Thaïlande, Népal, Australie, Philippines, elle est allée à la rencontre d'elle-même et a refusé que son petit-copain ou que quiconque la suive dans cette expérience qu'elle se devait de vivre seule.

Celle qui dit d'elle-même qu'elle est « une petite sirène » exprime clairement son besoin d'être près de la mer et affirme avec persuasion ce qu'elle souhaite pour elle-même. Elle dit savoir ce qu'elle est et n'est pas depuis ce long séjour qui a duré six mois, et être en mesure de nommer ses ambitions, qu'elles soient d'ordre professionnel ou personnel. Une fois l'entretien terminé, la chercheuse responsable note dans son journal de bord se sentir énergisée par cette rencontre et mentionne comme la piqûre des voyages chez cette interviewée est contagieuse.

3.2.5.3 Caroline, 28 ans

17 décembre 2016, Caroline se présente au point de rencontre avec quelques minutes de retard et une légère gueule de bois, mais son débit d'élocution est rapide et elle se dit très enthousiaste à l'idée de se questionner sur l'identité et le voyage. Elle

mentionne son plus récent projet d'écriture et, en la remerciant d'avoir accepté de participer à la recherche, elle retourne le remerciement et affirme que les questions identitaires lui serviront dans sa création.

Dès la première question, « Pourquoi voyagez-vous ? », on sent bien que la recherche de définition, ou de non-définition, est au centre des questionnements de cette participante. Bien qu'elle soit Québécoise, ses origines colombiennes (paternelles) lui font nommer les ambivalences et contradictions du métissage (Canclini, 2010), contrairement aux autres participantes qui n'ont pas nommé leurs origines comme facteur de curiosité ou de recherche identitaire. Tout au long de l'entretien, elle s'exprime de manière très littéraire et affirme « chercher le compromis entre les deux cultures qui [la] forment ». Celle qui dit de son premier voyage qu'elle le faisait par fuite dit aussi : « C'est drôle comment une fuite peut devenir un sentiment d'appartenance. Une fuite qui a réussi, c'est ça. » Nous avons ressenti plusieurs conflits au sein de ses réponses. Tantôt elle encense la fuite pour la rejeter par la suite. Tantôt elle rejette l'idée de partir à nouveau pour plus loin dire que le voyage lui manque. Tantôt elle mentionne ne pas aimer se définir pour l'instant d'après dire qu'elle est « perpétuellement à la recherche de quelque chose qui ne se nomme pas et qui peut difficilement se définir. » Au-delà de cette quête d'une définition, on termine cet entretien avec encore plus de questions que l'heure nous permet d'en poser. Pavée de contradictions, son histoire donne envie d'approfondir certains sujets qui lui tiennent à cœur : la place de la création dans ses voyages, le besoin d'allier « les différentes versions d'[elle]-même », les thèmes de l'exil et de la fuite, etc.

3.2.5.4 Annie, 44 ans

L'entretien s'est déroulé le 21 décembre 2016 dans la frénésie des achats pour la période des Fêtes et l'ambiance effervescente des magasins bondés. Le café où nous

avons fixé la rencontre était lui-même très occupé et nous étions légèrement distraites par tout ce brouhaha lors des présentations. La chercheuse responsable était arrivée avant l'interviewée sur place et craignait que le bruit ambiant nuise à l'enregistrement. Or, une fois qu'Annie s'est installée pour répondre à la première question, plus rien de ce qui se passait autour ne semblait l'intéresser. Captivée par les questions, elle semblait chercher les bons mots plus que les bonnes réponses, regardait à l'extérieur avant chaque réponse pour fixer l'horizon et se concentrer. On aurait dit qu'elle fixait ses pensées, qu'elles les faisaient voyager dans sa tête avant de les partager. Elle donnait l'impression d'être très cérébrale, mais ses émotions se laissent percevoir dans la mise en récit de ses expériences de voyage. Enthousiasmée par son séjour le plus récent, au Japon, fière de son métier de journaliste-voyage et de son parcours professionnel, émue par son long séjour au Mali lorsqu'elle était toute jeune ; ses yeux brillent lorsqu'on lui demande pourquoi elle voyage, son regard s'allume lorsqu'on lui demande si elle désirerait s'installer à l'étranger et y vivre. Son regard s'éclaire, s'embue, se concentre, fixe. Son regard laisse passer les émotions.

Annie se dit du type exploratrice et « accroc de l'adrénaline ». Elle a entrepris ses premiers voyages en solitaire lorsqu'elle était âgée de 17 et 18 ans pour apprendre l'anglais à Toronto et l'espagnol à Quito respectivement. Une fois arrivée à Quito (Équateur), elle voulait profiter du fait d'être en Amérique du Sud pour voyager et a défrayé les coûts pour que son professeur d'espagnol l'accompagne au Guatemala tout en poursuivant ses cours d'espagnol. Insatiable des voyages depuis ces premiers départs, elle est en constante recherche d'une nouvelle aventure et se verrait bien partir vivre à l'étranger.

Son point de vue est fort pertinent pour la recherche puisqu'en plus d'être la plus âgée des participantes, elle est à ce jour mère de deux enfants. Ses expériences de voyage

en solitaire ne sont donc maintenant plus ce qu'elles étaient autrefois et cette rétrospective sur ses voyages passés rend l'étude très intéressante. Nomade dans l'âme, elle dit : « Moi, ma vie, c'est un grand voyage ».

3.2.5.5 Elodie, 27 ans

L'entretien a eu lieu le 30 décembre 2016 et il est le dernier de la série de cinq. Elle s'est déroulée dans un café bondé qui avait raccourci ses heures d'ouverture pour la période des Fêtes et dont nous avons été chassées à la fin de l'entretien. Elodie est une verbomotrice déroutante. Il est difficile de l'arrêter lorsqu'elle s'avance sur un sujet et elle a tellement d'histoires à partager qu'elle sent le besoin de partir de très loin pour raconter quelque chose qui lui est arrivé récemment. Ses yeux s'illuminent lorsqu'elle parle de son dernier et plus long séjour à l'étranger, en Australie. On ressent chez-elle une nostalgie palpable qui nous porte à croire qu'elle demeure au Québec pour sa famille et par contrainte, alors que son cœur semble resté sur les lieux de sa dernière destination. À maintes reprises, elle insiste sur le fait qu'elle ne veut pas s'installer ici, à Montréal. Plusieurs fois, elle répète qu'elle n'est pas intéressée au quotidien que vivent ses ami.e.s. En la questionnant sur son retour, Elodie s'ouvre, se livre en confidences et raconte son choc du retour l'entraînant jusqu'à l'hospitalisation.

Une fois l'entretien terminé, nous notons ceci, en ayant en tête une certaine vue d'ensemble de tous les entretiens effectués : bien que cette répondante semble être celle que la route a le plus éprouvé (difficulté à vivre la solitude, long processus d'adaptation, choc du retour percutant), c'est elle dont le prochain départ semble le plus éminent. On la sent prête à repartir. Son discours est empreint de comparaisons entre son mode de vie à l'étranger qui lui manque et sa réalité et son quotidien ici au Québec.

C'est grâce à la participation volontaire de ces cinq voyageuses aux parcours à la fois riches en expériences et distincts en termes de chocs culturels et de défis éprouvés, que nous serons en mesure de proposer une analyse thématique s'appuyant sur la trame narrative de ces récits. Tel que précisée antérieurement, la méthodologie qualitative nous sert de trame de fond dans la mise sur pied des méthodes de cueillette de données sur le terrain, dont les entretiens semi-dirigés et le recensement des blogues de voyage. Cette posture méthodologique a pour but de nous doter des outils nécessaires afin de présenter l'interprétation de l'analyse thématique pour ensuite se pencher sur la structure même de la mise en récit des voyageuses. Le chapitre suivant aborde les grands regroupements thématiques (en lien avec nos objectifs et nos hypothèses) que les interviewées intègrent à leurs récits.

CHAPITRE IV

ANALYSE THÉMATIQUE DES ENTRETIENS ET DES BLOGUES

Toutes les identités se racontent.
Mikhaïl Bakhtine

L'analyse thématique est divisée en deux sections. D'abord, il s'agit de mettre en relation les récits de soi et les récits de voyage des participantes. Répéter l'écoute active des enregistrements et relire à maintes reprises les retranscriptions des entretiens semi-dirigés réalisés auprès des cinq Québécoises interviewées est une démarche qui permet de mieux saisir les expériences de voyage vécues par ces femmes. Les travailler grâce à une mise en contexte, entrevoir les similitudes et disparités entre les récits et cibler les éléments de causalité entre les expériences des unes et des autres, c'est ce que nous entendons faire grâce à une analyse critique du discours, tel qu'énoncé dans le chapitre précédent. Évaluer par la suite les perceptions sociales du retour en proposant une analyse de l'usage des blogues de voyage des participantes.

Mais d'abord, la retranscription des entretiens a été l'occasion d'une réécoute active de ces derniers. La relecture des retranscriptions est la première étape menant à l'approfondissement des réflexions et elle sera répétée maintes fois tout au long de l'analyse afin de peaufiner nos observations et de fournir les témoignages les plus représentatifs de l'expérience partagée par les répondantes. En effet, à la relecture ou à la réécoute, nous découvrons des passages importants, des phrases percutantes, des doutes, des omissions, des pauses prolongées, des réponses précipitées, de longs silences et d'autres éléments-clés du discours. L'hésitation, le ton de la voix, le rire, le souci de bien répondre qui s'estompe de manière générale au fil de la discussion, le

point posé sur la table pour marquer des éléments considérables ou des souvenirs prenants, des sourires, des yeux tristes, un regard fuyant ; voilà tous autant de facteurs d'expression de soi qui ne doivent pas être négligés et auxquels nous devons tenir compte dans l'analyse des prises de parole des voyageuses.

4.1 Découverte de soi

Pourquoi voyager ? Pourquoi le faire seule ? Que recherchent celles qui partent en solitaire ? Comment se préparent-elles ? Ont-elles des habitudes, dans la préparation ou encore dans leur manière d'envisager le départ ? Sont-elles très organisées ? Est-ce vrai de dire d'un grand départ qu'il ne s'improvise pas (Chalon, 1985) ?

Les questions et sous-questions de ce volet souhaitent mieux comprendre les habitudes et la démarche poursuivie par les voyageuses lors d'un départ, mais plus particulièrement, elles offrent l'occasion de s'interroger sur les circonstances entraînant ce départ : désir d'aventure, recherche de liberté, curiosité à l'égard du monde, recherche intellectuelle, quête identitaire, apprentissages.

4.1.1 Motifs de départ

Y a-t-il véritablement un élément déclencheur ? Faut-il vraiment une mise en action pour engendrer le premier pas ? Est-ce bien nécessaire de savoir ce qui porte au déplacement ? « Est-ce l'expression d'une force interne à une société qui pousse certains de ses sujets à s'aventurer au-delà de son cercle ? » (Weber, 2003 :175)

Pour une des répondantes, son premier départ, elle se l'explique comme une fuite :

Moi je l'ai vécu au début vraiment par fuite. Si je pense à la première fois que je suis partie, c'était vraiment une fuite. Je n'ai pas cherché plus loin, je ne me suis pas demandée... C'était vraiment que j'avais besoin de fuir, ce n'était pas parce que je voulais apprendre autre chose.

Oui, j'ai appris l'espagnol ce faisant, mais c'était comme une motivation supplémentaire. La première motivation c'était que je ne voulais pas être ici (Caroline).

Ce besoin de fuir représentait alors sa réalité, sa motivation principale. La fuite peut être abordée comme un point de départ, comme une « mise à distance du moi par rapport à l'espace de référence qui est ressenti comme oppressant » (Thibeault, 2015 : 273), mais également comme une mise en action gratifiante (Laborit, 1976). Pour Laborit, « le système nerveux commande généralement à une action [et s]i celle-ci répond à un stimulus nociceptif douloureux, elle se résoudra dans la fuite, l'évitement » (*Ibid.* : 21). C'est cette commande du système nerveux qui expliquerait selon le neurobiologiste que certaines jeunes femmes ressentent le besoin de fuir. Que cette fuite prenne la forme d'une destination éloignée a peu d'importance, pourvu que ces femmes partent, quittent le lieu où elles se trouvent et entreprennent un départ désiré, volontaire et nécessaire.

Caroline laisse sous-entendre plus loin que si ce besoin de fuir persiste, c'est qu'il correspond à un *pattern* – à un schéma émotionnel et cognitif. « Plus tu t'habitues à tout, plus tu vas vouloir fuir ce que tu viens de trouver éventuellement. À cette époque, je ne me posais pas la question. Je l'expérimentais au premier abord. » Son premier départ n'était donc pas le résultat de maintes réflexions. Elle est partie, un point c'est tout. Pour Danielle, il en allait de même lorsqu'elle a entrepris son séjour de plus de six mois :

Si on parle plus de mon long voyage solo, je l'ai fait parce que j'en avais besoin. J'en avais besoin à ce moment là dans ma vie. J'avais besoin de me retrouver. J'avais besoin de partir. Je ne *feela*s plus pentoute. Mon *chum* me voyait dépérir aussi. [...] Dépression, *burn-out*, remise en question. Ça a été une année super difficile pis, en fait, c'est une psy qui m'a convaincue de le faire.

Notons dans les extraits ci-dessus l'importance des répétitions. Pour Caroline, son voyage, c'est « vraiment par fuite », « vraiment une fuite », « vraiment que j'avais besoin de fuir », alors que pour Danielle ; « j'en avais besoin », « j'en avais besoin », « j'avais besoin de me retrouver », « j'avais besoin de partir » sont les mots qui

reviennent. Parler de la fuite exprime un besoin. Un besoin de quitter un espace, de se sortir d'une situation inconfortable ou de se distancier d'une réalité éprouvante, voire suffocante. Ces répétitions servent à mettre l'emphase sur ce criant besoin d'évasion et de recherche d'un équilibre. Les participantes insistent sur ces mots pour expliquer de manière nette et précise un état de mal-être précédant le voyage. Elles se justifient sur leur état pré-voyage, alors qu'elles ne cherchent peut-être simplement qu'à assouvir un besoin, acquis et construit socialement, de conserver ou de restaurer un sentiment de bien-être.

Être mieux avec soi-même pour nos participantes semble passer par une découverte de soi pour se comprendre davantage et pour mieux saisir ce que *je* souhaite pour soi, sans les ancrages sociaux et les obligations du quotidien. En effet, deux voyageuses ont mentionné avoir eu besoin de se retrouver après avoir enchaîné des études sérieuses au cégep, puis à l'université et, se sentant déroutées par cet enchaînement de chemins empruntés sans être pour autant choisies, elles expriment s'être perçues comme membres d'un engrenage plus grand qu'elles. En d'autres mots, elles laissent entendre qu'elles n'étaient plus, à ce moment de leur vie, maîtres de leur destin et que c'est à cet instant que le voyage s'est imposé :

Pour mieux me comprendre moi-même sur ce que je voulais dans la vie. Prendre un break aussi, prendre une pause de la vie, de la course à école, université, travail, famille. Tout s'enchaîne, tout doit s'enchaîner et moi je n'étais pas prête à m'embarquer dans une carrière parce que justement je ne savais pas ce que je voulais faire de ma vie. Je n'étais pas prête à m'embarquer là-dedans. Je n'avais rien qui me rattachait ici... (Elodie, Montréal : 30 décembre 2016).

Cette notion de devoir suivre le flot et de s'inscrire dans un chemin social tracé d'avance ne faisait alors pas écho avec leur désir le plus criant : voyager. Et ce sentiment d'urgence, deux des voyageuses l'ont exprimées de la même façon, en utilisant les mêmes mots et en faisant preuve de la même intensité : « C'était maintenant ou jamais ! » (Danielle et Elodie).

Bien qu'Elodie mentionne avoir réalisé plus tard que ce moment pouvait se revivre et qu'il n'était en fait jamais trop tard pour partir, qu'est-ce qui, au-delà de cette prise de conscience, explique le sentiment d'urgence ? Qu'est-ce qui crée chez ces femmes tant de pression de devoir partir « maintenant ou jamais » ? Certes, il y a la recherche de bien-être que procure le voyage et l'éloignement, bien-être que certaines voyageuses ont exprimé de manière très claire : « J'ai toujours voyagé, toute ma vie [...] donc ça faisait partie de moi, à la base je me suis toujours sentie bien ailleurs » (Danielle). « Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé voyager. [...] J'avais le goût de voyager, c'était ce dont je rêvais depuis que j'étais toute jeune. J'ai toujours eu un sentiment de bien-être quand j'étais en déplacement » (Elodie). Ce qui est intéressant de soulever ici, c'est que les voyageuses expriment que le voyage se loge dans leurs souvenirs les plus ancrés. « Je me suis toujours sentie bien », « [a]ussi loin que je me souviens », « ça me vient de mes parents » ; cet effort mnémonique et la mise en récit de ces souvenirs inscrit le voyage dans le temps et dans l'histoire de vie personnelle de la voyageuse.

Si elles insistent sur cet aspect intrinsèque du voyage dans leur parcours individuel, est-ce dans le but de se définir par lui, de s'y identifier ou d'y faire correspondre leur personnalité ou tempérament ? Une chose est certaine, c'est que l'état que procure le départ est perçu pour toutes comme positif, requis et nécessaire. Mais au-delà de ce sentiment de bien-être, il y a cette idée de quête d'intériorité, quête exprimée telle une tentative ou un besoin de surassement : « Si tu as un type de personnalité qui est un éternel insatisfait, de ceux qui en veulent toujours plus, comprendre plus, aller plus loin, le voyage est une porte d'entrée vers l'intérieur, qui va te faire aller plus loin dans toi-même » (Caroline, Montréal : 17 décembre 2016). Et ce surassement, il opère et prend forme lors d'un voyage de longue durée.

Si nous insistons ici sur l'importance de la durée du voyage, c'est qu'il est un élément

déterminant pour plusieurs voyageuses, « [conditionnant] la qualité de la relation interculturelle visée » (Bataillou, 2007 : 45). En effet, les répondantes affirment se distinguer des voyageurs/euses qu'elles classent parmi la catégorie des voyageurs/euses en quête d'exotisme et des touristes en mode vacances. Béatrice mentionne notamment qu'elle n'a pas accès à l'altérité et qu'elle n'arrive pas à « percer la bulle de la culture » si elle ne part que quelques semaines.

Le choc des valeurs que tu ne vas pas vraiment expérimenter quand tu pars deux-trois semaines parce que tu vois la surface, mais que tu n'as pas vraiment eu le temps de creuser. C'est ça que j'ai découvert que je ne savais pas et qui m'a fait repartir à deux reprises pour de longues durées (Béatrice, Montréal : 9 décembre 2016).

Elle mentionne la « théorie de l'iceberg » selon laquelle « ce qui est plus difficile à comprendre et à découvrir, c'est les valeurs profondes, ce qui fait que la société fonctionne, mais ça, [ça l]'a marqué après coup. » Cet effort de dépaysement, cette épreuve ressentie dans l'éloignement, nous la traiterons plus loin, mais tentons, déjà à ce stade, de synthétiser ce qui entraîne les voyageuses dans l'entreprise d'un long voyage.

Pour certaines, voyager permet de « vivre des expériences que tu ne vivrais pas ici », de « faire des rencontres », de « mieux [s]e comprendre [s]oi-même », « [s]e découvrir », « aller plus loin dans la compréhension du monde », de contempler « la diversité de la planète », d'« évoluer en tant qu'être humain hors de sa zone de confort ». Ainsi, il est possible d'aller plus loin et d'avancer que les raisons poussant les femmes à entreprendre un long voyage s'entre-croisent et qu'elles sont le plus souvent plurielles au sein d'un même voyage.

4.1.2 Recherche de flexibilité

Sac-à-dos assemblé et passeport renouvelé à la dernière minute, procédures de visa entamées sur la route, billet d'avion réservé sur un coup de tête en mode « aller-

simple, pas de plan » (Danielle, Montréal : 14 décembre 2016) ; en ce qui a trait aux préparatifs, on peut dire des voyageuses interviewées qu'elles sont très peu organisées. Certes, elles s'informent avant le départ, mais elles s'en tiennent au strict minimum, tant en termes matériels qu'en termes informationnels. Leur itinéraire est flexible et tend à changer en cours de route. « Ça amène des expériences d'être ouvert et de ne pas trop planifier. Si on se fait proposer quelque chose, on peut dire oui » (Béatrice). Pour elle, de même que pour toutes les autres « cette liberté fait partie du voyage » et elles sont ainsi plus susceptibles de disposer du temps et de la flexibilité nécessaires pour changer leurs plans et s'adapter aux imprévus que provoquent les nouvelles expériences et que favorisent les rencontres fortuites. Le manque de préparation ou d'informations dont disposent les voyageuses sur la destination en mode pré-départ ne semble pas être un enjeu puisqu'elles affirment la volonté de « pouvoir faire ce qu'[elles] veu[lent] quand [elles le veulent] » (Elodie).

Par ailleurs, Elodie mentionne avoir cru être préparée puisqu'elle avait lu beaucoup d'articles sur le voyage en solitaire et consommé bon nombre de renseignements concernant le voyage indépendant avant son départ. Or, elle confie ne pas avoir été préparée « à se sentir seule et à ne pas faire les rencontres [qu'elle souhaitait]. Les attentes [étant] plus élevées » (Elodie) que cette réalité qu'elle vivait au quotidien. Hormis cette expérience de la solitude, la voyageuse mentionne par la suite l'enrichissement qu'elle a su tirer de ces moments plus difficiles.

Un autre point qui nous paraît pertinent de soulever est le doute qui accompagne parfois la décision de partir. « J'étais dans un moment où je n'allais pas super bien alors j'étais comme : Je suis-tu capable de le faire ? C'est-tu une bonne idée que je m'en aille toute seule ? Je me posais toutes ces questions-là, pis finalement, je suis partie » (Danielle). Les voyageuses ne peuvent pas prévoir, lors de leur préparation, une telle phase de doute, mais elle est pourtant grandement partagée et, cette

question, serais-je capable de le faire ?, a été mentionnée par la grande majorité des interviewées. Caroline affirme : « Je la recherche même, cette incertitude-là » et Annie, lorsqu'elle raconte son manque de planification béant en arrivant au Vietnam, ajoute : « J'aime ça, me mettre en situation de risque. »

Ne pas savoir si on sera à la hauteur du voyage que l'on s'apprête à faire. Ouvrir la porte au « risque de la contradiction qui engendre le doute ; le risque du chemin, de la rencontre » (Bécel (dir.), 2016 : 146). Ne pas savoir répondre aux questions que l'on se pose et partir tout de même. Peut-être est-ce aussi ça, la position de départ.

4.1.3 Aspect solitaire du voyage

C'est donc ici qu'entre en jeu la notion de découverte de soi, car elle est sans contredit le seul élément nommé par toutes les participantes lorsque questionnées sur la raison qui les pousse à voyager. Sur ce point, l'aspect solitaire du voyage est crucial. Alors que certaines ont entamé un voyage seules ne trouvant personne pour se joindre à elles, d'autres ont affirmé que c'était leur décision, décision assumée en l'occurrence.

Je suis partie en solo par choix et non pas parce que je ne trouvais personne avec qui partir. C'était vraiment ma décision et j'ai même refusé à plusieurs personnes qui voulaient me rejoindre en cours de route parce que j'avais besoin d'être toute seule. La solitude faisait partie de mon plan à 100 % (Danielle).

Plus loin, elle ajoute :

J'ai toujours été en couple. Depuis que j'ai 21 ans avec mon *chum*, pis avant lui, j'étais en couple avec quelqu'un d'autre. J'avais besoin d'être toute seule et de savoir je suis qui moi quand je ne prends pas de décision en fonction de quelqu'un d'autre. Des fois, je reproche à mon *chum* qu'on ne fait rien une journée de temps pis finalement en voyage, je me suis rendue compte que j'aimais bien ça moi aussi rien faire une journée de temps. Je n'avais pas raison d'y mettre le blâme dessus. Moi aussi il y a des journées où je *feel* plus paresseuse. Je ne suis pas obligée d'être super *high* (Danielle).

Certaines voyageuses, c'est le cas de Danielle, nomment d'emblée le besoin de se

découvrir, de se retrouver et d'en apprendre davantage sur elles-mêmes, et pour d'autres, elles affirment n'avoir réalisé cet aspect de la découverte de soi du voyage qu'une fois rentrées. Pour ces dernières, ce n'est qu'une fois de retour chez elles qu'elles ont été en mesure de poser un regard sur leurs expériences passées. Et c'est précisément à ce moment qu'elles ont pris conscience de la difficulté de voyager seules, des épreuves surmontées, des moments de solitude, formateurs et intenses, voire parfois douloureux et difficiles à décrire.

C'est une solitude qui fait mal parfois, mais quand je prends la décision de repartir seule, je n'ai pas peur de ressentir ce mal là lié à la solitude. Au contraire, j'ai hâte de le ressentir pour pouvoir l'appivoiser encore. Et *créativement* parlant, ça stimule beaucoup (Caroline).

Sur l'expérience de la solitude, mentionnons quelques bénéfices relatifs à sa contribution à la société en ce sens qu'elle permet aux individus de reconnaître en eux-mêmes les liens qui les unissent ou les divisent en tant que membres d'une collectivité (Koch, 1994). Par ailleurs, "[i]n some sense, it may be impossible to ever completely leave the cultural matrix, since the consciousness with which I experience solitude is itself a collective cultural phenomenon" (Kull, 2008 : 206).

Cette précision quant à la rencontre avec l'autre est nécessaire dans notre approche puisqu'elle cible la négociation de cette identité dans les rapports interculturels. Autrement dit, elle met à l'épreuve cette découverte de soi dans un contexte d'altérité et d'éloignement. Voyons comment les points de repère et les codes culturels distincts selon le lieu où la femme voyageant seule se trouve peuvent être vécus ou perçus et comment les chocs culturels, de même que la solitude, peuvent être éprouvés sur la route.

4.2 Négociation de l'identité

Le cadre contextuel du voyage diffère de la structure sociale à laquelle les femmes appartiennent, mais surtout, à laquelle elles sont habituées. Ce cadre social a un

impact considérable sur ce que ces femmes expérimentent, ce qu'elles ressentent et perçoivent au fil des rencontres et des déplacements. Autrement dit, le nouvel environnement intervient de telle sorte qu'il est susceptible de provoquer certaines émotions ou difficultés d'ordre multiple (chocs culturels, solitude, rejet, isolement, barrières de langue, danger, menaces, contraintes d'autres types) chez les membres au sein de ce nouvel espace. Considérons et interrogeons ces variétés d'obstacles éprouvés en voyage afin d'y préciser quelles sont les interactions culturelles et les rapports sociaux de sexe ayant eu un impact sur les négociations d'ordre identitaire des voyageuses. Demandons-nous quels sont les rapports entre identité, culture et genre dans le prisme du voyage, considérant que les déplacements représentent pour les aventurières des temps modernes de nouvelles modalités d'entrée en communication avec autrui et que ces déplacements accentuent et accélèrent les transferts et échanges culturels.

4.2.1 Difficultés par rapport aux attentes

Celles qui partent à l'aventure dans un contexte ne leur étant pas familier pour un séjour de longue durée s'attendent à vivre certaines confrontations au niveau de leur système de valeurs et prévoient devoir s'adapter au sein de leur nouvel environnement. La plupart des voyageuses ont lu au sujet des chocs culturels et/ou se sont informées quant aux mesures facilitant l'adaptation dans une nouvelle société d'accueil. Or, bien que cette anticipation s'exprime d'abord au niveau rationnel, qu'en est-il des situations déstabilisantes ou des épreuves inattendues une fois sur place ? En interrogeant les participantes, nous observons un écart entre les attentes de départ relatives aux chocs culturels et les ajustements de cet ordre constituant de réels défis lors du voyage. De plus, voyons ce qu'elles entendent par difficultés pour mieux comprendre ce décalage.

Par exemple, Elodie nous raconte que ses attentes concernaient davantage la facilité avec laquelle elle anticipait répondre à son besoin de développer des liens avec autrui et de faire de nouvelles rencontres plutôt qu'à un choc culturel à proprement parler. Elle est partie confiante, se sachant et se décrivant comme une personne sociable et extravertie. Or, ses premiers jours l'ont défiée dans cette posture initiale :

Les attentes de rencontres que je m'étais peut-être créées et imaginées en lisant des blogues de voyage. Je me disais : Ah ouais, ça va être vraiment parfait voyager toute seule pis je suis une fille quand même extravertie, je n'ai pas de misère à me faire des amis, je n'ai pas de misère à aller à la rencontre des gens. Mais j'ai réalisé que ce n'est pas nécessairement la même chose lorsque tu voyages toute seule, c'est un contexte différent. Ce n'est pas comme quand tu vas chez les amis, tu connais les amis un peu et que tu commences à t'intéresser à l'autre pis l'autre à toi et c'est facile.

En voyage, c'est des contextes où il y a d'autres gens qui voyagent seuls, il y en a qui voyage en couple ou en groupe, mais ce n'est pas un contexte nécessairement facile pour l'approche. J'ai réalisé que c'était un contexte qui n'était pas facile pour aller approcher les gens et dire : Salut, moi je m'appelle Elo, qu'est-ce que vous faites ce soir, j'ai personne avec qui souper, est-ce que je peux venir avec vous ? T'as beau être extravertie, c'est difficile. Je me sentais gênée de faire ça, je ne me sentais pas à l'aise de faire ça. Peut-être que si j'avais plus osé, j'aurais passé moins de moments seule, mais j'avais vraiment de la difficulté à passer cette étape-là... (Elodie).

Ce décalage éprouvé entre les attentes pré-voyage et les difficultés relatives à la solitude et à l'isolement telles que décrites ci-haut correspondent aux représentations et significations propres à un choc culturel en ce sens qu'il a de profondes répercussions sur la perception que cette voyageuse a d'elle-même dans un contexte d'interculturalité. Sa capacité à tisser des relations sociales se voit ainsi ébranlée par ce nouveau contexte spatio-temporel, le voyage. Pour Elodie, le sentiment de solitude est exacerbé et il devient un moteur ou encore un moyen de forcer la rencontre avec le monde extérieur (Jauréguiberry et Lachance, 2016). Dans de telles circonstances, la voyageuse se trouve ainsi confrontée à elle-même.

Nous constatons que les interviewées ont tendance à atténuer l'effet de leur désorientation. Par exemple, à la question « Avez-vous vécu un choc culturel ? », Caroline répond :

Non. Pas assez fort. J'aimerais ça. Effleuré en Colombie, mais pas un choc culturel. Je ne dirais pas choc culturel, mais peut-être une coche en dessous. En Espagne, oui, il y a eu un choc, mais pas au sens traditionnel où on l'entend (Caroline).

Ce « sens traditionnel » auquel elle fait référence n'est en fait nul autre que sa perception de ce que doit ou devrait être un choc culturel. Et ce qui est d'autant plus intéressant, c'est que l'on constate qu'il est en fait un des symptômes communs dudit choc culturel de ne pas savoir le reconnaître comme tel, alors que ce qu'elle décrit par la suite correspond précisément à ce processus décrit ci-dessous :

Par « choc culturel » est désigné avant tout un mécanisme personnel, subjectif et objet de l'idiosyncrasie personnelle. C'est le processus anodin par lequel tout un chacun découvre, étonné ou intrigué, ce qui lui est nouveau et autre. Il conviendrait peut-être mieux de parler de microchocs culturels (Choueiri, 2008 : 2).

Elodie exprime son choc de la même manière : « J'ai vécu un choc culturel en Indonésie. Pas un choc probablement où les gens s'en attendraient dans le sens où c'est différent d'ici, oui ce l'est, mais ça a été un choc culturel par rapport à ma culture. » Nous observons que les voyageuses projettent le regard des autres, de la société, sur ce qui est jugé être véritablement un choc culturel en rapport à ce qu'elles ont vécu. Elles se servent de cette perception de la société pour faire de leurs expériences choquantes un euphémisme du choc. Danielle met quant à elle en relation le grand choc qu'elle a vécu au Népal il y a plusieurs années avec son plus récent choc en Malaisie, qu'elle juge moins considérable :

Mon plus gros choc culturel, je l'avais vécu au Népal la première fois. Et le Népal c'est tellement un gros choc culturel dans une vie qu'après il n'y a plus aucun autre pays... Je me sentais tellement au bout du monde. Tout était différent de chez-nous, je n'avais plus aucun repère. Il n'y avait plus rien qui tenait. Dans l'environnement, dans ce que tu vois, mais aussi dans ce que tu vis. Il n'y a plus aucune de tes marques de politesse qui est la même pour eux. [...]

C'était pas choqué négatif. Mais un choc. J'étais assez zen avec ça. Je trouve ça fascinant. J'ai eu un peu un choc en Malaisie... (Danielle).

Cette comparaison entre les deux situations est intéressante, car elle sert à amenuiser les effets d'un choc, à les banaliser, en quelque sorte, par rapport à ce qui a été vécu et jugé plus choquant, par le passé. « [U]n peu un choc » est ici utilisé pour diminuer

les conséquences d'un tel choc dans le récit. C'est donc dire que pour les voyageuses, il y avait, dès le départ, une attente anticipée par rapport à ce que devait représenter un choc culturel et, l'image idéaltypique (Weber, 2009) du choc ne correspondant pas à leurs expériences vécues, elles modifient au retour leur manière d'exprimer ou de justifier ce choc. Annie va plus loin. Racontant ce qu'elle a vécu lors de son séjour au Mali et elle en profite pour faire une distinction nette entre ce qui serait le « vrai » choc culturel du « faux » :

J'en ai vécu un gros au Mali. Tu te demandes comment tu fais pour saluer les gens, comment tu fais pour manger dans un bol commun, comment tu fais pour marcher dans la rue pis au début les gens ne comprennent pas que t'es la seule « blanche », tout le monde est « noir » et là tu attires l'attention, tout le monde te regarde. Le choc culturel, je l'ai eu davantage en regardant mon calendrier et en voyant qui me restait 20 semaines. Là t'es pas bien, il faut que tu te trouves des solutions parce que c'est long.

Le choc culturel, le vrai, c'est [ceux] qui partent six mois, un an, deux ans, et il y a le choc du retour aussi. Toutes mes valeurs étaient bousculées. Ma mère qui m'emmène chez Costco pour développer des photos et là j'arrive chez Costco et je suis indignée de la surabondance et j'étais vraiment en maudit, j'étais dégoutée parce que j'avais des amis à moi qui mangeaient les mêmes choses trois repas par jour à tous les jours, qui n'avaient pas les moyens de s'acheter rien, qui vivaient dans une pièce à quatre. J'ai des amis, c'était ça leur réalité. C'était devenu des amis en plus pis quand j'arrive à ma maison de la banlieue, j'étais... J'avais 24 ans, j'étais indignée (Annie).

Cette mention du choc du retour rend visible les trajectoires des voyageuses et les répercussions de ces trajectoires sur leurs perceptions. Nous pouvons même parler de déplacements des perceptions (visions contrastées, renforcées ou nuancées des stéréotypes, changements de regard sur des relations interculturelles, mœurs ou traditions auparavant inexplorées, façonnements imaginaire et réel d'un lieu géographique donné). La définition que l'interviewée fait du choc culturel s'exprime en deux temps. D'abord, elle mentionne sa perte de repères significatifs lors de son arrivée en Afrique. Manger dans un bol commun, saluer les gens, être « blanche » au milieu des « noirs », deviennent alors des obstacles, défis du quotidien, qu'il faut surmonter pour s'adapter à ce qui est. De « ces relations interculturelles naissent des malentendus, des interrogations et des incompréhensions car nous avons chacun notre mode de penser et, accéder à la pensée de l'autre, c'est en partie savoir déconstruire la

nôtre » (Créquy, 2014 : 11). En deuxième lieu, elle raconte comme son choc a été grand lors du retour. Après avoir passé six mois en sol africain, elle ne percevait alors plus de la même manière les habitudes de consommation de sa mère.

En questionnant les difficultés et chocs culturels éprouvés sur la route, nous prenons conscience que ce sont davantage les attentes anticipées et relatives à ces chocs qui forment la perception et le récit même de ces expériences. Elodie s'attendait à se faire des amitiés facilement et elle a donc vécu la solitude et l'isolement comme un choc. Annie s'était mise à considérer et à adopter les habitudes de consommation des Maliens qu'elle côtoyait. Ses références ayant changé, à son retour, ce qui l'a frappé, ce sont les habitudes de sa mère menant un mode de vie typiquement banlieusard. Pour Danielle, puisqu'elle s'attendait de vivre un choc culturel aussi grand que celui vécu au Népal, ce qu'elle a éprouvé en Malaisie, en comparaison, voit donc son impact et son statut de choc minimisés. Quant à Caroline, celle qui dit chercher « le compromis entre les deux cultures qui [la] forment », ses attentes – l'expérience de son choc – se placent donc à un autre niveau de compréhension :

Mais oui, en Espagne, je ne m'attendais pas à ce que ce soit ça, l'Espagne. J'avais des attentes et aussi du fait que je suis métisse, comme Colombienne-Canadienne, j'avais toujours cru que l'Espagne était un compromis entre mes deux cultures et j'avais mis beaucoup de *hopes* dans l'Espagne.

Je ne suis pas totalement d'ici, mais quand j'arrive dans mon autre ici, je ne suis pas là non plus. Alors je m'étais dit : Peut-être que l'Espagne ça va être ça. Je vais arriver en Espagne et je vais comprendre et je vais être capable de marier ces deux côtés là de moi. [...] Finalement, pas *pentoute*, mais pas *pentoute*, je ne connaissais absolument rien de l'Espagne, je ne me suis vue nulle part, j'ai aimé ça de plein de façons, mais je n'ai pas connecté *pentoute* avec la place. Je ne me suis pas sentie, je me suis dit : Non, ça ne sera pas chez-nous. [...]

Mais oui, je pense que j'ai été dépaysée et que j'ai eu un p'tit choc culturel en Espagne parce que ma vision des choses pis ce à quoi je m'attendais des choses était complètement à l'Ouest (Caroline).

Une fois de plus, « un p'tit choc culturel », exprimé ainsi, sert à minimiser l'impact et à atténuer la portée dramatique ou traumatisante du choc vécu. Et cette minimisation, il semble en être de même en ce qui a trait aux notions de risque et de mises en

danger.

4.2.2 Minimisation du danger

C'est sûr que quand tu es une fille qui voyage en solo, il y a certains pays où il faut que tu sois encore plus prudente. Il y a une différence entre voyager en tant que fille et en tant que gars, pis ça, je pense que c'est évident. Le danger est plus présent parce que tu es une fille tout simplement (Danielle).

Danielle nous raconte une situation désagréable qui s'est déroulée alors qu'elle était au Népal alors qu'elle effectuait quelques jours de randonnée dans l'Himalaya. Elle avait engagé un guide et ce dernier « s'était essayé sur elle », faisant des tentatives de rapprochement. Dépassant les avances, il a réservé lors de l'expédition des chambres dans lesquelles ils cohabitaient alors que, normalement, les voyageurs en solitaire ont leur propre chambre réservée et les guides la leur. Cette situation, elle se l'explique en disant simplement : « C'est une conséquence d'avoir été toute seule. » Elle affirme également ceci : « Je ne me suis pas sentie menacée. Je ne me suis pas sentie en danger. C'est plus de l'inconfort, du malaise. » En révélant les faits, elle confie avoir vu le guide la regarder dormir et ajoute avoir vu les couvertures bouger. Cette précision n'est pas anodine puisque sans le nommer, ce qu'elle dit l'expérience, c'est qu'elle soupçonne son guide de s'être masturbé en la regardant dormir. D'un point de vue analytique, cette manière de raconter est fort pertinente puisqu'elle révèle d'une minimisation du risque. Racontant leurs expériences, les situations « où ça aurait pu déraiper » (Danielle), les voyageuses traduisent le risque par de l'inconfort, allant parfois jusqu'à en rire, faisant preuve d'une forme d'insouciance :

J'essaie de prendre les choses avec un grain de sel ou de faire de l'humour parfois avec des situations... [Elle raconte son passage aux douanes haïtiennes où elle a été contrôlée par les forces de l'ordre et où elle s'inventait une fausse identité.] Je ne me sentais pas en danger, je le vivais plus comme un jeu, mais un jeu où on se faisait arrêter par des gens armés qui nous demandaient de l'argent et où nous on disait qu'on travaillait pour le gouvernement. Il y avait un petit stress, un peu d'adrénaline et d'insécurité. Tu ne sais pas ce qui va arriver (Béatrice).

À la question « T'es-tu sentie en danger ? », Caroline répond :

Oui, mais c'était irrationnel, je pense que je faisais de la fièvre. J'étais malade, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais j'ai fait une crise de panique. J'ai eu peur de me faire attaquer. [...]

J'étais malade, mais là je ne sais pas pourquoi, je me mets à paniquer et je me sens en danger. Je n'arrive pas à dormir, je me dis qu'il faut que je *décalisse* de là et j'ai vraiment un mauvais feeling. Le danger en voyage, je pense qu'il faut se connecter avec son instinct, car on sait il est où le danger (Caroline).

Cet effort de rationalisation du sentiment de peur est intéressant, car il souligne une antinomie. La voyageuse mentionne l'importance de « se connecter avec son instinct » alors qu'elle termine tout juste le partage d'une expérience lors de laquelle elle semble n'avoir pas su reconnaître son instinct et où elle s'est plutôt retrouvée prise de panique, panique qu'elle est en mesure de juger irrationnelle seulement après coup. C'est la rétroaction sur l'événement qui lui permet de prendre cette position, or, dans sa mise en récit, il s'agit davantage de minimiser ce qui représente une menace ou détient un risque potentiel d'exposition à un danger. « La menace de la mort paraissant parfois démesurée, voire irrationnelle, est pourtant plus qu'une éventualité pour ces voyageur[euse]s d'aventure » (Jauréguiberry et Lachance, 2016 : 60).

Il est intéressant de constater comment les voyageuses qui racontent leurs récits nous laissent croire qu'elles sont responsables de ce qui leur arrive. À écouter ces femmes, c'est comme si elles exercent un contrôle sur le risque lui-même, comme si elles sont en mesure de prévenir des situations inhabituelles. Autissier ne fait pas exception lorsqu'elle dit : « Je mets tout en œuvre pour minimiser les risques avant le départ en mer. J'invente des systèmes, je me forme, j'adapte éventuellement mon parcours. Les conditions de la mer peuvent ne pas être favorables, c'est donc à moi d'anticiper les situations » (Bécel (dir.), 2016 : 51). À lire la navigatrice de renom, nous sommes portés à croire qu'elle serait en mesure d'éviter les catastrophes naturelles en mer si de telles situations lui arrivaient.

Est-ce donc que « [l]'instinct remplace la raison » (Maillart, 2007 : 39) ? Quoi qu'il en soit, cette minimisation du risque dans la communication des expériences semble

être pour la voyageuse un moyen de se rassurer et/ou de justifier ses actes et prises de décision. Elle mesure le risque en s'en attribuant une responsabilité.

Faisant la liste des pays où elle s'est aventurée dans un effort de répertorier une situation dangereuse, Elodie affirme ne pas avoir ressenti ce sentiment de peur :

J'essaie de faire tout le chemin dans ma tête, mais non, je ne pense pas m'être jamais sentie en danger. Je me suis vraiment fait respecter partout où j'étais.

C'est sûr que je n'ai pas fait exprès pour me mettre dans des situations pour me mettre en danger. Des fois, je suis revenue tard toute seule, mais je ne suis pas quelqu'un qui a peur en fait. Je devrais peut-être, mais je n'ai pas plus peur ailleurs qu'ici quand je marche dans la rue à trois heures du matin. C'est un statut inhérent au fait d'être femme, je ne me permets pas tout ce que l'homme pourrait peut-être se permettre, ce qui fait en sorte que je n'ai pas été dans des situations où j'ai eu peur. Mais je fais attention dans la mesure du possible (Elodie).

En mentionnant ce « statut inhérent au fait d'être femme », Elodie soulève non seulement l'aspect genré du voyage ; elle y fait correspondre des nuances quant à la prise de risque. En disant « je ne me permets pas tout ce que l'homme pourrait peut-être se permettre », elle souligne une intériorisation des interdits par les femmes, ce qui représente une conséquence directe de leur place de dominées dans le rapport social de sexe.

Nous serions tentées de nous questionner : n'a-t-on pas pourtant tous les mêmes besoins ? N'a-t-on pas tous besoin de lien et de sécurité, nonobstant le sexe qui nous marque ? Autrement dit, selon la voyageuse, la prise de risque ne serait pas la même que l'on soit une femme ou bien un homme. Plus tôt, Danielle parlait même d'une « évidence » à cet égard.

Pis j'étais avec mon *chum* et j'étais contente d'être avec mon *chum*. Pis si j'avais été seule, je ne pense pas que je serais restée bien longtemps. Pas aux places où je me suis retrouvée. C'était peut-être pas comme ça à Kuala Lumpur, c'est une grande ville, mais nous on était dans des petits bleds. Déjà en partant, tu es une fille, tu es blonde, tu n'es pas voilée (Danielle, qui a voyagé trois semaines avec son petit-copain lors de son long voyage) (Danielle).

Ce questionnement s'exprime de manière très similaire chez deux des interviewées.

Une prise de risque est tantôt jugée de manière distincte que l'on soit femme, seule et célibataire.

À certains moments, je n'ai pas pris de risque parce que je ne me sentais pas en sécurité à 100 %. J'ai pris des taxis. Mais j'aime ça rester à des endroits où je me sens bien. C'est clair qu'à Jakarta ce n'était pas le cas et que je ne serais pas restée. Est-ce que c'est parce que je suis une femme seule ? Peut-être. Peut-être que si j'avais été en couple ça aurait été plus facile, je me serais peut-être plus sentie en sécurité (Béatrice).

Nous pouvons penser que si les femmes ne se sont pas senties en danger, c'est qu'elles se sont empêchées de dire ou de faire certaines choses, qu'elles ont assumé ne pas avoir le droit de se rendre en certains endroits ou encore qu'elles ont internalisé devoir prendre certaines décisions les limitant en fonction de leur position de minoritaire dans le rapport social de sexe. En d'autres mots, il s'agit d'un cloisonnement des espaces physiques du monde, selon que l'on soit homme ou que l'on soit femme. Ce qui a guidé leurs pas « intuitivement » n'a peut-être en fait rien d'intuitif. Cet instinct dont parlait Caroline et que mentionnera Danielle dans le passage suivant, n'est-il nul autre qu'une prise en compte des limitations qu'elles attribue à son sexe, et ce, indépendamment du lieu où elle se trouve ?

Moi, mon secret, c'est que je suis quelqu'un de très intuitif qui ressent beaucoup les énergies, comme les bonnes et mauvaises situations. Je me suis vraiment écoutée et fiée à ça en voyage et il ne m'est rien arrivé. Il y a des fois où je sentais que la situation aurait pu dérapier, mais je faisais attention, je me retirais et je n'allais pas à des endroits où je savais que ça pourrait être dangereux. Je ne m'en allais pas prendre une brosse quand je n'étais pas avec du monde. Je ne suis pas allée dans un bar plein de locaux, m'accoter au bar, c'est sûr que ça vire mal. Je n'ai pas couru après le trouble. Il y a aussi le fait que je voyageais à 28 ans et non pas à 20 ans. Il y a des choses que tu fais plus intelligemment. Je ne sortais pas dans des places où je ne me sentais pas en sécurité, je ne sortais pas toute seule (Danielle).

Et peut-être cette prise en compte des limitations s'opère-t-elle à un différent niveau de conscience chez les voyageuses puisqu'alors que certaines sont en mesure de reconnaître la domination et leur place de dominée et de minoritaire dans la société, une des participantes ajoute : « Le danger, c'est du danger peu importe le sexe que tu as. Le danger ne fait pas de discrimination sexuelle » (Caroline). Mais alors si tel est le cas, comment se fait-il que les femmes usent de subterfuges et autres contorsions

identitaires lorsque vient le temps de se présenter à autrui ?

4.2.3 Subversion de l'identité

Les regards que les membres de sociétés appartenant à d'autres cultures portent sur les femmes voyageant seules accentuent certains jugements, renforcent certains stéréotypes, ou, au contraire, viennent contraster ces visions préconçues de l'altérité. Et inversement. Les femmes ne regardent plus les lieux de la même manière une fois qu'elles les ont visités, de même qu'elles n'observent pas les gens issus de certaines contrées du monde une fois qu'elles sont allées à leur rencontre. Et c'est précisément de cette rencontre qu'émerge le changement de regard. La rencontre de l'altérité complexifie la représentation de l'identité parfois fixiste ou substantialiste (Kaufmann, 2004) que l'on se fait d'un individu, d'une culture ou d'une société. Or, l'appréhension de ce regard sur soi par autrui a un impact sur les comportements et paroles des voyageuses en sol étranger. De ce fait, la majorité des interviewées affirment avoir déjà menti sur leur identité.

Il y a des pays où c'est mal vu de voyager seule et de ne pas être mariée. Je mentais tout le temps. J'ai cette bague-là dans ce doigt-là depuis mon voyage. Je disais tout le temps que j'étais mariée. Mon mari venait souvent me rejoindre deux jours plus tard. J'avais tout le temps un ami ou un *chum* qui m'attendait où je m'en allais ou qui s'en venait me rejoindre. J'avais plein de scénarios comme ça. Quand je prenais le taxi, je *loadais* la carte dans mon téléphone alors je voyais où je m'en allais et, des fois, je faisais sonner mon alarme comme si mon téléphone sonnait et je faisais semblant de parler à quelqu'un que j'allais rejoindre (Danielle).

Mentir par mesures préventives ou pour être acceptées ? Est-ce pour être mieux reçues, mieux perçues ou pour se sentir plus similaires à la société d'accueil, voire comprises, que les voyageuses solo vont jusqu'à travestir leur identité ? Un travestissement qui se traduit de maintes façons, tantôt par le changement d'un statut matrimonial, par l'omission ou l'ajout de certains détails personnels, par le port d'une alliance, d'un voile, ou de tenues vestimentaires particulières, tantôt par le changement de nom ou de langue. Danielle affirme : « Ma bague, ce n'était pas pour

me faire accepter, mais plus pour ne pas me faire achaler. » Il est intéressant de constater que les interviewées font le calcul de ce qu'elles travestissent, ou non. Autrement dit, elles évaluent ce qu'elles sont prêtes à déguiser, et inversement, ce qu'elles refusent de laisser aller. Par exemple, elle ajoute : « Je n'allais pas me voiler pour eux. Je faisais attention, je mettais des pantalons longs, je ne mettais pas de camisole, mais je me faisais regarder plus » (Danielle). C'est donc ainsi qu'elle évalue son coût de renonciation ; elle accepte de se faire regarder davantage plutôt que de se résoudre à porter le voile.

Dans les cas de mensonges les plus répandus, ceux concernant la présence d'un homme dans les parages – celui dont on dit qu'il nous attend à l'hôtel ou qu'on va rejoindre – il semble y avoir un réel calcul des intentions, de même qu'un calcul des probabilités de dangers ou de risques dictant ce que les voyageuses disent, ou décident de ne pas dire. Parfois, énoncer la vérité n'est même pas une option. C'est notamment le cas de Caroline qui, bien que célibataire, se présente toujours comme étant en couple, parfois conjointe de fait, parfois mariée :

Il y a des trucs un peu frustrants : tu prends un taxi toute seule et tu te fais toujours demander si tu es mariée. C'est charmant parce que certaines personnes le font de manière gentleman, mais... Je réponds que oui. Ou que non, mais je me lance dans une explication de la culture occidentale. Des fois, je triche. Ça dépend de comment on m'a posé la question. Si le gars est insistant, je suis mariée.

Mais ça fait partie de ce qu'on développe en tant que femme, ce genre de troisième œil à savoir quand est-ce que tu plais ou que tu plais de façon démesurée. Il y a une différence entre le gars qui va te dire t'es vraiment jolie et le gars qui va te prendre le bras pour te dire que t'es vraiment jolie. À un moment, tu es capable de reconnaître celui qui est susceptible de te prendre le bras pour te faire un compliment.

Si on est en échange de plus égale à égal, et bien je vais toujours dire que j'ai un copain par exemple. Même si ce n'est pas le cas (Caroline).

Il ne faut pas prendre à la légère l'« explication de la culture occidentale » que mentionne Caroline puisque cette explication sert à contrer la confusion liée au genre et aux positions sociales issues de l'interculturalité. Discuter la culture occidentale –

nous sommes ici tentées de dire les cultures occidentales, car elles sont plurielles – permet de dresser un certain portrait et de définir une certaine position qu’incarnent les femmes dans cette société. La voyageuse, décidant de s’engager dans cette voie, cherche à exprimer les mœurs et modes de vie communément partagés par sa culture. C’est en quelque sorte un effort visant à donner des outils de compréhension à son interlocuteur/rice. Par ailleurs, sa position privilégiée – souvent perçue par les cultures non-occidentales comme une position de supériorité (plus qu’un préjugé racial lié au mythe de la suprématie culturelle « blanche », un fait de rapport de domination et de colonisation) – est significative pour autrui en ce sens qu’elle vient inverser les polarités hommes-femmes et brouiller les perceptions qui y sont liées. Dans le cas de Danielle, elle raconte son expérience au Népal, où elle vivait au sein d’une famille dans laquelle elle devait se plier aux traditions, et où son statut d’invitée lui a accordé certains privilèges. Privilèges que son statut de femme lui aurait à priori déniés :

Pour eux, quand tu es un[e] invité[e], tu es comme un Dieu alors tu as des privilèges. Mettons les femmes, quand elles ont leurs règles, au Népal, elles n’ont pas le droit d’entrer dans la cuisine. Elles mangent assises sur un petit banc, mais moi ils ne m’ont jamais demandé si j’avais les miennes parce que j’ai comme un droit acquis de rentrer dans la cuisine (Danielle).

Il en va de même pour Béatrice qui raconte son expérience lorsqu’elle travaillait pour un producteur de cacao en République Dominicaine, un environnement qu’elle décrit de « très masculin » :

Je sentais que j’étais traitée d’une façon différente, pas nécessairement négative, mais plutôt l’inverse... Parce que j’étais « blanche », parce que je venais d’ailleurs, j’étais peut-être mieux traitée ou j’avais des traitements de faveur pis ça me mettait mal à l’aise (Béatrice).

Or, dans les deux cas, cette position privilégiée semble être davantage attribuable au fait qu’elles soient étrangères et invitées, issues d’un pays occidental, qu’au fait d’être femmes. Questionnées sur leur statut de femmes voyageant seules, les interviewées ne perçoivent pas de manière irrévocable leur genre telle une contrainte, ni tel un atout, sauf pour Caroline qui, elle, répond :

Un atout. Mais moi, c'est l'Amérique du Sud et l'Europe. Des fois, ça vient avec son lot de devoir faire plus attention, mais ça a été un atout quand même. Il y a tellement de choses que je ne paye pas parce que je suis une femme qui voyage seule. Il y a plus de personnes qui vont m'aider plus facilement. Les gens vont m'offrir de l'aide tandis que je sais pertinemment que si j'étais un gars, personne ne viendrait me demander si j'ai besoin d'aide. On dirait que tout le monde veut prendre soin de toi même si tu n'as pas besoin d'être prise en charge.

C'est peut-être parce qu'en Amérique du Sud, c'est une culture très macho, protectrice. J'ai été élevée comme ça, alors ça me rassure. Je vois des grandes faiblesses dans cette façon de vivre-là, dans cette mentalité-là, mais il y a de grandes richesses aussi. Si tu parles des relations hommes-femmes, je remarque que les hommes ont une plus grande facilité à être vulnérables qu'ici où la culture qui est un peu plus égalitaire fait en sorte que les hommes en Amérique du Nord vont vivre avec la pression, plus confinés, vont vivre avec plus de retenue. Alors que là-bas, ils vont plus se laisser aller. Et je trouve que c'est une grande force d'un côté comme de l'autre parce que ça fait en sorte que les femmes aussi peuvent se laisser aller beaucoup plus. Si tu explotes, tu ne te fais pas traiter de *criss* de folle (Caroline).

Ce qui est interrogé ici, ce n'est pas simplement le rapport social de sexe dans lequel se loge la voyageuse dans un contexte interculturel, mais le lieu discursif d'où ce positionnement prend place. Dans l'extrait mentionné ci-haut, Caroline reformule son cadre de référence pour expliquer ce qu'elle considère comme un atout. En disant « c'est une culture très macho, protectrice. J'ai été élevée comme ça, alors ça me rassure », elle justifie « d'être prise en charge » par la classe des hommes en usant d'un discours relatant ses origines et son interprétation des codes culturels liés aux rapports sociaux de sexe de cette culture.

En répondant à cette question, « Être une femme et voyager seule : Atout ou contrainte ? », il n'est pas nécessaire pour les répondantes de prendre position, mais il n'en demeure pas moins que leur genre possède une dimension positionnelle avec laquelle elles doivent composer et qu'il s'inscrit dans un rapport de pouvoir, de force et de domination. À cette question où l'aliénation de la hiérarchie sexuelle pèse si lourd sur l'identification, les femmes qui voyagent en solitaire peuvent user de « dénégation et déni de l'oppression comme [femmes], car il est plus sécurisant de lutter contre, ou même de subir, l'oppression d'un peuple ou d'une classe sociale (i.e. où il y a aussi des hommes opprimés) » (Mathieu, 2014 : 154). C'est donc dire que l'oppression des hommes sur les femmes est bien réelle, mais que certaines femmes

préfèrent la nier et accorder ainsi leur réalité individuelle à des référents fixes d'une réalité collective au sein du nouvel espace culturel où elles se trouvent. Toujours selon Mathieu :

Les femmes n'ont pas de « culture » distincte de l'opresseur, elles n'ont (elles n'avaient jusque récemment) comme référence que la société où elles sont, qui est organisée par les pratiques et les idéologies masculines. Leur possibilité de liberté et de résistance se situe, à la différence d'autres catégories opprimées, non pas dans le recours éventuel à une communauté « culturelle », mais dans la prise de conscience d'une commune situation d'oppression juridique et matérielle qui est trans-classiale, trans-culturelle et trans-nationale. (*Ibid.*: 159-160).

C'est ce qui explique le déni de certaines participantes de nommer des injustices ou discriminations vécues à l'étranger, ou encore, c'est ce qui permet de justifier les nuances auxquelles elles ont recours dans leur discours lorsqu'elles parlent des rapports hommes-femmes, allant jusqu'à banaliser certains comportements, voire à en rire :

C'est sûr que là-bas tu es toujours discriminée si tu es une fille à la base. Ils ne te laisseront pas porter tes sacs toi-même. Je le savais que c'était comme ça, alors je suis assez ouverte et j'en faisais des blagues. J'aimais mieux en rire qu'autre chose.

Meilleur exemple, quand je revenais pour Noël ou à d'autres occasions, il n'y a pas une fois que j'ai traîné ma valise, mais à Montréal, personne ne m'aidait et j'étais prise dans les marches avec mes grosses valises et les gens te regardent et passent leur chemin. Là-bas, les gens t'arrêtent et t'aident. Ça c'est un des côtés de la discrimination genrée. Les gars vont être très insistants. Ils vont te siffler dans la rue. Ce que tu appelles du *catcalling*, là-bas ce n'est pas vu comme tel, mais plus une technique de *cruise* (Béatrice).

Il peut donc être question de subversion quant à ce que les voyageuses décident de raconter, mais également en ce qui a trait au discours définitionnel de soi. Un autre point intéressant nous éclairant sur cette subversion de l'identité est mis en lumière par une des participantes qui affirme non seulement ne pas avoir menti en voyage, mais mentionne que c'est au contraire loin du Québec qu'elle a défini sa situation professionnelle sans user de détours. En effet, Elodie exprime qu'elle ressent parfois le besoin de performer davantage son statut social au Québec, alors qu'en Australie, elle « n'[a] jamais eu honte d'être serveuse ». Elle partage que chez elle, elle sent toujours le besoin d'ajouter quelque chose et que son statut d'employée en tant que

serveuse ne semble pas suffire. Racontant son récit, elle accorde de l'importance au fait de ne pas s'être sentie jugée.

J'ai travaillé beaucoup en restauration ici et j'ai travaillé aussi en restauration là-bas pis ici tu vas te faire poser la question « Ah ben, c'est pas ça que tu vas faire ? Ça ne peut pas être ton vrai métier ! Mais là-bas, je ne me suis jamais fait dire, je n'ai jamais eu honte d'être serveuse. Les gens s'en foutent que tu sois serveuse comme métier (Elodie).

Ces témoignages illustrent comme les voyageuses ne travestissent pas leur tenue vestimentaire, de même qu'elles ne revêtent pas une alliance dans l'unique but d'être acceptées lorsqu'elles sont loin de chez elles. Si elles usent de ces subterfuges, il semblerait que ce soit davantage afin de modeler le fil narratif de leur identité. Si elles se servent de stratagèmes, c'est afin d'être catégorisées d'une certaine manière ou de contredire une certaine perception stigmatisée, ou une image stéréotypée, d'elles-mêmes en tant que voyageuses en solitaire ; l'usage de ces subterfuges leur permettant de performer leur identité. Et ces ajouts, suppressions ou modifications de leurs récits narratifs et individuels, elles ne s'en servent pas qu'en voyage.

4.3 Expression de l'identité

En disant *je*, nous entamons le résumé de nos expériences. Ne pouvant recréer tout à fait l'ambiance d'un moment vécu, ni revivre l'expérience elle-même, nous utilisons la narration de soi pour faire tenir notre existence dans des versions narratives correspondant à nos expériences passées. Le voyage est un changement de décor et en faire le récit permet d'y inclure des images de soi particulières et d'y faire correspondre des alternatives identitaires qui interrogent le rapport à l'altérité et à l'interculturalité. De quelle manière l'identité des jeunes Québécoises voyageant seules s'exprime-t-elle en voyage ? C'est ce que nous tentons de saisir en analysant ce que les interviewées disent d'elles-mêmes en voyage, la manière dont elles se présentent, et dans un deuxième temps, en y faisant correspondre l'image qu'elles ont

d'elles-mêmes lors du retour. Les pistes de réflexion suivantes servent à renforcer la notion d'expression de soi de la voyageuse.

4.3.1 *Je, en voyage*

La manière de se présenter soi-même est significative puisqu'elle œuvre comme carte de visite, influe sur le jugement et guide la première impression lors d'un premier contact. Bien que toutes les voyageuses interviewées soient des Québécoises d'origines canadiennes-françaises issues d'un même environnement culturel et appartenant à une classe sociale similaire, moyenne à supérieure, nous constatons que leurs manières de se présenter lors d'une première rencontre interculturelle varient considérablement les unes des autres. Lors des entretiens, nous avons demandé aux voyageuses de se prêter au jeu et de prétendre devoir se présenter à la chercheuse responsable en simulant qu'elle était une locale rencontrée lors d'un voyage. Cette mise en situation nous a fourni les réponses suivantes : « Je dis mon nom, enchantée. Typique. Comment ça va ? D'où tu viens » (Elodie) ?

Alors qu'il était demandé à toutes de se présenter à une locale, Danielle répond toute autre chose. Elle dit : « Je n'aime pas les gens qui se définissent par leur métier. Je trouve que ça ne rend pas justice à la personne ». Annie, à l'opposé, révèle se présenter en utilisant son titre professionnel fièrement : « Je peux le dire maintenant, je suis journaliste voyage ! » Et lorsqu'elle le dit, on ressent son sincère enthousiasme. Les nouvelles rencontres sont pour elle l'occasion de préciser de manière presque automatique les motifs qui guident ces pas :

Il y a toujours une raison. Je suis ici pour apprendre l'espagnol. J'ai vécu un an à Paris, je suis allée apprendre le théâtre. Deux mois à New York, école de théâtre. À chaque fois, c'est ça. C'est vrai que je rattache ça à une fonction quelconque.

Quoi qu'au Vietnam, je le disais : Je voyage toute seule, ça fait longtemps que je rêve de découvrir le Vietnam pis je suis venue. J'étais plus assumée avec l'âge, avec l'expérience, comme femme qui a le goût de voyager seule (Annie).

Une fois les raisons de son voyage énoncées, elle sent le besoin d'expliquer aux gens qui ne savent pas où se trouve le Québec – la majorité – sa position géographique au sein du Canada et elle dit prendre le temps, à chaque fois, de préciser que sa première langue est le français et que les gens sont bilingues à Montréal. « Ils sont étonnés. Mais j'y tiens. Pour moi c'est vraiment important. » Elodie, quant à elle, préfère dire qu'elle est de Montréal :

J'ai réalisé que je ne dis jamais que je suis du Canada, c'est trop grand. *I am from Montreal*. Quand je dis Canada, les gens pensent que je parle anglais et après ils ne comprennent pas pourquoi j'ai un accent francophone ou que mon anglais n'est pas parfait. Après Montréal, je vais dire que je suis *French Canadian* (Elodie).

Il en va de même pour Béatrice. Celle qui dit ne pas aimer parler d'elle et qui préfère utiliser les discussions faciles, le *small talk*, lorsqu'on la rencontre, dit qu'elle est de Montréal : « parce que c'est plus facilement identifiable sur la carte. Puis des fois, je vais dire que c'est la partie francophone du Canada, parfois, je vais dire que je voyage beaucoup. Ça dépend du contexte. »

C'est donc en fonction du contexte, mais aussi en fonction de leurs interlocuteurs/rices, que les voyageuses changent leur mode de présentation. Elles s'adaptent selon qu'elles s'adressent à des locaux/les, à des voyageur/euses, à des Québécois.e.s ou à des Canadien.ne.s. Et si à certaines occasions ou dans certains pays elles se rendent compte qu'elles ont tendance à ne pas être comprises du premier coup, elles s'ajustent. De cette manière, Montréal devient vite Québec, puis la partie francophone du Canada.

Souvent, c'est les mêmes questions entre *backpackers*. Salut, tu viens d'où ? Je disais : Moi je m'appelle Audrey, je viens du Québec. Je dis que je viens du Québec. *Bah*, ça c'est mon petit sentiment d'appartenance. Québec, Canada, pis là t'aime pas le dire, mais tu le dis pareil : *French Canadian*.

Mais Québec vient en premier parce que je me considère Québécoise plus que Canadienne. Pis même quand tu voyages dans le monde, les gens voient la différence entre un Québécois et un Canadien. On est différents dans notre culture, on est différents dans notre histoire pis ça se sait. Pis ça emmène toujours des questions politiques intéressantes quand tu te retrouves avec des gens cultivés. Je viens du Québec. Aux autres voyageurs, je disais que je voyageais en solo.

Peut-être que j'ai ajouté *French Canadian* parce que personne ne comprenait avant le Québec. Ou je disais : *I speak French* (Danielle).

On se rend donc compte que la manière de se présenter change au fil des voyages. Elle évolue et se transforme selon les rencontres. Or, une remarque intéressante partagée par deux des participantes est celle de l'épuisement lié à la présentation de soi. L'accumulation des rencontres (des autres touristes, des locaux/les, du personnel de service, agent.e.s du gouvernement, etc.) occasionnée par le déplacement fatigue et pousse les voyageuses à se répéter incessamment. « Des fois, t'es juste *tannée* de ton *speech* répété 300 fois. Des fois, t'as juste pas envie de réexpliquer d'où tu viens, ce que tu fais... » (Elodie). Caroline décrit, elle aussi, la fatigue et l'ennui qui l'accablent lorsque vient le temps de se présenter à autrui. Sa réponse illustre clairement comment la route peut être éprouvante pour quiconque ne souhaite pas se définir.

C'est drôle parce que dans mes premiers voyages j'adorais me présenter. J'adorais me définir. Je disais : Je m'appelle Caroline, j'étudie en communications, je parlais de mes *hopes and dreams* avec une telle fluidité, il fallait que tu m'arrêtes. C'était tellement *l'fun* de me définir. J'étais tellement fière de ce que je faisais et il en est venu à un point où cette question-là me rendait folle. Je ne répondais plus. Je disais mon nom pis *that's it*. Si tu me demandais tu viens d'où, tu fais quoi, je te disais : Je m'appelle Caroline pis *that's it*.

Je ne répondais plus, ça ne me tentait plus. Ce n'était pas que je n'étais plus confortable avec moi-même, c'est juste que je me suis rendue compte que c'était trop difficile de me définir de façon aussi linéaire. Et tu te répètes tout le temps.

Tu rencontres d'autres gens pis tu répètes la même cassette. À un moment, je n'étais plus capable de moi-même. Ok, je me trouvais bien *awesome*, mais là je me trouve plate. Pas je me trouve plate, mais je suis *tannée* de me définir par ça. J'ai hâte que quelqu'un me pose une question qui ne sera pas en superficialité... Peux-tu essayer de deviner qui je suis, mais pas géographiquement ou par rapport à ma culture ? Aussitôt que je te dis Canada, la personne à qui je parle pense à ce qu'elle connaît du Canada et le projette sur moi. Pis je vais faire la même chose quand je rencontre quelqu'un des Etats-Unis, par exemple. De quelle partie ? Et là, je vais projeter des choses avant même de le connaître.

J'essaie de limiter ça et, en même temps, c'est ce que je demande parce que je suis intéressée par où tu viens, mais je suis *tannée* de dire qui je suis, de refaire ce genre de *sell-pitch*... Surtout quand j'étais en Argentine et que je détestais mon travail. Qu'on me demande de me définir par ça... Ça me donnait envie de frapper les gens (Caroline).

Ce passage met l'emphase sur la complexité de l'être, sur le défi que représente les divers contextes interculturels, de même que sur la difficulté que représente l'effort constant d'identification dans le déplacement, tout autant qu'il révèle les questionnements identitaires qui surgissent au fil des trajectoires individuelles. La voyageuse ne se libère pas si facilement de son joug quotidien, de son rapport aux autres et au monde social dans lequel elle évolue. Elle s'en sert pour se définir, en quelque sorte. Sollicitée par la multitude des nouvelles rencontres, elle se sent en devoir de répondre et de se présenter.

Le[a] voyageur[se] disparaît en prenant justement la clé des champs. Il [elle] laisse chez lui [elle] son état civil, son histoire, ses soucis, ses responsabilités sociales, familiales ou professionnelles. Il est de sa seule initiative de se dévoiler et de donner des informations à ce propos à ceux et celles qu'il croise sur les sentiers. Le voyage libère des contraintes d'identité. Il allège le fardeau parfois d'être soi, relâche les pressions qui pèsent sur les épaules, les tensions liées aux responsabilités sociales et individuelles. Hors de la trame familière du social, il n'est plus nécessaire de soutenir le poids de son statut (Bécel (dir.), 2016 : 103).

Alors qu'on pourrait penser qu'il est plus facile de se libérer des contraintes liées à son identité en voyage comme mentionné dans l'extrait précédent, il semble au contraire difficile de l'éviter. Et cette confrontation perpétuelle à soi-même vis-à-vis des autres peut être éprouvante selon notre besoin de nous définir, ou au contraire, selon notre besoin de nous effacer.

On peut dire de la culture ce que l'on peut dire de toute identité, individuelle ou collective : elle se construit à l'épreuve des autres [...] La vie de la culture, sous quelque angle qu'on l'envisage, est animée par le déplacement qu'elle ne cesse d'effectuer entre les pôles extrêmes où elle ne se fixerait qu'au risque de se figer ou de se dissoudre [...] Ce déplacement, c'est le double déplacement de soi vers l'autre et de l'autre vers soi (Augé, 2002 : 65).

Caroline affirme que sa réponse change au fil du temps, mais que ce qui demeure statu quo pour elle, c'est ça : « I'm Caroline, I'm from Canada. Je suis Canadienne. C'est ça mon passeport et puis ça n'a pas changé. »

Mais devant cette nécessité de se définir dans l'altérité, devant ces questions répétitives que provoquent les nouvelles rencontres et interactions culturelles, comment les voyageuses se perçoivent-elles ? Et quel regard portent-elles sur elles-

mêmes au retour, une fois que les questions ont cessé, après les avoir forcées à faire ce travail constant de retour sur soi ? Mais d'abord, comment les vivent-elles ces retours ? Et qu'est-ce qui, de soi, change et se façonne sur la route, au contact de l'altérité et de l'ébranlement des repères ?

4.3.2 Préparation d'un deuil

Partent-elles pour revenir ? Certes, le voyage implique une fin au parcours, sans quoi il serait question d'expatriation, d'exil ou d'émigration (Leclerc, 2015). Or, le fait social qui nous intéresse tient compte de cette étape importante, de même que des phases successives au retour chez-soi, phases qui ne provoquent pas les mêmes émotions ni ne représentent les mêmes défis et attentes portés par les voyageuses au départ. « Si partir est soulagement d'échapper aux routines personnelles, sociales ou professionnelles, une échappée belle hors du prévisible, le retour apporte toujours un regard neuf sur les anciennes évidences de la vie quotidienne chez soi » (Bécel (dir.), 2016 : 102). Les quelques témoignages suivants illustrent bien toute la gamme d'émotions et d'ajustements par lesquelles sont passées les interviewées une fois rentrées de leur grande aventure.

Le départ chamboule, la route éprouve et qu'en est-il du retour ? On entend souvent parler du *blues* des voyageurs/ses, celui qui frappe lorsque vient le temps pour eux/elles de réintégrer leur société et de se retrouver parmi les « leurs » alors qu'ils/elles sont susceptibles d'avoir trouvé à l'étranger des « leurs » tous aussi semblables. Pour certain.e.s, il s'agit même de faire de là-bas un nouveau chez-soi.

Ça dépend de la durée des voyages, mais les retours, c'est des petits deuils. Si je suis partie assez longtemps pour avoir eu un deuxième *home*, il faut que je me sois installée une routine, je trouve les retours vraiment difficiles. Mais quand tu reviens pis que t'es prête à revenir, c'est autrement. Quand tu prends le contrôle de ton retour, tu peux le vivre différemment (Caroline).

Caroline mentionne des pistes de réflexion pertinentes dans sa réponse ; d'abord, l'importance pour elle de se créer un quotidien afin d'avoir l'impression d'être chez-soi et l'importance de préparer son retour. Exprimé en deux temps, il s'agit pourtant du même effort, celui de se familiariser avec l'environnement, mais également la nécessité d'y ancrer des habitudes et une routine pour y ressentir les effets stabilisateurs. Nous constatons que la notion de longue durée est primordiale, car plus les voyageuses partent longtemps, plus elles s'installent en un endroit et plus le retour se vit difficilement. « Les retours ne sont pas toujours faciles. La première fois, ça a été la plus difficile et j'étais partie plus longtemps » (Béatrice). Il en est de même pour Annie, pour qui son retour du Mali, où elle a passé six mois a été le plus difficile :

En fait, mon plus gros choc du retour, ça été quand je suis revenue du Mali. J'avais 25 ans et quand je suis revenue dans ma banlieue, j'étais vraiment déprimée. Non seulement j'étais en gros choc culturel au niveau du mode de vie, sur ma mère... J'étais toute seule à la maison avec ma mère, dans le confort douillet de Brossard et j'étais comme : Euh... (Annie)

Le retour est un processus qui implique des pertes, des gains et d'autres changements, changements significatifs qui surviennent souvent selon l'ordre proposé dans les étapes suivantes :

1. La préparation du retour
2. La lune de miel
3. Le choc du retour
4. La réintégration⁵

⁵ Bernier, M. [s. d.]. « Séjour à l'étranger : Le choc du retour », dans *Direction des services aux étudiants*, Centre d'aide aux étudiants, Université Laval. Récupéré le 13 mars 2017 de <https://www.aide.ulaval.ca/psychologie/textes-et-outils/developpement-personnel/sejour-a-l-etranger-le-choc-du-retour/>

Ce processus du retour, Béatrice en décrit plusieurs étapes qu'elle associe et fait correspondre au même processus d'adaptation initial du choc culturel :

Ce n'est pas toujours facile les retours. Quand on part, on a une espèce de lune de miel, on découvre, tout est nouveau, tout est beau, on voit les côtés positifs, on part à l'aventure. Après ça, tu as une phase à redescendre, tu te rends compte que c'est vraiment différent, que tu n'es pas adaptée dans le fond pis t'as des chocs de valeurs et, après ça, ça remonte, tu t'adaptes et parfois ça peut être très très long la phase d'adaptation. Quand tu reviens, c'est pareil parce que tes valeurs ont évolué pis t'as d'autres modèles et à priori tout est beau, tu es content, tu revois ta famille, tu retrouves ton petit café, tes habitudes et, après un moment, tu te rends compte que les choses n'ont pas changé et quand tu confrontes ce que tu as appris avec comment ça se passe chez toi et les gens, ben tu te rends compte que les gens comprennent pas et ne comprennent pas que tu as changé et, là encore, il faut que tu t'adaptes (Béatrice).

Bien qu'il y ait certains moyens de faciliter la réintégration de même que certaines mesures susceptibles d'influencer la période d'ajustement des voyageuses après un long séjour à l'étranger, il n'en demeure pas moins que ces étapes ne se vivent pas de manière linéaire pour toutes les voyageuses, ni avec la même intensité. Pour certaines, le retour se passe en douceur, alors que pour d'autres, il est plus violent et prend son temps. Si la durée et le degré d'enracinement au sein d'une nouvelle société d'accueil semblent être des indicateurs fiables permettant de mesurer le choc du retour, il se trouve néanmoins plusieurs autres facteurs susceptibles de bouleverser ces phases d'adaptation. Par exemple, une des participantes se confie et raconte s'être faite hospitaliser à son retour. Son choc, elle le raconte par un épisode de manie résultant, entre autres, de plusieurs éléments stressants éprouvés en voyage, mais aussi dans les années et épreuves ayant précédé le voyage. Elle se livre sur une note très personnelle et exprime ci-dessous les différentes phases d'adaptation par lesquelles elle est passée :

Il y a plusieurs phases. La phase d'arrivée a été très difficile. Là je te fais des confidences. Ça a été vraiment difficile. Je suis revenue à la fin mai, j'ai fait un retour en étapes. J'habitais [un endroit] où j'ai habité pendant six mois, je suis allée faire le *roadtrip* avec mon ami et ça a déjà été une forme de retour parce que c'était un deuil pour moi de quitter [cet endroit-là]⁶. Je ne m'attendais pas à ce que ça me frappe autant que ça. Ça m'a frappé quand je me suis retrouvée dans un autre lit que le mien le matin, j'ai fait *Woh !* Qu'est-ce que je fais ici ? Le *roadtrip* ça a

⁶ Par souci de confidentialité, nous avons jugé préférable de ne pas nommer le lieu réel.

été le fun, mais pas autant que je l'aurais pensé parce que je n'étais pas dans un état, j'étais vraiment en deuil. Je ne comprenais pas ce que je faisais là et j'ai trouvé ça difficile.

J'ai fait un épisode de manie sur le chemin du retour [...] Difficile à expliquer, mais ce qui semble être la théorie, c'est qu'étalé sur deux ans, j'ai eu beaucoup de *stresseurs* dans ma vie. [Elle raconte.] Stress du retour, deuil de [l'endroit], deuil du retour. Beaucoup de stress, beaucoup de mauvais sommeil accumulé, dans les dortoirs...

Pis le retour, je n'étais pas 100 % prête à revenir. Je pensais que je serais [l]à un peu plus longtemps. J'ai trouvé ça vraiment dur le retour, mais en même temps ça a été positif comme expérience. L'expérience de l'hospitalisation et de la manie [...]

Je me suis retrouvé une job et là ça s'est mis à aller mieux. Le choc du retour a été difficile au niveau de ce que je veux de ma vie, est-ce que c'est vraiment ici que je la veux, des difficultés un peu de concilier mon mode de vie que j'avais [là-bas] et mon mode de vie que là j'ai ici qui est vraiment différent. Là-bas, je fais du yoga tout le temps, je suis dehors, c'est relax, tu peux aller dans l'océan. Ici, je fais du Crossfit, je fais presque pas de yoga, je ne suis pas dehors. Toute ma famille pis mes amis sont ici, mais j'ai aussi maintenant une famille et des amis [là-bas]. C'est comme deux modes de vie qui sont complètement différent. Mettons que je m'ennuie de [là-bas].

Au début je trouvais ça difficile parce que mes amis sont tous dans le mode on achète des blocs, on emménage avec nos *chums*, on est dans des relations sérieuses et c'est parfait, je suis contente pour eux, c'est juste que moi je ne suis pas là du tout. Eux aussi sont dans des trucs on achète des meubles, on rénove pis moi j'ai même pas le goût de m'acheter un four ou un frigo parce que ça m'implante trop. Ça m'enracine trop, j'ai pas envie de ça moi en ce moment. Je trouvais ça confrontant. Et plein de trucs, je ne sais pas pourquoi, ça me frappait plus le matérialisme ici qu[e là-bas].

Après ça c'est comme estompé. Le temps fait son œuvre, mais je pense à [là-bas] à tous les jours. Pas de façon triste, je ne pleure pas, mais j'ai hâte d'y aller. Mon cœur est là-bas, je m'ennuie de mon monde là-bas, c'est comme si mes amis là-bas ont plus le même *mind set* que moi que mes amis ici. Ça ne fait pas qu'on s'aime moins, que j'aime moins mes amis ou que je les juge, pas du tout, je suis heureuse pour elles si elles sont heureuses de même, mais moi je fite pas tant là-dedans en ce moment on dirait (Elodie).

Si nous avons choisi d'inclure la presque totalité de son témoignage, c'est qu'Elodie décrit en détails plusieurs phases d'adaptation partagées et éprouvées par les participantes. En dévoilant son expérience particulièrement choquante, elle exprime en profondeur toute la complexité des questionnements qui l'ont traversés sur le chemin du retour. Les écarts de perception de ce là-bas désormais chez-soi et de ce chez-soi déterminé par son environnement culturel et social viennent contraster une vision monolithique de ce qui est le plus souvent considéré comme la maison, le

home. Ou encore, pour reprendre les mots de Saïd s'appliquant bien aux nouvelles grilles de perception et d'interprétation des voyageuses :

Considérer « le monde entier comme un pays étranger » permet l'originalité de la vision. La majorité des gens sont surtout conscients d'une culture, d'un milieu, d'un foyer; les exilés sont conscients d'au moins deux visions, et cette pluralité donne lieu à une conscience qui – pour utiliser une expression musicale – est en contrepoint... Pour un exilé, les habitudes de vie, d'expression ou d'activité dans le nouveau milieu arrivent inévitablement en contraste avec le souvenir de choses dans un autre milieu. De cette façon, aussi bien le nouvel environnement que le précédent, sont vécus, réels, et se présentent ensemble, en contrepoint (Saïd, 2008 : 256).

Le temps fait son œuvre, mais un des éléments qui facilite le retour est la préparation. Puisque le rapport au temps est lui-même affecté lors du retour, il s'agit de se donner les outils pour rentrer et reprendre son rythme. Autrement dit, il s'agit de se donner l'impression de prendre le contrôle de son retour, de se lancer de nouveaux défis et d'intégrer de la nouveauté dans un quotidien sédentaire. Pour Danielle, cette prise de conscience à l'égard d'un retour éminent, de même que le conditionnement quant à la préparation de son retour tout au long du voyage, semblent avoir été des moyens efficaces ayant pour effet d'adoucir son atterrissage :

Moi, ça s'est très bien passé. Tout le monde m'avait tellement dit qu'un retour ça se préparait autant qu'un départ, que comme je n'avais pas préparé mon départ, je pouvais juste mieux préparer mon retour. Mais j'avais beaucoup entendu de voyageurs qui disaient à quel point c'était dur de revenir et ils avaient eu un gros blues, un gros down du retour. Moi, mon *down*, je l'avais déjà eu, ça ne me tentait pas d'en avoir un autre. Je le craignais parce que là-bas, je me suis mise à me sentir tellement mieux, c'était aussi pour ça que je partais, c'est pas tout le monde qui part dans l'état où moi je suis partie.

Alors pendant tout mon voyage, je pensais à mon retour. Je me disais toujours : Profites-en maintenant ! J'essayais de ne pas me dire : J'aimerais donc bien ça rester ici. Ah, je ne veux pas revenir. Je me disais : Aujourd'hui, j'ai appris ça. Comment je vais mettre ça en application dans ma vie quand je vais revenir, comment ça, ça peut m'être utile au quotidien ?

Je faisais toujours des parallèles avec ma vraie vie et je gardais toujours en tête que ce que je vivais là c'était comme une vie en parenthèses. Je me disais que ça n'allait pas durer. Alors je pense que de rester *groundée* et de profiter de tout quand même, ça a aidé mon retour, vraiment. Pis quand je suis revenue, j'ai dormi, dormi, dormi, dormi. La première journée que je suis revenue, j'ai dormi 22 heures en ligne, mon *chum* pensait que j'étais morte. Il m'avait appelé huit fois, je ne répondais pas, j'étais tellement fatiguée.

J'ai étiré d'une semaine, je ne voulais pas revenir, alors je suis revenue une semaine avant de recommencer à travailler. Pis moi ma job avait toute changé quand je suis revenue. Alors je

pense que c'était pour moi plus facile parce que je ne retrouvais pas la même routine, je n'avais plus les mêmes fonctions, de nouvelles tâches, *fecque* c'est comme si je repartais autre chose.

C'était toutes des mauvaises nouvelles à ma job. Je changeais d'horaire, je ne faisais plus de vidéo, c'était tout de la *marde* ce qu'ils m'annonçaient, mais comme j'arrivais avec ma bonne *vibe*, je voyais tout du bon côté et je me suis servie de tout ce que j'avais appris durant mon voyage : sur moi-même, les autres situations, pis ça m'a aidé à dealer avec cette situation-là pis plein d'autres par la suite. Bref, ça a fait en sorte que mon retour a été plus doux. Pis aussi de m'être fait la promesse que j'allais repartir (Danielle).

À la lumière de ces partages et de la diversité des expériences du retour, on serait tentés de conclure : à chacune son rythme, à chacune son retour. Or, certaines similarités dans la mise en récit de ces femmes méritent d'être soulignées. Entre autres, nous constatons que les femmes s'expriment davantage au sujet des chocs vécus lorsqu'elles racontent leurs retours plutôt que lorsqu'on leur demande directement si elles en ont vécus, des chocs d'ordre socio-culturels ou émotifs. Libérées de la contrainte de nommer les difficultés telles qu'éprouvées sur la route, elles se livrent ainsi plus explicitement et plus ouvertement. C'est notamment le cas d'Annie, qui a dû essuyer ses larmes, émue de raconter son amour pour la culture malienne auprès de qui son identification devient si forte, qu'à un moment alors qu'elle raconte son histoire, elle passe du *ils* au *on*, s'incluant ainsi parmi eux/elles :

Je pense que ça m'a pris un an m'en remettre. J'avais aussi épousé les valeurs. Quand tu restes longtemps ce n'est pas pareil que deux-trois semaines. J'avais épousé des valeurs, j'étais en admiration avec... juste de saluer les gens, tout le monde fait ça là-bas. J'ai tellement aimé ça. J'ai trouvé ça tellement beau. Ah mon Dieu ! Ça fait longtemps que je n'ai pas parlé des Maliens, je vais devenir émue.

Je me souviens que j'étais vraiment en amour avec eux. Et si tu ne salues pas quelqu'un il va te dire : C'est quoi, tu ne m'as pas vu ? Je suis une roche moi ? Le monde se parle même s'ils ne se connaissent pas. T'es en contact tout le temps avec les autres. Ils sont super à l'aise, *easy-going*, la gang entre nous, ils s'invitent à manger, mais ils sont super pauvres. C'est ça qui me touche. Ça rit, mais ça rit du fond du ventre. Ils ont de l'humour, ils ont une joie de vivre qui m'a tellement rentrée dedans. Moi je riais. J'ai ri pendant six mois. Pis j'étais avec des amis qui vivaient avec un dollar par jour. Je les ai trouvés super authentiques. Pas d'artifice, pas d'alcool, ils font le party jusqu'à quatre heures du matin et il n'y a personne qui boit. Ils sont juste humains pis ils sont biens. On s'éclate pis on danse et on lâche notre fou, mais sans boire. Il y avait quelque chose d'hyper authentique dans ce peuple-là qui m'a... Je trouve vraiment que humainement ils ont quelque chose de plus que nous, vraiment.

Je suis tombée en amour démesurément avec eux et j'ai comme perdu mon côté critique de cette culture-là (Annie).

Cette profondeur dans la mise en récit, si nous la retrouvons davantage lorsque les interviewées racontent leur retour, nous l'attribuons notamment au fait que la mise à distance de leurs actions, autrement dit, la compréhension de leurs comportements, leur est plus accessible avec la mise à distance nécessaire. Pour reprendre les mots de la diariste et écrivaine Anaïs Nin :

On dit souvent, après avoir visité un lieu, qu'on a la sensation d'avoir vécu un rêve. Il arrive aussi que la nouveauté soit trop étonnante pour nos sens un peu lents et, lorsque enfin nous sommes remis du choc, il est temps de partir. Il faut une certaine distance pour voir les choses dans leur ensemble (Nin, 1986 : 66-67).

En effet, l'évaluation de leurs expériences prend une dimension plus concrète lorsqu'elles sont rentrées et font l'effort de mettre en mots leurs expériences vécues. C'est pour ainsi dire munies de leurs nouveaux apprentissages que les voyageuses observent désormais le monde qui les entoure et avec de nouvelles lentilles qu'elles posent un regard sur les interactions culturelles et qu'elles ont tissées sur la route. Et c'est précisément ce changement de regard que nous souhaitons explorer et comprendre dans toutes ces déclinaisons interprétatives.

4.3.3 *Je*, au retour

Ont-elles observé certains changements depuis le retour ? En elles ? Dans leurs relations ? Au sein de leur famille ? Si oui, lesquels ? Qu'en est-il de leurs habitudes de consommation ? De leurs habitudes alimentaires ? De leur orientation sexuelle ou religieuse ? Et de leurs ambitions créatives ou de leurs aspirations professionnelles ? Ont-elles observé des changements dans leurs rapports interpersonnels ? Comment ont-elles perçu le Québec lors du retour ? Et maintenant ? Souhaitent-elles y vivre ?

Toutes ces questions, posées en rafale, portent sur le déplacement et cherchent à confirmer, ou à infirmer, un contact différent avec le chez-soi au retour, une réévaluation des relations sociales de la voyageuse en solitaire et une redéfinition de

soi. Qu'est-ce qui a changé en toi ? Si cette question semble tranchante, certaines réponses sont toutes aussi directes :

En moi ? Tellement de choses ! Mais la chose la plus importante, c'est que je suis revenue en sachant ce que je voulais faire de ma vie, en ayant trouvé un sens dans ma vie. Je sais que je veux écrire, je sais que je veux donner un sens à ma vie par l'écriture parce que j'ai envie de faire une différence, si je peux faire un petit peu de bien dans le monde ça va être par l'écriture en parlant de choses qui m'inspirent, de gens qui m'inspirent, en essayant de changer les choses, démanteler les tabous, aider les gens peu importe. Si je peux faire une différence c'est comme ça que je veux les faire.

Deuxième gros changement, c'est que je suis vraiment plus prête que jamais à assumer qui je suis, ce que je veux pis à le mettre de l'avant sans culpabiliser. Ce n'est pas complètement régler au niveau culpabilité parce que je me fais souvent dire, par ma famille : Ah mais là, tu ne vas pas retourner tout le temps, tu ne vas pas retourner en Australie, tu vas pas à vivre à l'étranger. À ce niveau-là c'est un peu plus compliqué, mais je suis plus prête qu'avant à l'assumer.

C'est vraiment ces trois choses-là. L'écriture au niveau carrière et spirituelle. Ma spiritualité qui s'est développée pis ma capacité à plus m'affirmer. Je me sens beaucoup mieux. Je me sens beaucoup mieux dans ma peau maintenant que quand je suis partie il y a deux ans, ça c'est clair (Elodie).

Cette réponse illustre l'affirmation de soi de la voyageuse, mais également l'importance du voyage dans cette affirmation identitaire. Non seulement Elodie s'exprime en utilisant des mots puissants tels que : « trouvé sens dans ma vie », « envie de faire une différence » « faire du bien dans le monde », « changer les choses », « démanteler les tabous », mais elle s'exprime avec tout autant d'intensité en disant vouloir écrire, vouloir faire, vouloir inspirer. Cette prise de position est certes une conséquence issue de la prise de conscience d'avoir su trouver sa place dans le monde. La voyageuse, après avoir bousculé ses schèmes interprétatifs et s'être distancée du regard que son entourage portait sur elle – regard qui n'est jamais bien loin puisqu'elle mentionne l'impact considérable des commentaires reçus par sa famille encore à ce jour –, est plus en mesure d'exprimer ce qu'elle veut pour elle-même et de revendiquer les choix et volontés qui lui appartiennent. Avec la même assurance, à la même question posée (Qu'est-ce qui a changé en toi ?), Danielle répond sans hésiter :

Tout ! Quand tu pars en voyage solo, pis je suggère à tout le monde de le faire, c'est que tu pars sans le regard de personne d'autre sur toi. Moi j'étais l'exemple parfait de la fille qui ne veut déplaire à personne, qui vit dans le regard des autres, qui ne veut pas décevoir, qui veut réussir, qui veut que ses parents soient fiers, qui veut que tout le monde l'aime. Mes choix étaient sûrement motivés par ça, ce qui est une très mauvaise motivation quand tu t'en rends compte, pis là, de partir toute seule pis d'être moi-même et de ne pas avoir personne qui me connaît, qui juge ce que je dis, ce que je fais, les décisions que je prends, c'est comme si je réapprenais à me connaître et à vivre avec moi-même.

Ces deux témoignages soulignent l'impact non-négligeable du regard des autres sur soi. Outre le besoin de s'affirmer par les mots, les interviewées s'imposent par le ton fervent de leur élocution de même que par leurs gestes et par l'assurance qu'elles ont dans le regard. Danielle, dans son élan de défendre comme son piercing est un élément qui la sied, va même jusqu'à cogner son poing sur la table en disant :

Là, je parlais et je me disais : *Fuck Off!* Je fais tout ce qui me tente ! C'est ça que j'ai fait de Bali. Quand je suis revenue, mon piercing je l'aimais tellement, j'étais là : Ça c'est moi, c'est moi ça, personne ne va me l'enlever ! Je m'étais dit que si mes boss me demandent de l'enlever, je démissionne. Pas parce que je veux l'enlever, mais parce que je ne veux plus ne plus être moi-même.

Ça m'a donné confiance en qui j'étais parce qu'avant je n'avais pas confiance en moi, j'avais confiance en la personne que les gens pensaient que j'étais. Tu vois que j'ai fait beaucoup de cheminement personnel à travers tout ça. Mais j'ai vraiment appris (Danielle).

Se détacher, voire se dégager du regard des autres pour se regarder soi-même, c'est ce qui semble être vécu chez les participantes comme le premier pas vers l'émancipation. Et ce premier pas, ce changement de regard, peut s'incarner dans un acte rebelle tel un piercing, un changement de carrière ou de pratique religieuse, ou dans l'acte même de partir en voyage. Pour Annie, c'est la recherche d'adrénaline qui la stimule, c'est ce qu'elle recherche et ce par quoi elle se définit :

Je suis une adrénaline-accro, donc je ne vais pas aller dans les manèges la tête à l'envers, *bungie*, peut-être, mais là, j'ai des enfants je ne le ferai pas. Mais pour moi, c'est de me sentir vraiment vivante. C'est l'adrénaline, c'est l'excitation. Qu'est-ce que je recherche ? C'est ça ! C'est mon tempérament d'être une accro d'adrénaline et les voyages ça fait partie de ça (Annie).

Et bien qu'elle dise avoir voyagé toute sa vie, c'est à 44 ans qu'elle affirme prendre conscience de l'effet du regard que les autres ont porté sur elles. Elle traduit cette connaissance de soi ainsi :

Moi, personnellement, ma vie, je suis en train de l'accepter maintenant à mon âge, en début de quarantaine, que ma vie c'est une recherche perpétuelle. Au début, j'ai eu du mal à accepter ça, car encore une fois, c'est déstabilisant, mais je me suis dit : Pourquoi pas ? Pourquoi ma vie ce ne serait pas comme ça ? La quête de quelque chose. La quête de moi. Pis vivre avec ça maintenant, je vis avec ça bien (Annie).

À la lumière de ces propos, nous avons voulu savoir si, par le passé, cette quête était vécue comme un conflit. Elle répond :

Oui, surtout des autres, en fait. C'est ça qui est énervant. Tout ce que je dis c'est par rapport au voyage, mais aussi par rapport à l'ensemble de ma vie. Moi, ma vie, c'est un grand voyage. C'est pas juste le fait de me déplacer et de partir en avion, mais je suis toujours en train d'essayer des choses, de rencontrer des univers différents, je suis toujours comme ça... Mais c'est souvent le regard des autres, le commentaire des autres, parce qu'on n'est peu nombreux à voir la vie comme ça. Ça, ça fait que ça nous insécurise. Fait que finalement moi mes pulsions d'aller vers l'autre, vers ce qui est différent, à l'étranger ou ici, je le vis, mais j'essaie de moins en moins en parler parce que ce sont les autres qui vont étouffer mes élans d'aller vers ce qui est différent. De vivre ma vie différemment, tu comprends ? (Annie)

Vivre comme on voyage, se dégager du regard des autres, se libérer de la pression sociale, des traditions culturelles et des influences stabilisatrices (systèmes d'éducation, instituts religieux, gouvernements) pour vivre plus spontanément selon ses pulsions et ses envies profondes. Prendre le pouls de cette insécurité, accepter que, dans le regard d'autrui, le voyage se rapproche souvent d'une fuite, que le voyage est largement perçu comme un acte de rébellion sociale, un désir d'ailleurs ne pouvant être que temporaire.

Dans mes proches, ma grand-mère ne comprend vraiment pas. Elle me pose les questions : Quand est-ce que tu vas te caser ? Acheter une maison ? Faire des bébés ? Quand je vais avoir des arrières... J'essaie de ne pas trop lui créer d'espairs (Béatrice).

Elle laisse passer un soupir et lève les yeux au ciel. Répondre à sa grand-mère ou choisir de ne pas répondre. Quoi qu'il adviene, partir quand même. En les interrogeant sur leurs habitudes de consommation (matérielles, alimentaires,

spirituelles), sur leurs croyances, de même que sur leurs aspirations créatives et professionnelles, on constate que certaines réalisations ont ancré les voyageuses dans leur parcours de vie. Partir pour s'ancrer, s'affirmer, s'émanciper. Les expériences vécues en voyage, en plus d'être formatrices et bouleversantes, sont marquantes de profonds changements.

J'ai fait un cours de joaillerie quand j'étais à Bali pis j'ai appris à faire un bijou. Ça été la révélation ! J'ai vraiment aimé ça et ça m'a repensé à comment quand j'étais petite, j'étais artiste, comment j'aimais ça, être créative, et que tout ce côté-là de moi, je ne l'écoutais plus depuis des années. Ça m'a comme montré que, crime, ça fait combien de temps que je ne fais plus ce que je veux faire ?

Quand je suis revenue de voyage, une des premières choses que j'ai faites c'est que je me suis inscrite à l'école de joaillerie de Montréal. (Danielle).

Ça a changé ma façon de consommer au sens où avant de partir je m'étais dit : quand je vais revenir, je vais partir en appart, j'avais commencer à m'acheter des couteaux et, une fois que je suis revenue, je pense que je vais revendre mes couteaux [rires]. Il n'y a aucune chance que je m'achète aucun item qui va me *grounder* ici.

Je n'ai pas envie d'être *groundée* ici pour le moment. Et ça c'est clair et net dans mon esprit et ce ne l'était pas quand je suis partie (Elodie).

Je m'intéresse vraiment à l'être humain par ses différences culturelles, par ses différences de vie. C'est l'être humain qui m'intéresse davantage que la logistique familiale. Je le dis parce que moi, la logistique familiale, *esti* que ça me saoule, je trouve ça plate... Je ne suis pas facile à vivre avec. Ça ça a changé de quoi aussi. J'étais déjà de même, mais je suis vraiment une nomade dans le sang. Il faut se *sédentariser* à un moment donné surtout si tu as une famille, surtout en Amérique du Nord, donc... *ish*... Je suis toujours en réaction sur le fait de s'implanter pis je trouve ça dur. J'ai toujours le goût de bouger. J'ai nourri ça au fil des années, c'est sûr (Annie).

Ces témoignages, bien que de prime abord dissemblables dans le discours, rassemblent tous des traits communs. En effet, les propos ci-dessus laissent place à l'affirmation d'un changement de perception, qu'il s'agisse d'un changement de regard de ces femmes sur elles-mêmes ou encore d'un glissement de regard sur ce qui les entoure. Danielle affirme que le voyage lui a permis de rencontrer la part créative d'elle-même qu'elle exprime avoir refoulé au fil des ans, sous les obligations et contraintes sociales. Elodie affirme quant à elle ne plus être la même consommatrice

après son séjour. L'influence d'un environnement très axé sur les habitudes alimentaires végétaliennes et pro-biologiques a certes eu son influence, car elle dit que « [s]a résolution 2017, c'est de diminuer [s]a consommation de viande », mais il n'en reste pas moins que le regard qu'elle pose sur ses comportements et ceux de ses ami.e.s une fois rentrée n'est plus le même.

Cette adaptation se joue à plusieurs niveaux et influe sur les schèmes cognitifs de la voyageuse. Alors qu'on serait tenté de parler de matérialité du changement lorsqu'il est question des changements alimentaires ou des habitudes de consommation, il n'en est rien. Les changements, qu'ils soient d'ordre matériels ou non, sont beaucoup plus profonds. Qu'il s'agisse d'une réorientation spirituelle comme le partage Elodie : « Je doutais sur ma foi, maintenant je suis complètement certaine », ou qu'il s'agisse d'un constat concernant les besoins personnels comme le mentionne Béatrice : « J'ai beaucoup moins de matériel et je pense que ça vient du fait que j'ai vécu dans mes valises vraiment longtemps », ces changements s'inscrivent dans l'histoire des femmes qui se racontent et représentent de véritables prises de position par rapport à leur mode de vie, l'affirmation de soi et leur identité. Plus que de simples ajustements, ils façonnent l'image que les voyageuses ont d'elles-mêmes à leur retour.

Quant au besoin de fuir qui a poussé Caroline à entreprendre son premier voyage, il est intéressant d'analyser ce qu'elle dit lorsqu'elle décrit sa position actuelle :

Pendant longtemps, je me cherchais le pays où j'allais pouvoir aller faire *Ciao-bye*, pis là, finalement, à force de revenir, je me suis rendue compte que la fuite n'est pas une solution. Si la motivation d'aller ailleurs est une fuite bien ça ne vaut pas la peine de quitter tes racines pour aller faire ça parce que tu vas juste répéter le *pattern* et quand mon ailleurs va devenir mon ici, je vais vouloir refuir ici pour aller ailleurs. Si je continue de faire ça, je vais me retrouver comme une personne sans pays, sans racines, perdue, riche, très riche, mais perdue. Pis j'ai comme pas envie d'être perdue. Je m'en rends compte en vieillissant que je n'ai pas envie de vivre loin de mes racines tant que ça. De pas voir mon neveu grandir, de devoir prendre un avion pour voir ma mère. C'est con parce que c'est dans les drames qu'on se rend compte de ça.

S'il arrive quelque chose à ma mère et que je ne peux pas être là, ça me détruirait. Beaucoup plus que de *give-up* sur un autre type de vie. Pis c'est peut-être un peu par peur. Je n'ai plus autant envie d'être ailleurs. Oui j'ai envie d'être ailleurs, mais je suis capable d'arriver à un compromis. Parce que tout est une question de compromis (Caroline).

Pour Caroline, il s'agit d'une ré-évaluation des sacrifices à faire lors du retour. Si elle ne ressent plus le besoin de partir, c'est qu'elle fait l'effort de s'imaginer loin de sa mère, ou de son neveu, et juge préférable (plus soutenable) d'être à proximité dans l'éventuelle mesure où quelque chose leur arrivait. C'est dire que cette gestion des attentes et des risques correspond à l'évaluation de ce que la voyageuse est prête à laisser derrière versus cet appel de l'ailleurs qui se fait aujourd'hui moins criant. Les motifs poussant les voyageuses à l'aventure évoluent au fil des ans. Ce qui les motivait à choisir une nouvelle destination à l'âge de 17-18 ans lors d'un premier voyage n'est possiblement plus ce qui les entraîne sur le chemin de l'aéroport ou jusqu'à la gare aujourd'hui. Ou, du moins, cette motivation s'exprime désormais de manière différente.

Si, dans un contexte de voyage, elles acceptent de ne pas se rendre en certains endroits, de ne pas se déplacer seules à certaines heures, d'évaluer les risques en fonction de ce qu'elles jugent *faire preuve de bon sens*, si elles avouent que leur situation serait différente si elles étaient accompagnées d'un homme ou si elles voyageaient en couple, si elles mentent sur leur statut matrimonial, portent une alliance ou travestissent leur code vestimentaire, c'est qu'elles s'harmonisent avec un environnement étranger dans le but d'y être acceptées, pour ne pas trop déranger, pour ne pas choquer, pour être mieux perçues dans le regard de l'autre, pour se sentir plus en sécurité et/ou pour minimiser les risques encourus. Elles mesurent et évaluent de manière constante ce qu'elles sont prêtes à négocier au sein même de leur identité. « Je suis très ouverte aux autres cultures, mais je ne cherche pas à être comme eux » (Danielle). À travers ces ajustements, elles se découvrent et se redécouvrent. Elles apprennent en se heurtant au monde, à découvrir leur histoire à travers celle des

autres et non pas dans le simple prisme d'une société unique, celle où elles ont vu le jour et où elles ont grandi.

4.4 Regard sur les blogues

Qu'est-ce que nous dit l'usage d'un blogue sur les pratiques des voyageuses ? Qu'est-ce qui fait qu'une femme s'étant créée une page publique dans le but de partager ses expériences de voyage, ses opinions personnelles et sa vision du monde, nous confie au retour : « Je ne veux pas être mon image » (Danielle). Si cette affirmation peut paraître paradoxale à prime abord compte tenu du fait que la voyageuse alimente elle-même cette image en partageant des contenus sur le web, il est d'autant plus pertinent d'analyser le changement de postures en regard des contenus qu'elle diffuse, ou au contraire, cesse de diffuser au fil de ses déplacements.

Le choix du support n'est pas anodin, car « le rapport aux médias et aux contenus des médias fait l'objet d'une négociation sociale ou identitaire de la part de celui [ou celle] qui l'utilise, dans les limites définies par ce média et ces contenus » (Maigret, 2007 : 127). Le blogue est un support à la communication qui possède un caractère de multimédia, réunissant sons, photographies, vidéos et textes, et il permet à l'utilisateur ou l'utilisatrice de rendre publiques ses propres créations. Le blogue invite à une gestion sporadique des activités et des partages. En effet, rien n'oblige la blogueuse ou le blogueur à publier sur une base régulière. L'émetteur ou l'émettrice choisit lui/elle-même la fréquence de ses publications en fonction du temps qu'il ou elle désire accorder à son média, selon que la visibilité soit un facteur de motivation pour inciter une certaine régularité de partages, ou non.

On peut donc dire d'un blogue, de par sa facilité d'utilisation et de par son caractère peu formel, qu'il n'est pas un mode communicationnel très contraignant. Or,

comment se fait-il que toutes les femmes interviewées disent avoir laissé tomber leur blogue, ou du moins avoir assoupli de manière considérable la rigueur avec laquelle elles l'ont alimenté une fois sur la route ? Mentionnons d'abord les motifs poussant les jeunes voyageuses à se lancer dans l'univers de la blogosphère, car ils sont sensiblement les mêmes. Toutes les participantes expriment un désir de partager leurs expériences, de même qu'un souci de garder contact avec leur famille et leurs proches. Elles disent aussi avoir envie de laisser des traces de ce qui est considéré comme une chance ou un privilège par les pairs ; le voyage.

Né d'un « besoin de partager et de dire aux gens sortez de chez vous ! La vie est courte ! Vous devriez aller sur place, il y a des gens extraordinaires ! Partout c'est beau ! », Annie mentionne son besoin d'inciter les autres à vivre l'expérience de dépaysement pour eux-mêmes. Celle qui disait au commencement de l'entretien que ce qui constitue pour elle une des plus grandes difficultés du voyage en solitaire c'est de ne pas pouvoir partager en temps réel avec quelqu'un ce qu'elle vivait à l'étranger, le blogue compense ce qu'elle ressent parfois comme un manque. Manque de communication, de liens, de partages. Pour Danielle, lorsqu'on lui demande pourquoi elle s'est créée un blogue, il est question d'authenticité et d'un criant besoin d'affirmation de soi :

Je l'ai parti en me disant : je vais partager des photos avec des commentaires de comment je le vis pour vrai. Pour moi, c'était comme une façon de me mettre à nue et d'être moi-même parce que dans mon métier, il faut toujours rentrer dans un moule, notre personnalité ne peut pas transparaître vraiment. Pis là, je me disais je vais écrire comment je suis moi et être la personne que je suis moi. Pis je ne veux pas être l'image que je dois avoir, mon image professionnelle qui me collait à la peau depuis des années pis qui ne me rendait pas heureuse. Je voulais me détacher de ça. Moi, comme je suis, sans artifice, sans rien. C'était comme un mélange de ce qui moi me frappait et que je voulais partager avec les autres pis je voulais aussi mettre du contenu dans tout ça parce que je pensais aux gens qui lisaient et je me disais que je ne voulais pas que ce soit un journal intime, mais que ce soit l'fun et divertissant, que les gens apprennent quelque chose. Déformation professionnelle peut-être pis je me demandais où est-ce que ça allait me mener. Je me suis dit : *Fuck Off*. Je suis rendue au point où je veux être moi-même.

Je me gardais des réserves et, à un moment, un collègue m'a dit que ça jasait au bureau, qu'il y avait beaucoup de photos de moi en bikini et ça m'a bouleversé et pendant deux-trois jours, je ne pensais qu'à ça. Je me disais *Les bitches* ! Faites ce que vous avez à faire de votre bord et

crissez-moi patience. Après, je me suis dit : Allez chier ! Si elles perdent leur temps à me juger de même c'est parce qu'elles ne sont juste pas heureuses. Si elles étaient bien et heureuses dans leur vie, elles seraient juste heureuses pour moi (Danielle).

Ce passage est fort intéressant puisque la jeune femme nous partage non seulement comment s'est effectué pour elle le changement de perception qu'elle portait au regard des autres, mais il exprime clairement un détachement, une mise à l'écart de ce jugement de la part des autres. Ce qu'elle éprouvait et trouvait difficile au départ, elle le percevait d'une toute autre manière, allant même jusqu'à dire : « *Fuck off!* » vers la fin de son voyage. N'est-ce pas que le besoin d'être soi, ce besoin d'être authentique, d'être soi pour soi, passe par-dessus le jugement d'autrui ? Éloignées des contraintes sociales et du joug des responsabilités à l'égard de leurs proches (dans le cas de Danielle, il s'agit des tissus sociaux qui la lient avec ses collègues de travail), les voyageuses sont davantage susceptibles de s'affirmer pour elles-mêmes. Cet espace, cette mise à distance, leur permet de réévaluer leurs relations sociales et il agit tel un décalage nécessaire les confortant dans leur conscience d'elles-mêmes.

Le sentiment d'exister en dehors ou, plutôt, en plus de son statut professionnel, de son appartenance familiale et de ses assignations sociales, est la base même de l'expérience de soi comme sujet, c'est-à-dire comme individu autonome et capable de créativité » (Jauréguiberry et Lachance, 2016 : 19).

Cette expérience d'une certaine liberté (nous disons « certaine » dans la mesure où la liberté est une notion toujours partielle) encourage l'individu à définir, ou à redéfinir, son sens de soi.

Cette volonté-là d'être ailleurs, c'est d'être libérée de toutes ces boîtes dans lesquelles on peut te mettre. Tu n'as pas de projection parce que personne ne te connaît. Tu as juste toi. Toi sans filtres, toi sans contraintes, toi sans réflexions dans l'œil de l'autre. Tu es comme loin du regard des autres qui te connaissent. Parce qu'il y a plusieurs regards des autres, le regard des autres à travers les médias sociaux qui te voient comme ton image que tu te bâtis, t'as le regard des autres, de ta famille et des gens que tu connais et tu as le regard de purs étrangers. Eux, ils ne peuvent voir que ce qu'ils voient de ton essence. Rien d'autre. Et c'est là que tu es à ton plus pur. Mais tu ne peux pas rester pur longtemps, c'est impossible. Les gens vont toujours essayer de te catégoriser d'une certaine façon, de t'expliquer d'une certaine façon. C'est comme ça qu'on agit en société, on explique les gens sans même s'en rendre compte.

Pour moi, la fuite, c'est ça. C'est le besoin de me retrouver dans un endroit où je n'ai plus de filtres, où je peux être qui je veux. Mais au fur et à mesure de mes fuites, je me suis rendue

compte que plus je fuis, plus je deviens toujours la même personne. C'est une quête d'authenticité d'une certaine façon (Caroline).

Authenticité, liberté, recherche de spontanéité, volonté de se défaire des catégories sociales auxquelles elles appartiennent ; les voyageuses questionnent les liens sociaux de leur société et évaluent leurs relations sociales avec les autres. Le déplacement leur offre la chance de s'interroger sur l'image qu'elles portent à leurs proches et d'en évaluer les charges émotives et significatives grâce au recul qu'occasionne et facilite l'éloignement. L'autonomie réflexive que les jeunes femmes acquièrent sur la route joue un rôle considérable dans leur processus d'identification d'elles-mêmes. Elles sont en mesure de reconnaître, ou de rejeter, ce qui les caractérise et les catégorise dans les rapports sociaux, de même que les rôles qu'elles sont prêtes à accepter, ou desquels elles se refusent de prendre la posture. Maîtres des histoires qu'elles décident de raconter sur la blogosphère et de la sélection des expériences qu'elles choisissent de partager, elles ajustent le portrait qu'elles ont d'elles-mêmes et que les autres peuvent voir.

Mais au-delà de l'image qu'elles y projettent et des histoires qu'elles y racontent, le blogue n'est pas un simple moyen de garder contact avec les proches et d'entretenir un lien social. Pour Elodie, il est le résultat d'un fort besoin d'écrire, l'aboutissement d'un exercice créatif et le premier pas vers l'écriture d'un livre dans lequel elle souhaite raconter son épisode de manie. Son blogue est littéraire et ne se limite pas au voyage. Il en est de même pour Caroline qui se lance constamment dans de nouveaux projets d'écriture et qui s'interroge sur l'exil (il est aussi question dans ses textes d'exil intérieur, d'introspection) où elle tente de comprendre ce qui fait, selon elle, qu'en tant que société nous valorisons tant l'ailleurs.

Je veux être moins dans le *Je raconte mon expérience* pis être un peu plus dans le *Je universel*. [...] Je pense que socialement en ce moment, il y a une espèce de valorisation de... pas nécessairement la fuite parce que les motivations pour aller ailleurs sont différentes, ce n'est pas tout le monde qui a envie de fuir. Des fois, c'est par curiosité, tout simplement. C'est pas parce que tu veux être quelqu'un d'autre, c'est juste par volonté de voir ce qu'il y a ailleurs. Mais tout

le monde en ce moment, pas tout le monde, mais les gens voyagent plus qu'ils ne voyageaient avant. C'est plus facile. C'est plus si tu ne voyages pas que tu es *weird*. Socialement, si tu dis que tu n'aimes pas ça partir, les gens [elle fait une grimace], les gens font comme : *Hein ?*

Ma volonté de dire à travers l'histoire du personnage et son *pattern* de fuite, c'est d'essayer d'expliquer comment socialement on en est venu à tant valoriser ce qu'il y a ailleurs (Caroline).

Il est intéressant de voir comment l'utilisation d'un blogue qui, au départ, se voulait être une plateforme d'informations partagées et d'histoires racontées aux proches peut muter en un effort créatif et répondre à un réel besoin de diffuser un message, de rejoindre les gens, un public, là où ils se trouvent. Mais si la motivation qui entraîne la création d'un blogue se transforme sur la route et qu'en naissent de nouveaux objectifs (notons qu'il est en de même quant aux motivations initiales poussant les voyageuses sur la route), la régularité, elle, s'estompe :

Ce n'était pas constant. Quand j'étais plus souvent seule, j'écrivais plus pis quand j'étais avec du monde pis que j'avais du fun, je ne prenais pas le temps de m'arrêter pour écrire. Pour moi c'était ça aussi ma page. Je ne voulais pas avoir de fardeau, de contrainte, de rendez-vous et de devoir publier quelque chose à chaque jour ou au moins une fois par semaine. J'avais emmené des caméras pour filmer, j'ai filmé mais je n'ai jamais rien fait avec ça. Ça fait un an que je suis revenue et c'est encore dans mon disque dur. Parce que j'étais trop occupée à vivre. Un jour, ça me servira à quelque chose (Danielle).

« Trop occupée à vivre » pour conserver la rigueur fixée au départ. Il en va de même pour Béatrice à qui l'on demande pourquoi elle cesse d'alimenter son blogue une fois sur la route, alors qu'elle crée un nouveau blogue à l'approche de chaque nouveau départ :

Je les ai tous abandonné par besoin de décrocher de la technologie. Je partageais des *gifs* qui expliquaient des chocs culturels sous forme d'humour pour que mes proches comprennent, pour eux c'était plus concret que de dire : Je trouve ça difficile le retour.

Souvent, je n'avais même pas de connexion, l'électricité était intermittente. Ça faisait du bien aussi de décrocher. Cette difficulté faisait en sorte que je ne pouvais pas trop tenir de blogue régulier, mais je voyais le bénéfice de déconnecter. Je n'ai pas la discipline de garder ça très actif (Béatrice).

Ce besoin de vivre le voyage, d'ancrer l'expérience qu'elles sont en train de vivre semble atténuer le besoin de partager ladite expérience. Elles prennent la décision d'expérimenter le voyage dans le présent et pas seulement dans le rapport aux autres.

Qu'elles soient seules ou qu'elles fassent la rencontre d'autres personnes, les voyageuses expriment néanmoins le besoin de vivre l'instant présent et ainsi s'estompe le besoin de se raconter. Dans ce monde où nous sommes toutes et tous bombardé.e.s d'informations, de publicités, où la globalisation passe par nos outils technologiques et où il semble de plus en plus facile d'être connecté.e.s où que l'on soit, le désir est parfois réel de se déconnecter, de marquer une pause, de risquer de se perdre, de se donner le droit d'être désorienté.e.s. La rupture avec le quotidien, l'atténuation du sentiment d'urgence que l'on ressent parfois lors de la réception de courriels ou de téléphones entrants, ce sentiment de devoir répondre, d'être dans l'obligation de donner suite laisse place à une toute autre temporalité.

Si leur désir de connexion est sincère, un tel contexte de présence au monde et de localisation dans un nouvel espace « amène [les voyageuses] à se poser de nouvelles questions qui soulignent le caractère fortement réflexif de ces technologies dans la vie de tous les jours » (Jauréguiberry et Lachance, 2016 : 82). Au-delà de ces prises de conscience, le caractère réflexif influence le regard que posent ces femmes sur leur position sociale de même que sur leur identité. Si elles jugent que leur besoin de se raconter sur la blogosphère est moins pressant, voire qu'elles ne sont plus intéressées à partager leurs expériences en temps réel grâce à un média, c'est possiblement que ces postures sociales et identitaires se dévoilent à elles-mêmes et qu'elles sont en processus de découverte de soi.

“At times in solitude I was deeply concerned about the story I was telling myself, and imagined I would eventually tell others, about my experience and about who I am. But in times of peace and self-acceptance, the need for a coherent narrative seemed to fade. Just as scientific theories are likely stories about a world that is deeply mysterious, so are personal narratives about ourselves. When I slipped beyond words, I was simply a mysterious being existing in the present moment.

But personal stories often do seem indispensable as we wander through our days, and some stories align with our lived experience more closely than do others. The fit between our experience of ourselves in the world and the story we tell to make sense of that experience is crucial. When we recognize not only that we create stories to make sense of our experience but

that the stories we tell also structure the experience, we have to acknowledge that one existence is very circular, indeed” (Kull, 2009, 46).

En ce qui a trait au contenu, il est intéressant de noter que les faits qui sont partagés avec les proches et le public lors du voyage sont en grande majorité des aventures agréables et des histoires de belles rencontres. Nous constatons que les voyageuses ne mentionnent pas sur le blogue le sentiment d’isolement ou de solitude dont elles nous ont fait part lors des entretiens semi-dirigés. Si elles taisent leurs moments difficiles, nous croyons que c’est dans le but de laisser aux autres une image positive d’elles-mêmes, de même que pour ne pas inquiéter la famille et les ami.e.s, pour ne pas nommer le danger, le doute, le manque de confiance, la naïveté, les relations de pouvoir. Les histoires qu’elles mettent en mots et en images et qu’elles partagent en ligne sont le reflet de ce qu’elles sont prêtes à dévoiler, à laisser voir.

Par ailleurs, leur récit de soi ne revêt pas la même importance lorsqu’elles sont en déplacement et la narration de ce qu’elles sont en train de vivre est ainsi remise en perspective au profit d’un engagement plus effectif avec l’environnement immédiat. Remise en perspective ou remise à plus tard, car l’on constate qu’à leur retour, la plupart des participantes ont remis à jour leur blogue. Sauf Elodie qui n’y a pas retouché, celles qui ne partageaient que de manière sporadique sur la route ont eu l’envie de s’entretenir sur le retour et d’évaluer leurs expériences avec un certain recul. Ce n’est qu’une fois rentrées qu’elles se sont racontées. Leur quête de soi passe ainsi à un statut plus abouti, serait-ce celui de la réalisation identitaire, par lequel les voyageuses définissent pour elles-mêmes les éléments identitaires constitutifs auxquels elles adhèrent et ceux qu’elles rejettent (Marcia, 1976).

CONCLUSION

Je ne veux plus bouger, juste faire corps avec cette terre dont je ne sais pourquoi elle exerce sur moi une telle emprise.

Isabelle Autissier

Nous avons vu tout au long de ce mémoire qu'il y a dans le voyage une recontextualisation du soi dans l'ici et maintenant. Nos plus concluantes pistes de réflexion issues de l'analyse critique de discours se penchant sur les récits de femmes voyageant seules nous démontrent qu'il y a dans le voyage une éducation par laquelle on se forme en-dehors de sa famille et de sa terre natale, bien que cette dernière demeure le référent à partir duquel nous abordons et concevons l'altérité. Il y a dans le voyage une « distanciation nécessaire donc une distanciation critique par rapport au Soi » (Mathieu, 2014 : 289).

L'histoire des femmes, longtemps tue et invisibilisée, mais plus spécifiquement l'histoire des femmes qui partent à la découverte d'elles-mêmes est une histoire d'élargissement du monde. Ces départs volontaires sont pour elles l'occasion de se faire naître à elles-mêmes, de repousser leurs frontières, territoriales et personnelles, de se transformer en-dehors de ce qui leur est confortable, de confronter leurs peurs, de prendre des risques, d'aller à la rencontre de l'autre et d'elles-mêmes, car « chez l'autre, on se reconnaît » (de Cortanze, 2002 : 76-77), tout autant que l'on se distingue. L'acte de déplacement est pour les femmes voyageant seules un passage accélérant leur émancipation, leur offrant la disponibilité requise à elles-mêmes de se façonner une identité qui leur est propre et de développer un sens de soi qui se précise et gagne en complexité à l'entrecroisement de l'interculturalité et des rapports sociaux de sexe éprouvés sur la route.

La voyageuse qui se retrouve seule sur un nouveau territoire se déchiffre dans le déplacement. Le trajet parcouru l'éprouve, la défie, l'oblige à tester et à dresser ses limites. Autrement dit, la route l'invite à délimiter, pour elle, ses frontières. En posant son sac sur son dos et en faisant le choix de réserver son premier billet de départ en solitaire, la jeune femme risque bien plus que de sortir d'un quotidien un peu plat ; elle se risque à l'aventure. Et le choc est bien réel, même s'il est parfois banalisé après coup, tel que nous l'avons illustré précédemment dans l'analyse.

Une fois qu'elle a quitté son pays, la voyageuse en solitaire n'est plus à l'abri à l'intérieur d'un cadre de références connu ; elle se trouve être un corps étranger en ces lieux où, parfois même sans en avoir conscience, s'opère une transformation. Elle vaque désormais sans la protection de ses proches et d'un système judiciaire lui attribuant un état civil et d'un service en place pour assurer sa sûreté. Elle est étrangère. Certes, la notion de danger et l'importance d'évaluer les risques de même que le contexte politique des pays de destination avant le départ ne s'appliquent pas qu'aux femmes, par ailleurs, le gouvernement du Canada mentionne venir en aide à des milliers de Canadiennes en détresse à l'étranger chaque année⁷. Si les conseils et avertissements ne sont pas les mêmes pour les voyageurs et les voyageuses, de même que si les femmes représentent une partie de la population plus vulnérables, plus à risque, c'est que « l'organisation des rapports entre les sexes est à la base de toute société » (Mathieu, 2014 : 143-144) et qu'il y a en place des « structures objectives du contrôle social qui, [refusent] aux femmes la libre disposition d'elles-mêmes » (*Ibid.*, 61).

L'inégalité est sociale et politique et les distincts rapports sociaux de sexe dans une société comme dans une autre résultent de cette inégalité (MacKinnon, 2005). Nous

⁷ Gouvernement du Canada. [2016, 11 octobre]. *Voyager au féminin – La sécurité avant tout*. Récupéré le 8 avril 2017 de <https://voyage.gc.ca/voyager/publications/voyager-au-feminin>

avons souligné que l'aventure, propose-t-elle une nouvelle manière d'être présente au monde, ne peut réduire l'altérité aux notions de similitude ou de différence. Si la voyageuse récolte sur son itinéraire des connaissances propres à certaines sociétés, si elle acquiert une vue d'ensemble des univers qu'elle découvre, si elle développe une cohérence logique et fonctionnelle des cultures dont elle ignorait l'existence jusqu'alors, il n'en demeure pas moins qu'elle ne peut nier son assignation sociale au sein de tout rapport social de sexe.

Le voyage, en tant que fait éminemment social, se prête à un questionnement des rapports sociaux de sexe. Car au-delà de l'approfondissement des connaissances concernant les femmes et de l'élargissement sociologique des pratiques féminines en voyage, la place des femmes dans le rapport social de sexe ne se déplace pas. Leur développement, leur éducation, de même que tout leur processus de socialisation, s'effectue dans un système patriarcal et les répercussions d'un tel système ne sont pas sans laisser de marques. Au fil des années, elles ont tellement eu l'habitude d'être cantonnées dans leur conscience sexuée (Mathieu, 2014) qu'elles en ont internalisé et en ont subi – et en subissent encore à ce jour – les effets, et ce, sans en questionner les rouages, les frontières, ni les aspects matériels de la domination.

Peu importe que le voyage entrepris revête initialement la forme d'une aventure sportive, d'une exploration aux visées interculturelles ou anthropologiques, ou encore d'un approfondissement de connaissances quelconques (apprentissage d'une langue, recherches religieuses, quête spirituelle, etc.), il implique, à toutes fins, une réalisation personnelle. Et c'est grâce au partage de ce vécu personnel, grâce à la participation de cinq jeunes Québécoises à des entretiens semi-dirigés, que nous avons eu accès à leurs récits individuels et que nous avons pu observer le phénomène social du voyage à travers leurs conceptions des rapports sociaux éprouvés sur la route. L'analyse critique de discours nous a permis d'évaluer ce que disent les

participantes de leurs expériences et nous a guidé dans une meilleure compréhension interprétative des éléments qu'elles décident de nous partager, comme des éléments qu'elles préfèrent taire. À la lumière de la construction réflexive de ces récits, nous sommes désormais en mesure de confirmer notre hypothèse et de dire que les femmes étant parties à la découverte du monde en solitaire ont été confrontées dans leur définition d'elles-mêmes. Nous sommes d'autre part en mesure d'affirmer que les rapports sociaux ethniques et les rapports sociaux de sexe ont poussé les voyageuses à approfondir et à remettre en question leur identité culturelle et genrée.

Le déplacement fournit au corps qui se meut une cohérence, qu'immobile, il ne saurait approcher. « Une fuite qui réussit, c'est que tu t'es fuie toi-même pour te retrouver une autre et que, celle-là, tu l'adoptes » (Caroline). S'adopter soi-même d'une part et, d'autre part, faire correspondre à ce soi un récit qui relève d'une identité composée de ces multiples appartenances. Ce qui d'emblée pouvait être exprimé avant le départ comme une fuite se situe au retour bien plus loin que devant un réducteur besoin d'évasion. Le motif se mute en recherche de soi, en déracinement culturel, avec toutes ses conséquences sur le sujet en mouvement, car on ne sort pas indemne d'un long voyage. L'influence d'une telle expérience se mesure aux relations que ces femmes entretiennent avec l'autre au sein de leur culture, et en dehors d'elle, une fois rentrées. La voyageuse, cette nouvelle citoyenne par les liens qu'elle a tissés sur la route et par les relations qui en sont nées, aborde la société avec un autre regard à son retour.

Ça a changé mon regard. Encore plus ouverte. Quand je vois quelqu'un qui parle juste anglais, au lieu de me fâcher parce qu'il ne parle pas français, je me dis il est peut-être arrivé il y a deux semaines pis pour lui c'est beaucoup plus simple de parler anglais parce qu'il vient d'immigrer. Plus d'empathie (Annie).

Chaque retour est différent, mais en revenant de la Colombie et de l'Argentine, je trouvais qu'ici tout était étourdissant, tout allait trop vite. La temporalité était complètement différente. [...] En revenant d'Europe, je nous trouvais vraiment *efficient* pis j'aimais ça. Parce qu'en Europe, tout va aussi vite qu'ici, mais il y a comme une gestion du temps qui ne se fait pas. Là-

bas, tout était long, *monochronico* et *polychronico*. Ici, on vit sur plusieurs *beats* à la fois (Caroline).

Une considération à l'égard d'autres réalités et de diverses manières de faire, de vivre et d'apprendre, un regard plus ouvert sur les choses et sur les gens, un rapport au temps qui se compose de nouveaux rythmes ; ce sont les perceptions qui gagnent en nuances et le discernement, inhérent à toute notion de responsabilité, qui s'aiguise et se pare de nouvelles grilles d'interprétation. Si les participantes ont affirmé et assumé avoir modifié le récit qu'elles racontent au sujet d'elles-mêmes sur la route, c'est en quelque sorte pour correspondre aux schèmes cognitifs et interprétatifs des autres cultures dans lesquelles elles étaient en visite. Êtres de passage, elles se dévoilent en deux temps ; à la fois dans un repli sur elles-mêmes et dans l'ouverture à l'altérité. Elles se construisent dans la relation à l'autre et évoluent à travers une négociation sans fin de pertes, de gains et de réappropriations. Le passeur (dans notre cas, il s'agit de la passeuse), est ainsi défini.e ainsi par Durante :

L'autre comme passeur met l'accent sur le déplacement auquel doit consentir le soi dans sa quête de « vérité ». Cette vérité n'a rien à voir avec une quelconque conformité métaphysique aux préconstruits qui régissent les grilles d'interprétation en Occident, mais plutôt avec l'entreprise de dévoiler ou de démasquer ce que la formule Je=Je garde voilé. Il apparaît dès lors que le moi est un cache culturel grâce auquel le Je peut conserver ses illusions identitaires. En Occident, être soi, c'est être masqué. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le passeur indiquerait le déplacement vers l'autre comme seule possibilité pour parvenir à ce démasquage du soi [...] pour qu'il y ait dévoilement de l'autre en tant qu'altérité infrangible, il faut que le soi se déprenne de la crispation identitaire qui le maintient en suspens (Durante, 2004 : 26).

Si le voyage permet de se libérer de certaines contraintes sociales et de s'affranchir de certains conditionnements, il en convient à celles qui se racontent de modifier leur récit à leur guise. Que ce soit par l'intermédiaire du blogue qu'elles alimentent ou par le discours qu'elles utilisent lors des entretiens semi-dirigés, les voyageuses mettent en mots leur sens de soi et expriment leur identité comme elles l'entendent. L'identité est le récit de soi que l'on se raconte (Kaufmann, 2004) et c'est à travers la narration que s'exprime cette identité. Le langage, verbal et non-verbal, est ce qui permet aux voyageuses de contrôler leur récit. Et cette expression de soi est un symbole d'émancipation, d'affirmation et de prise de position, car comme l'indique

MacKinnon :

Quand vous n'avez aucun pouvoir, vous ne parlez pas seulement différemment, vous ne parlez pas. Vos propos ne sont pas seulement formulés différemment, ils sont réduits, éliminés, hors champ. Vous n'êtes pas seulement privée d'un langage pour exprimer votre spécificité, bien que vous le soyez effectivement, vous êtes privée d'une vie à partir de laquelle formuler cette spécificité. Si vous n'êtes pas entendue, ce n'est pas seulement parce que vous n'êtes pas reconnue ou qu'on ne sait pas vous écouter, même si c'est en effet à cause de ça. Mais c'est parce qu'on vous impose le silence le plus profond qui soit, en vous empêchant d'avoir quelque chose à dire : un silence parfois permanent (MacKinnon, 2005 : 47).

En prenant la parole et en racontant ce qu'elles ont observé de par le monde, les femmes prennent le contrôle de la narration de leurs expériences. À cet égard, nous souhaitons souligner que c'est, entre autres, grâce à leurs explorations et à leurs découvertes que le territoire des femmes s'agrandit. En mettant en récit ce qu'elles ont vécu et en partageant leurs aventures, elles envoient un message clair et énoncent que, malgré les épreuves, chocs et difficultés qu'elles peuvent avoir éprouvé sur la route, le monde leur est ouvert. Elles nous donnent plus qu'un simple aperçu de leur voyage, elles nous donnent accès à leurs intuitions, aux éléments-clés qui forment leurs pensées, tout comme elles nous donnent accès au processus par lequel elles évaluent leurs comportements en voyage et au retour, de même qu'aux révélations qu'elles ont pu avoir sur la route. Par la mise en récit, elles nous dévoilent leurs doutes, leurs craintes, leurs attentes, et leurs émotions. Elles se démasquent et cette liberté d'expression de soi est pertinente puisque "a « speak-up » culture, where all voices get heard and everyone feels welcome to contribute, is indeed crucial to unlocking women's insights" (Hewlett, *et al.*, 2013).

Par ailleurs, une question que sous-tendait notre hypothèse de recherche était de savoir si l'on pouvait parler d'un éveil de la conscience féministe chez les femmes voyageant seules. À la lumière de ce que nous avons investigué, nous ne sommes pas en mesure de répondre si aisément par l'affirmative puisque plusieurs facteurs entrent en ligne de compte.

C'est dans son ensemble et pas un facteur en particulier. C'est sûr que de voir les relations hommes-femmes ailleurs, de voir le chemin qu'on a fait ici, de voir les pas, des fois on fait des petits pas par en arrière... Je pense qu'à la base je suis plus conscientisée, d'abord. Pis je me sens plus outillée aussi pour juger une cause comme celle-là. Je ne suis pas du genre à m'engager dans des causes sans savoir vraiment. J'aime mieux m'abstenir que de prendre position pour quelque chose que je ne connais pas vraiment. Le féminisme, c'est *ben* large comme terme, mais moi il y a des choses que je n'accepte plus d'entendre. Des commentaires sexistes et tout ça.

Exemple, l'autre jour je suis sur la plage et il y a un homme que je croise qui me dit : Ça te prendrait un homme pour transporter ta planche. Avant, j'aurais juste ri et j'aurais juste fait : *Bah !* Maintenant, ça me fâche. Si tu savais à quel point je n'ai pas besoin de quelqu'un dans vie pour faire mes affaires. Peut-être qu'avant je me disais qu'il avait un peu raison, j'aimerais ça voir quelqu'un qui prenne ma planche... Ma vision a changé parce que moi je me sens plus accomplie comme femme (Danielle).

Tel que nous l'avons précisé précédemment, le patriarcat est tel qu'il influe sur le regard que les femmes portent sur le monde. Il agit à titre de restriction de champ et la domination à titre de barrière systémique nuisant ainsi au libre mouvement des femmes et à leur intégration (économique, politique et culturelle) dans l'espace social. Or, en prenant la décision de partir en voyage seule, la femme s'autonomise, s'émancipe et se responsabilise. Sa position structurelle, bien qu'inchangée dans les rapports de domination de la classe des hommes sur la classe des femmes, se trouve spécifiée socialement.

Et si l'on ne peut dire qu'il s'agisse d'une prise de conscience féministe à proprement parler, nous pouvons par contre affirmer qu'il s'agit d'une « prise de conscience de groupe » (Mathieu, 2013 : 40), car les voyageuses réalisent que leur sexe les limite ou les sert, selon les situations, et elles considèrent leur statut de femme tantôt comme un atout, tantôt comme une contrainte. Quoi qu'il en soit, elles prennent conscience, en tant que groupe de femmes, de la construction de leur genre à travers les rapports sociaux interculturels et de sexe et à travers les espaces sociaux au sein desquels elles se définissent, se présentent et « performent » leur identité en fonction de cette construction qu'elles ne peuvent, en toutes circonstances, nier. Nous avons constaté lors des entretiens que tout ce qu'elles disent vient confirmer la matérialité du rapport

social de sexe. Si nous avons opté de nous positionner aux côtés du féminisme matérialiste, c'est que cette posture théorique et méthodologique nous permet de mettre en lumière la matérialité des rapports sociaux de même que les rôles sociaux qui reproduisent la hiérarchie des sexes. Certes, les voyageuses n'ont pas forcément conscience de la domination, mais les postures qu'elles prennent à l'étranger, les subterfuges qu'elles utilisent lorsqu'elles se présentent ou entrent en communication avec autrui, sont des stratégies, des techniques d'évitement utilisées par le groupe dominé. Par ailleurs, nous avons observé que les voyageuses racontent s'être créées des interdits en voyage – ne pas aller en certains endroits, éviter de sortir à certaines heures du jour ou de la nuit, se refuser le port de certains vêtements – et cette manière de se comporter dans le monde est un indicateur qu'elles sont dans une position de dominées.

L'identité de ces femmes se découvre, s'exprime et se négocie dans le rapport qu'elles ont avec le monde physique, un rapport qui leur est distinct de par leur sexe. Le voyage marque leur corps et rien ne peut remplacer une telle expérience, car les répercussions et les regards sur l'être en déplacement sont pluriels, parfois subtils, mais toujours marquants et constitutifs de cette identité en constante définition. Leur culture et leur vision du monde, au départ structurées par les normes sociales de leur pays et par l'imaginaire collectif puissant de leur groupe social (Castoriadis, 1975), tendent, à force d'être confrontées à de nouvelles expériences, à de nouvelles rencontres et à de nouvelles entrées en communication avec autrui, de se façonner dans un lieu de décloisonnement des frontières faisant place à la pluralité des réalités sociales. L'identité est le sens de soi raconté et les événements vécus dans un contexte interculturel influent sur l'histoire et sur la trame narrative du sujet qui se raconte. L'interculturalité façonne cette identité, mosaïque réflexive de multiples appartenances culturelles.

À la toute fin de l'entretien, Annie nous mentionne son souhait le plus cher : poursuivre les aventures qui provoquent chez elle une montée d'adrénaline et continuer de partager ses expériences. Elle s'épanouit dans sa carrière de journaliste et chroniqueuse voyage, affirmant avoir dépassé la notion de conflit intérieur qu'expérimentent souvent celles qui ne peuvent rester en place :

J'ai comme dépassé cette crainte de me perdre. Je fonctionne à ma façon, avec mes guides, ça me donne confiance et ça me rend plus débrouillarde. Ne plus attendre sur quelqu'un d'autre, ne plus compter sur personne, et je trouve ça bon dans la vie. Je vais vers les gens un peu plus aussi. Mon *chum*, il parle beaucoup aux gens donc quand il y en a un qui parle beaucoup, souvent, l'autre y reste plus en arrière. Mais là, quand je suis toute seule, je réalise que j'aime ça, je vais vers les gens beaucoup. J'ai besoin de ce moment-là pour me définir moi dans mon identité, c'est exactement ça ! Moi, je suis qui sans être avec d'autres personnes, que ce soit mon *chum*, que ce soit un guide, que ce soit un groupe.

Quant à Elodie, elle exprime vouloir écrire et démanteler les tabous au sujet de la maladie mentale. Celle qui disait ne pas savoir quoi faire avant son voyage : « Je ne savais pas où m'en aller dans ma vie. *Pentoute* ! Questionnement existentiel ! », clame à ce jour son besoin d'être utile et d'inspirer. Caroline veut quant à elle s'inscrire à la maîtrise en littérature et pousser plus loin sa création. Elle souhaite intellectualiser le thème de l'exil et s'en servir dans ses textes. Danielle apprend le métier de joaillière et souhaite avoir son atelier près de l'eau. Béatrice sait pertinemment qu'elle aura envie de bouger et même si elle dit ne pas être certaine de ce qu'elle désire entreprendre dans un futur proche, elle demeure ouverte à ce qui est, attentive à ce qui se présente : « Si tu me dis : est-ce que tu as envie de t'établir à une place pour toute la vie, là ? Je te dirais que j'aurai sans douter envie de bouger. »

Mais bien sûr, on ne pose pas cette question-là à quelqu'un.e qui voyage. On ne demande pas : Crois-tu rester ici toute la vie ? Te vois-tu t'installer au Québec de manière définitive ? Et si on ne pose pas ces questions, c'est qu'on sait que les voyageuses ne conçoivent pas ainsi leur réalité. « Toute la vie », « de manière définitive » ; au fil des entretiens et des confidences partagées, on a découvert qu'elles ne pensent pas en ces termes. Leur besoin d'ancrage se situe ailleurs. Il ne se

loge pas en un emplacement géographique précis, ni dans une fixation territoriale. D'ailleurs, alors que nous en sommes à la rédaction des dernières lignes de ce mémoire, quatre des participantes sont à l'extérieur du Canada. Le besoin d'ancrage de celles qui voyagent s'exprime dans leur quête d'elles-mêmes et des autres, dans les nouveaux défis et apprentissages que la route pose devant elles. Et sur cette route, il y a ce vaste besoin d'historiciser les rapports sociaux de sexe, de faire une place aux modèles féminins, de donner une voix aux aventurières modernes et de conceptualiser et penser les pratiques et théories des mouvements des femmes.

Devant ce vaste besoin d'équilibrer le monde, toute tentative sera considérée. De même que chaque prochain départ. Car celles qui rentrent d'un long voyage sont en mesure de contempler leur univers social avec la distance que leur a permis d'acquérir leur périple, ce rapport au lointain qui leur permet d'observer ce qui se passe à proximité et de redéfinir la place qu'elles occupent dans le monde.

ANNEXE A

COURRIEL – PRISE DE CONTACT

UQAM | **Faculté des sciences humaines**
Université du Québec à Montréal

Objet : Prise de contact – Entretien sur les Québécoises voyageant en solitaire

Bonjour,

Je me présente, Sabrina Dumais, candidate à la maîtrise en sociologie à l'UQAM. Si je vous contacte aujourd'hui, c'est que mon projet de mémoire porte sur les Québécoises voyageuses en solitaire et que j'ai découvert votre blogue, (inclure le nom du blogue), et pris connaissance de votre parcours grâce au livre de Marie-Julie Gagnon et Ariane Arpin-Delorme, *Le voyage pour les filles qui ont peur de tout*.

L'objectif de ma recherche est de mieux comprendre comment l'identité des Québécoises voyageant seules se découvre, s'exprime et se négocie dans le déplacement. Par la présente, je souhaite vous inviter à prendre part à ce projet visant à saisir l'expérience vécue par les Québécoises lors d'un voyage en solitaire.

Si vous êtes intéressée à participer à un entretien d'une durée maximale de 60 minutes au cours de laquelle il vous serait demandé de décrire, entre autres choses, votre expérience en tant que voyageuse solo, n'hésitez pas à me contacter à l'adresse suivante : dumais.sabrina@courrier.uqam.ca ou encore à me téléphoner au XXX-XXX-XXXX.

P.S. Veuillez noter que pour des raisons budgétaires, l'entretien se déroulerait à Montréal, dans un lieu de votre convenance. Il me fera également plaisir de vous faire parvenir davantage de renseignements concernant la recherche dans un message ultérieur.

Très cordialement,

Sabrina Dumais
Candidate à la maîtrise en sociologie, UQAM

ANNEXE B

FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT



VOYAGES DE QUÉBÉCOISES EN SOLITAIRE : PERSPECTIVES SOCIOLOGIQUES ET FÉMINISTES SUR L'IDENTITÉ ET L'INTERCULTURALITÉ

Informations sur le projet

Personne responsable du projet

Chercheure responsable du projet : Sabrina Dumais
Programme d'études : Maîtrise en sociologie
Adresse courriel : dumais.sabrina@courrier.uqam.ca
Tél. : XXX-XXX-XXXX

Direction de recherche

Direction de recherche : Myriame Martineau
Département : Département de sociologie, UQAM
Courriel : martineau.myriame@uqam.ca
Tél. : XXX-XXX-XXXX poste XXXX

But général du projet

L'objectif de ce projet de recherche, initié par Sabrina Dumais, candidate à la maîtrise en sociologie à l'Université du Québec à Montréal, est de mieux comprendre comment l'identité des Québécoises voyageant seules se découvre, s'exprime et se négocie dans le déplacement. Vous êtes invitée à prendre part à ce projet visant à saisir l'expérience vécue par les Québécoises lors d'un voyage en solitaire.

Cette recherche est réalisée dans le cadre d'un projet de mémoire à la maîtrise en sociologie à l'UQAM.

Tâches qui vous seront demandées

Votre participation consiste à effectuer à un entretien individuel au cours de laquelle il vous sera demandé de décrire, entre autres choses, votre expérience en tant que voyageuse en solitaire. L'entretien sera d'une durée maximale de 60 minutes et se déroulera à Montréal dans un lieu et à l'heure de votre convenance. Avant de procéder à l'entretien, nous vous enverrons un court questionnaire afin de cibler votre profil sociodémographique, de même que votre profil de voyageuse. Répondre à ce questionnaire ne devrait pas vous prendre plus d'une dizaine de minutes.

Cet entretien sera enregistré et retranscrit numériquement avec votre permission. Les retranscriptions seront codées de sorte qu'il sera impossible de vous identifier.

Moyens de diffusion

Les résultats de cette recherche seront publiés dans un mémoire de maîtrise. Si vous le désirez, les résultats de la présente recherche vous seront communiqués lorsqu'ils seront disponibles. Le cas échéant, veuillez nous signaler votre intérêt et nous vous ferons parvenir par courriel les résultats une fois qu'ils seront publiés.

Avantages et risques

Votre participation à cette recherche contribuera à l'avancement des connaissances dans les univers des femmes et sera vouée à l'étude de la transformation des rapports sociaux de sexe. Visant à mettre en lumière une meilleure compréhension de la signification qu'accordent les jeunes Québécoises voyageant en solitaire à leurs expériences, ce processus sera susceptible de pousser la réflexion et d'ajouter à la signification personnelle que vous avez de votre expérience.

Il n'y a pas de risque majeur d'inconfort associé à la participation à cette recherche. Par contre, nous sommes conscientes que certaines questions pourraient raviver des émotions et questionnements liés à des souvenirs ou à des expériences passées difficiles. Vous serez libres de ne pas répondre à une question qui vous embarrasse, sans justification de votre part, et pourrez en tout temps vous retirer de la recherche. La chercheuse peut également décider de suspendre ou de cesser l'entretien semi-directif si elle juge que le bien-être d'une participante est menacé.

Anonymat et confidentialité

Tous les renseignements recueillis pendant le processus de recherche sont confidentiels. Seules la chercheuse responsable du projet et sa direction de recherche auront accès à l'enregistrement de votre entretien et au contenu de sa transcription. Le

matériel de recherche – enregistrement numérique et transcriptions codées – seront conservés numériquement et protégés par un mot de passe et un logiciel de cryptage pour la durée totale du projet. Un nom fictif sera attribué à chaque entretien pour s’assurer de préserver l’anonymat des participantes et il sera impossible de vous identifier. En ce qui a trait à votre formulaire de consentement, il sera signé au tout début de la rencontre lors de l’entretien et la copie papier sera conservée dans un classeur barré auquel seule la chercheuse principale aura accès, et ce, jusqu’à la fin de l’enquête. Tous les documents seront détruits une fois les résultats de recherche publiés.

Participation volontaire

Votre participation à ce projet est volontaire, c’est-à-dire que vous acceptez de participer au projet sans qu’aucune contrainte ou pression extérieure ne soit exercée sur vous. Par ailleurs, cela stipule que vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de la recherche, et ce, sans justification de votre part. Le cas échéant, les renseignements vous concernant seront immédiatement détruits.

Votre consentement à participer à la recherche implique que vous acceptez que le responsable du projet puisse utiliser aux fins de la présente recherche (publication d’un mémoire) les renseignements recueillis à la condition qu’aucune information permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement.

Compensation financière

Il n’y aura pas de compensation financière attribuée à votre participation.

Questions sur le projet et sur vos droits

Si vous avez des questions suite à la lecture de ce formulaire ou que vous désirez recueillir des renseignements supplémentaires concernant le projet, vous pouvez me contacter à l’adresse suivante : dumais.sabrina@courrier.uqam.ca, ou par téléphone au XXX-XXX-XXXX. Il me fera plaisir de répondre à vos questions, et ce, en tout temps pendant la durée du projet. Vous pouvez également discuter avec la direction de recherche des conditions dans lesquelles se déroulera votre participation et de vos droits en tant que participante à la recherche.

Le projet auquel vous allez participer sera approuvé au plan de l’éthique de la recherche avec des êtres humains par le Comité d’éthique de la recherche pour les projets étudiants (CERPÉ) de la Faculté des sciences humaines de l’UQAM. Pour toute question ne pouvant être adressée à la direction de recherche ou pour formuler une plainte ou des commentaires, vous pouvez contacter la présidente du comité par

l'intermédiaire de la coordonnatrice du CERPÉ, Julie Sergent, au XXX-XXX-XXXX, poste XXXX, ou par courriel à l'adresse suivante : sergent.julie@uqam.ca.

Remerciements

Votre collaboration est importante pour la réalisation de ce projet et nous tenons à vous en remercier très sincèrement.

Signatures

Participante

Je reconnais avoir lu le présent formulaire et consens volontairement à participer à ce projet de recherche. Je reconnais aussi que la personne responsable du projet a répondu à mes questions de manière satisfaisante et que j'ai disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer. Je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner. Il me suffit d'en informer la personne responsable du projet.

Je souhaite être informée des résultats de la recherche lorsqu'ils seront disponibles :

Oui

Non

Nom, en lettres moulées, et coordonnées

Signature de la participante

Date

Personne responsable du projet

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages et les risques du projet à la personne participante et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Nom, en lettres moulées, et coordonnées

Signature de la personne responsable

Date

ANNEXE C

QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE



- Quel âge avez-vous ?
- Quelle est votre occupation actuelle ?
- Quel est votre statut matrimonial ?
- Quel âge aviez-vous lors de votre premier voyage solo ?
- Quelle en était la destination ? (Nommez tous les pays visités, de même que la durée pour chaque destination)
- Quelle en était sa durée ?
- Comment vous définissez-vous comme voyageuse ? (Ne sélectionnez qu'un choix : backpackeuse / touriste en vacances / expatriée / citoyenne du monde / aventurière / exploratrice ? Si autres, nommez.)

ANNEXE D

GRILLE D'ENTRETIEN



Q1 : Pourquoi voyagez-vous, en solitaire ?

Que recherchez-vous ?

Comment vous préparez-vous ?

Avez-vous des habitudes, dans la préparation ou encore dans votre manière de voyager ?

Q2 : En tant que voyageuse solitaire, avez-vous rencontré des difficultés ?

Avez-vous vécu des chocs culturels ?

Vous êtes-vous sentie en danger ?

Vous êtes-vous sentie seule ?

Est-ce que le fait d'être une femme a été une contrainte, ou un atout, à certains moments du voyage ?

Avez-vous déjà menti sur votre « identité », par exemple ? (statut matrimonial / changement de nom ou prénom / opté pour des tenues vestimentaires particulières)

Q3 : Comment vous présentez-vous en voyage ?

Devant un.e inconnu.e venu.e d'ailleurs / une personne provenant du Canada / du Québec ?

Est-ce que cette façon de vous présenter à changer au fil du voyage ?

Vous présenteriez-vous de la même façon aujourd'hui ?

En voyage, avez-vous tendance à vous rapprocher de certaines personnes issues de nationalités autres que la vôtre, de vous regrouper entre Québécois et/ou Canadiens, ou personnes qui parlent votre langue, ou au contraire, cherchez-vous à vous en éloigner ?

Q4 : Comment s'est déroulé le retour ?

Avez-vous observé certains changements - en vous ou dans vos relations - depuis votre retour ?

Est-ce que certaines choses ont changé ? Lesquelles ? (Exemples : habitudes de consommation ou d'alimentation, orientation religieuse, professionnelle ou sexuelle, rapports interpersonnels)

Comment perceviez-vous le Québec lors du retour ?

Q5 : Question sur le blogue

Cette question concerne le blogue de la voyageuse. Il s'agira d'un passage sur lequel nous souhaiterons revenir ou demander des clarifications et qui sera à chaque fois différent selon la personne interviewée.

Un exemple pourrait être de poser la question suivante :

Que voulez-vous dire lorsque vous parlez d'« un état de flottement » vécu lors du retour ? Combien de temps a duré cet état ?

Q6 : Pensez-vous à d'autres commentaires pertinents que nous n'avons pas abordés ?

Conclusion : Remerciement et suivi

BIBLIOGRAPHIE

Abu-Lughod, L. (1990). « Can There Be A Feminist Ethnography ? », in *Women & Performance: a journal of feminist theory*, Vol. 5, no 1, pp. 7-27.

Abu-Lughod, L. (1991). « Writing against culture », in *Recapturing Anthropology : Working in the present*, Richard G. Fox (dir.), Santa Fe, School of American Research Advanced Seminar Series, pp. 137-162.

Aktouf, O. (1987). *Méthodologie des sciences sociales et approche qualitative des organisations : Une introduction à la démarche classique et une critique*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec.

Amirou, R. (2012). *L'imaginaire touristique*, Paris, CNRS Editions.

Amirou, R. (1995). *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, Paris, Presses universitaires de France.

Apostolska, A. (1999). *Les Grandes Aventurières*, Montréal, Les éditions internationales Alain Stanké.

Apps, M.-A.-J. and Tsakiris, M. (2014). « The free-energy self : A predictive coding account of self-recognition », in *Neuroscience and Biobehavioral Reviews*, no 41, pp. 85-97.

Arendt, H. (2007). *Condition de l'homme moderne*, Saint-Amand-Montrond, Pocket.

Arpin-Delorme, A. et Gagnon, M.-J. (2015). *Le voyage pour les filles qui ont peur de TOUT*, Québec, Éditions Michel Lafon.

Attali, J. (2003). *L'homme nomade*, Paris, Fayard.

Augé, M. (2002). « Culture et déplacement », dans *Université de tous les savoirs*, Paris, Odile Jacob, vol. 20. pp. 59-73.

Autissier, I. (2016). « Voir la Terre depuis la mer », dans *L'invention du voyage*, Bécel (dir.), Mesnil-sur-l'Estrée, Le Passeur, pp. 45-54.

Bataillou, C. (2007). *Voyages : raisons et pratiques*, Toulouges, Presses Universitaires de Perpignan.

- Bertaux, D. (2016). *Le récit de vie*, Paris, Armand Colin.
- Berthelot, J.-M. (1990). *L'intelligence du social*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Boisvert, D. (2006). « Luhmann : la théorie des systèmes sociaux », dans *Aspects Sociologiques*, Vol. 13, no 1, pp. 55-82.
- Boulain, V. (2012). *Femmes en aventures : De la voyageuse à la sportive (1850-1936)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Bouvier, N. (1963). *L'usage du monde*, Paris, La Découverte.
- Brubaker, R. (2001). « Au-delà de l'identité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 139.
- Bruner, M.-E. and Turner, V. (eds.) (1986). *The Anthropology of Experience*, University of Illinois Press.
- Butler, J. (1990). « Gender Trouble : feminism and the subversion of identity », London, dans *Routledge*, pp. 1-34.
- Canclini, N. G. (2010). *Cultures hybrides : Stratégies pour entrer et sortir de la modernité*, Les Presses de l'Université Laval.
- Castoriadis, C. (1975). *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil.
- Chabot, P. (2015). *L'Âge des transitions*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Chalon, J. (1985). *Le lumineux destin d'Alexandra David-Néel*, Paris, Librairie Académique Perrin.
- Choueiri, R. (2008). « Le « choc culturel » et le « choc des cultures » », dans *Géographie et cultures*, [En ligne], 68, mis en ligne le 30 décembre 2012, Récupéré le 6 mars 2017 de <http://gc.revues.org/801> ; DOI : 10.4000/gc.801.
- Christin, R. (2000). *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, L'Harmattan.
- Cousin, S. et Réau, B. (2009). *Sociologie du tourisme*, Paris, Éditions La Découverte.

- Créqy, A. (2014). *Identité, tourisme et interculturalité au Groenland*, Paris, L'Harmattan.
- Cyrulnik, B. (2004). *Parler d'amour au bord du gouffre*, Paris, Odile Jacob.
- de Cortanze, G. (2002). *J.M.G. Le Clézio : Le nomade immobile*, Saint-Amand-Montrond, Gallimard.
- de La Brosse, G. (2016). « Le pèlerinage de la vie », dans *L'invention du voyage*, Bécel (dir.), Mesnil-sur-l'Estrée, Le Passeur, pp. 145-156.
- Demers, J.-C. (2011). « Pour une typologie de l'expérience backpacker », dans *Papeles del CEIC*, Vol. 1, no 68, pp. 1-24.
- Durante, D. C. (2004). *Les dépouilles de l'altérité*, Montréal, XYZ éditeur.
- Durkheim, E. (2009). *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion.
- El Yamani, M. (1998). *Médias et féminismes : Minoritaires sans paroles*, Paris, L'Harmattan
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne : 1. La présentation de soi*, Paris, Minuit.
- Gullestad, M. (1991). « The Scandinavian Version of Egalitarian Individualism. », in *Ethnologia Scandinavica*, Vol. 21, pp. 3-17.
- Hannerz, U. (1997). « Scenarios for peripheral cultures », in KING, A. D. (dir.), *Culture, Globalization and the World-System. Contemporary Conditions for the Representation of Identity*, Minneapolis, University of Minnesota Press, pp. 107-128.
- Héritier, F. et Chupin, J. (2000). « Les acquis des femmes sont bien fragiles », dans *Le Monde de l'éducation*, no 282, pp. 14-19.
- Hewlett, S. A. et al. (2013). « How Women Drive Innovation and Growth », dans *Harvard Business Review*. [En ligne], mis en ligne le 23 août 2013, Récupéré le 11 avril 2017 de <https://hbr.org/2013/08/how-women-drive-innovation-and>
- Hodgson, B. (2002). *Les aventurières, XVII^e-XIX^e siècles, Récits de femmes voyageuses*, Le Seuil.
- Jauréguiberry, F. et J. Lachance. (2016). *Le voyageur hypermoderne*, Toulouse, Éditions Érès.

- Johnstone, B. (2002). *Discourse Analysis*, Oxford, Blackwell Publishers Inc.
- Juteau, D. (1999). *L'ethnicité et ses frontières*, Québec, Les Presses de l'Université de Montréal.
- Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin.
- Keller, R. (2007). « L'analyse de discours du point de vue de la sociologie de la connaissance. Une perspective nouvelle pour les méthodes qualitatives », dans *Recherches qualitatives*, Hors Série, no. 3, Actes du colloque, Bilan et perspectives de la recherche qualitative, pp. 287-306.
- Keller, R. (2013). « Du singulier au sens large : intégrer analyse de discours et théorisation ancrée », dans *Recherches qualitatives*, Hors Série, no. 15, pp. 416-434.
- Koch, P. (1994). *Solitude : A philosophical encounter*, Peru, IL, Open court.
- Krieger, S. (1991). *Social science and the self : Personal essays on an art form*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- Kull, R. (2008). *Solitude : Seeking Wisdom in Extremes*, Novato, New World Library.
- Laborit, H. (1976). *L'éloge de la fuite*, Paris, Gallimard.
- Landowski, E. (1997). *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*, Paris, Presses universitaires de France.
- Lapeyre, F. (2007). *Le roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, Éditions Payot & Rivages.
- Le Breton, D. (2016). « Rassembler les fragments épars de soi », dans *L'invention du voyage*, Bécel (dir.), Mesnil-sur-l'Estrée, Le Passeur, pp. 99-109.
- Le Breton, D. et Marcelli, D. (dir.). (2010). *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Leclerc, G. (2015). *Le Désir de voyage et la quête de l'autre*, Paris, L'Harmattan.

- Lecoquierre, B. et Wauters, É. (dir.) (2015). *Métamorphoses du voyage et de l'exotisme du XVIIIe siècle à nos jours*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires du Rouen et du Havre.
- L'Écuyer, R. (1994). *Le développement du concept de soi de l'enfance à la vieillesse*, Presses de l'Université de Montréal.
- Levinas, E. (2014). *Éthique et Infini : Dialogues avec Philippe Nemo*, Paris, LGF.
- Levinas, E. (2011). *De l'évasion*, Saint-Amand-Montrond, LGF.
- Levinas, E. (2006). *Altérité et transcendance*, Paris, LGF.
- Louis, M. V. (1986). « Recherches sur les femmes, recherches féministes », dans M. Guillaume (dir.), *L'État des sciences sociales en France*, La Découverte, Paris, pp. 457-462.
- Luhmann, N. (2010). *Systèmes sociaux. Esquisse d'une théorie générale*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Luhmann, N. (1995). *Social systems*, Stanford, Stanford University Press.
- Maalouf, A. (1998). *Les identités meurtrières*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle.
- Mackinnon, C.-A. (2005). *Le féminisme irréductible*, Paris, Édition des femmes.
- Maigret, E. (2007). *Sociologie de la communication et des médias*, Paris, Armand Colin.
- Maillart, E. (2007). *Bribes de sagesses*, Arles, Actes Sud.
- Marc, E. (2005). *Psychologie de l'identité : Soi et le groupe*, Paris, Dunod.
- Marcia, J. E. (1976). « Identity six years later : A follow-up study », in *Journal of Youth and Adolescence*, no 5, pp. 145-160.
- Martuccelli, D. (1999). *Sociologies de la modernité*, Paris, Gallimard.
- Mathieu, N.-C. (2014). *L'anatomie politique 2 : Usage, dérégulation et résilience des femmes*, Paris, La Dispute.

- Mathieu, N.-C. (2013). *L'anatomie politique : catégorisations et idéologies du sexe*, Donnamarie-Dontilly, Éditions iXe.
- Mattelart, A. (2000). *Champ libre : Pour un regard-monde*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- Mead, G. H. (2006). *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF.
- Michelat, G. (1975). « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », dans *Revue française de sociologie*, vol. 16, pp. 229-247.
- Nin, A. (1986). *Journal d'une jeune mariée : 1923-1927*, Mesnil-sur-l'Estrée, Éditions Stock.
- Pandit, M. P. (1998). *Mighty impersonality*, Pondicherry, Dipti Publications.
- Pirès, A. P. (1997). *La recherche qualitative : Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, sous la dir. de Jean Poupart et al., Montréal, Gaétan Morin.
- Saïd, E. (2008). *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Actes Sud.
- Saïd, E. (1980). *L'orientalisme*, Paris, Éditions Robert Laffont.
- Sassen, S. (2009). *La globalisation : une sociologie*, Paris, Gallimard.
- Sifer-Rivière, L. (2016). « Enquêter par entretien : se saisir du discours et de l'expérience des personnes », dans *Les recherches qualitatives en santé*, Kivits et al. (dir.), Malakoff, Armand Colin, pp. 85-100.
- Somé, R. (2003). *Le musée à l'ère de la mondialisation : Pour une anthropologie de l'altérité*, Paris, L'Harmattan.
- Steffen, J. (2011). "Integrating Denmark : Welfare State as a National(ist) Accomplishment", dans *The Question of Integration : Immigration, Exclusion and the Danish Welfare State*, Cambridge Scholars publishing, pp. 30-53.
- Thibeault, J. (2015). *Des identités mouvantes : Se définir dans le contexte de la mondialisation*, Montréal, Éditions Nota Bene.
- Vaisey, S. (2009). « Motivation and Justification : A Dual-Process Model of Culture in Action », in *American Journal of Sociology*, Vol. 114, no 6, pp. 1675-1715.

Van Dijk, T. A. (1985). *Handbook of discourse analysis*, London, Montréal Academic Press.

Vouillot, F. (2002). « Construction et affirmation de l'identité sexuée et sexuelle : éléments d'analyse de la division sexuée de l'orientation », dans *L'orientation scolaire et professionnelle*, Vol. 31, no 4, pp. 485-494.

Weber, O. (2003). *Je suis de nulle part : Sur les traces d'Ella Maillart*, Paris, Éditions Payot & Rivages.

Weber, M. (2009). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Flammarion.

White, K. (1992). « Petit album nomade », dans *Collectif, Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Complexe.

Wodak, R. et Chilton, P. (2005). *A New Agenda in (Critical) Discourse Analysis : Theory, Methodology and Interdisciplinarity*, Philadelphia, John Benjamins North America.